

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage
de M. le Professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

La prédisposition à la névrose obsessionnelle

(Contribution au problème de l'électivité névrotique) (1)

Par S. FREUD

(Traduit de l'allemand par Ed. Pichon et H. Hœsli)

Conférence faite au Congrès de Psychanalyse à Munich, en 1913, et publiée pour la première fois dans la « Revue Internationale de psychanalyse médicale », I, 1913.

Pourquoi devient-on névrosé ? C'est là un problème auquel la psychanalyse doit pouvoir donner une solution. Mais probablement cette solution n'est-elle possible qu'après qu'aura été liquidé le problème plus spécial de l'électivité névrotique : savoir, la recherche des motifs pour lesquels un sujet donné s'engage, quand il devient névrosé, dans telle névrose plutôt que dans telle autre.

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 20 juin 1928.

De ce dernier problème, que savons-nous jusqu'ici ? Une seule chose semble certaine. Les causes déterminantes des névroses comprennent des causes que l'homme apporte dans la vie, causes constitutionnelles, et des causes que la vie apporte à l'homme, causes accidentelles. Or, il semble que les déterminantes de l'élection névrotique soient toutes des causes du premier genre, des prédispositions, donc indépendantes des événements susceptibles d'avoir une influence pathogène.

Où faut-il chercher l'origine de ces prédispositions ? Notre attention a été attirée sur un fait important, que voici : toutes les fonctions psychiques intéressées dans la question — les fonctions sexuelles surtout, mais aussi d'importantes fonctions du moi — ont subi une évolution longue et compliquée avant d'atteindre l'organisation qui les caractérise chez l'adulte normal. Or, maintenant, nous admettons que ces évolutions ne se font pas toujours sans à-coups, que chaque fonction est soumise dans son entier à la modification progressive. Que si une partie de la fonction envisagée s'accroche à un stade dépassé, il en résulte ce que nous appelons un point de fixation, et la fonction entière peut alors, quand survient une maladie exogène, régresser jusqu'au niveau de ce point.

Les prédispositions ne seraient donc que des inhibitions dans l'évolution. Conception dans laquelle nous confirme l'analogie qui se dessine alors avec la pathologie générale de bien d'autres maladies. L'investigation psychanalytique s'arrête devant la question du déterminisme des facteurs qui engendrent ces troubles évolutifs, et abandonne ce problème à la recherche biologique.

Il y a quelques années déjà qu'armé de ces suppositions, nous avons osé aborder le problème de l'électivité névrotique. Notre méthode de travail, qui cherche à inférer les situations normales de leurs troubles pathologiques, nous a amené à choisir, pour attaquer ce problème, une position toute particulière et inattendue. L'ordre dans lequel on énumère généralement les psychonévroses, — savoir : hystérie, névrose obsessionnelle, paranoïa, démence précoce — se trouve répondre

approximativement à l'ordre même dans lequel elles se montrent au cours de la vie humaine. Les affections hystériques s'observent dès la première enfance ; la névrose obsessionnelle offre en général ses premiers symptômes entre six et huit ans ; enfin les deux autres psychonévroses, que j'ai désignées en commun par le terme de paraphrénie, ne se manifestent qu'après la puberté ou à l'âge adulte.

Or les affections paraphréniques, qui se montrent les dernières, se sont avérées les premières accessibles à notre étude de l'électivité névrotique. Considérons leurs caractères communs : elles peuvent comporter de la mégalomanie ; elles détournent le patient du monde des objets ; elles rendent le transfert difficile ; ces trois caractères nous font conclure que la fixation qui prédispose à ces psychonévroses doit être cherchée, dans l'évolution de la libido, à un stade antérieur au choix objectal, c'est-à-dire dans la phase de l'auto-érotisme et du narcissisme. Ces affections qui se manifestent si tard remontent par conséquent aux accrocs évolutifs les plus anciens.

Cela nous conduirait à présumer que l'hystérie et la névrose obsessionnelle, qui sont toutes deux essentiellement des névroses de transfert et qui produisent de bonne heure des symptômes, procèdent de prédispositions ne remontant qu'aux phases les plus récentes de l'évolution libidinale.

Mais en quoi consiste ici l'inhibition évolutive ? Et quelle est la différence de stade qui commande la différence entre la prédisposition à la névrose obsessionnelle et la prédisposition à l'hystérie ? Il a été longtemps impossible d'en rien savoir. Je dus vite abandonner comme erronées mes premières recherches sur ce point, qui allaient, par exemple, à admettre que les conditions de l'hystérie étaient la passivité dans les vicissitudes de l'enfance, celle de la névrose obsessionnelle, l'activité.

Je reviens maintenant sur le terrain de l'observation clinique des cas particuliers. J'ai observé pendant longtemps une malade dont la névrose avait subi une transformation extraordinaire. Cette névrose avait débuté, à la suite d'un événement psychiquement traumatisant, par un syndrome

phobique ordinaire (2) ; elle avait conservé quelques années ce caractère. Un jour, elle s'était transformée subitement en une névrose obsessionnelle des plus graves. Un pareil cas devait être, à divers points de vue, d'un intérêt tout spécial. D'une part, il pouvait revendiquer une valeur de document bilingue : je veux dire, montrer comment un même contenu peut être exprimé par chacune des deux névroses en un langage symptomatologique différent. D'autre part, il menaçait de contredire notre théorie que la prédisposition procédait d'empêchements à l'évolution normale, à moins toutefois que l'on ne se décidât à admettre qu'un sujet pouvait avoir plus d'un point faible dans son évolution libidinale. J'estimais qu'on n'avait pas le droit d'écarter cette dernière possibilité, mais brûlais de comprendre ce cas.

Le pénétrant mieux au cours de l'analyse, je dus constater que la situation était toute différente de ce que je m'étais représenté. La névrose obsessionnelle n'était pas une nouvelle réaction à ce même traumatisme qui avait primitivement provoqué le syndrome phobique, mais une réponse à un second événement effaçant complètement le premier. Ce cas se présentait donc comme une exception — toutefois encore discutable — à notre règle que l'élection d'un type donné de névrose était indépendante des événements.

Malheureusement, pour des raisons que l'on devine, je ne puis pas donner sur cette observation autant de détails que j'aimerais le faire. Il faut que je m'en tienne aux renseignements cliniques que voici : jusqu'au jour où elle tomba malade, la personne en question avait été une épouse heureuse, presque entièrement satisfaite. Désirant, pour des motifs de fixation de désir infantile, avoir des enfants, elle tomba malade quand elle apprit que son mari, seul homme qu'elle aimât, ne pourrait pas lui en donner. Le syndrome par lequel elle réagit contre cette privation correspondait, comme elle arriva bientôt à s'en rendre compte elle-même, au refus qu'elle opposait aux fantasmes tentateurs où son désir tenace d'avoir

(2) En allemand : Angsthysterie. Freud, pour maintes raisons, range le « syndrome phobique » dans une case nosologique proche de celle de l'hystérie proprement dite (pithiatisme, hystérie de conversion). (Note des Traducteurs.)

un enfant se réalisait. Elle fit tout pour ne pas laisser deviner à son mari qu'elle était tombée malade à cause de la privation dont il était l'origine. Mais j'ai affirmé, non sans de bonnes raisons, que tout homme possédait dans son inconscient un bon code pour interpréter les manifestations de l'inconscient des autres êtres humains. Sans aveu, sans explication, le mari comprit pourtant ce que signifiaient les phobies de sa femme ; il s'en offensa secrètement, et réagit névrotiquement de son côté en échouant — pour la première fois — dans les rapports conjugaux. Or il fut obligé de partir tout de suite après pour un voyage. Sa femme le considéra comme irrémédiablement impuissant, et c'est le jour même où il devait revenir qu'elle eut ses premiers symptômes obsessionnels.

Le contenu de sa névrose obsessionnelle consistait en une pénible obsession de propreté, avec lavage obsédant, et en de très énergiques mesures défensives contre de graves préjudices que d'autres auraient risqué d'essuyer par elle, c'est-à-dire en des mécanismes réactionnels contre des manifestations érotico-anales et sadiques. Sa vie génitale ayant, du fait de l'impuissance de son mari, subi une dévalorisation complète, c'est par de semblables manifestations que s'exprimait son besoin sexuel.

C'est à ce point de l'observation que je pus renouer le petit bout de théorie que j'avais déjà filé : ce n'est qu'apparemment, cela va sans dire, que pour m'en resservir, je me basais sur cette unique observation : en réalité je reprenais un grand nombre d'impressions antérieures, qui, après cette dernière expérience seulement, se trouvaient prêtes à me fournir une solution. J'estimai nécessaire d'admettre un stade de plus dans le schéma de l'évolution de la fonction libidinale. Je n'avais d'abord distingué que deux stades : l'un d'auto-érotisme, au cours duquel les diverses pulsions partielles cherchaient, chacune de leur côté, leur jouissance au moyen du corps même du sujet ; l'autre dans lequel les pulsions partielles se fondaient toutes ensemble, pour l'élection d'un objet d'amour, sous la primauté des organes génitaux, au service de la reproduction.

Le lecteur sait que l'analyse des paraphrénies nous a forcé à intercaler un stade narcissique où le choix objectal ait déjà

eu lieu, mais où l'objet se confonde encore avec le moi du sujet.

Nous pensons maintenant nécessaire d'admettre un autre stade encore, à intercaler immédiatement avant le dernier, et dans lequel les pulsions partielles soient déjà fusionnées pour le choix objectal, l'objet déjà distinct de la personne du sujet, mais où la primauté des zones génitales ne soit pas encore établie. Les pulsions partielles qui dominent cette organisation prégénitale de la vie sexuelle sont, avant tout, les pulsions érotico-anales et sadiques.

Je sais que toute assertion de ce genre surprend forcément au premier abord. A mesure que ses points de contact avec ce qui nous est déjà connu se feront plus évidents, elle nous deviendra plus familière, et nous l'adopterons en fin de compte comme une innovation de peu d'importance, et pressentie depuis longtemps. Attendons-nous à pareille chose en abordant notre discussion sur l'organisation sexuelle prégénitale.

a) Le rôle extraordinaire que les manifestations de la haine et de l'érotisme anal jouent dans la symptomatologie de la névrose obsessionnelle a déjà frappé beaucoup d'investigateurs. Jones l'a mis en évidence avec une pénétration toute particulière. Or, dans notre schéma actuel, ce fait vient se ranger naturellement : ce sont en effet ces pulsions partielles, qui, dans la névrose, reprennent la place des pulsions génitales, dont elles avaient été les avant-courrières dans l'évolution.

Ici s'insère un point de notre observation que nous avons réservé jusqu'à présent. La vie sexuelle de la malade avait débuté par des fantasmes sadiques de fustigation. Ceux-ci disparus, survint une extraordinairement longue période de latence, durant laquelle la jeune fille effectua un développement moral d'une haute volée sans s'éveiller aux sensations sexuelles féminines. Mariée jeune, elle connut, en épouse heureuse, une période de rapports sexuels normaux qui s'étendit sur plusieurs années, jusqu'au jour où le premier grand déni de satisfaction déclencha la névrose hystérique (phobique). Du fait de la dévalorisation de la vie génitale qui fut la conséquence de ce déni, la vie sexuelle retomba, comme nous l'avons dit ci-dessus, au stade infantile de sadisme.

Il n'est pas difficile de déterminer en quoi ce cas de névrose

obsessionnelle se distingue de ceux plus fréquents qui commencent plus tôt et évoluent chroniquement avec des paroxysmes plus ou moins nets. Dans ces derniers, l'organisation sexuelle d'où procède la prédisposition à la névrose obsessionnelle n'est, une fois établie, jamais complètement dépassée. Dans notre cas, au contraire, elle a été effectivement remplacée par un stade évolutif supérieur et n'a été *réactivée* qu'ensuite, par voie de régression.

b) Dans un essai de rapprochement entre notre point de vue et les considérations biologiques, il faudra ne pas oublier que l'opposition masculin-féminin, introduite par la fonction de reproduction, ne peut pas exister au stade de choix objectal prégénital. A sa place, nous trouvons l'opposition entre désirs d'activité et désirs de passivité : cette opposition se fondera plus tard avec celle entre les sexes. L'activité est due au banal instinct de possession que, quand nous le trouvons au service de la fonction sexuelle, nous appelons sadisme. Même dans la vie sexuelle normale et parfaitement développée, cet instinct est chargé d'importants services. Quant au courant passif, il est approvisionné par l'érotisme anal, dont la zone érogène correspond à l'ancien cloaque indifférencié. L'auto-érotisme particulièrement accentué au stade d'organisation prégénitale, laissera chez l'homme un important penchant à l'homosexualité quand le stade suivant de la fonction sexuelle, celui de la primauté génitale, sera atteint. La substitution de ce dernier stade au précédent, et la transformation conséquente des investissements libidinaux offrent à la recherche psychanalytique les problèmes les plus intéressants.

On peut certes venir dire qu'on écarterait toutes les difficultés et complications qu'entraîne ce problème, en déniait aucune organisation prégénitale à la vie sexuelle, et en en faisant coïncider le début avec celui des fonctions génitale et reproductrice. Pour tenir compte des résultats nullement équivoques des recherches psychanalytiques, on serait alors amené à dire que les névroses sont, du fait du refoulement des choses sexuelles, contraintes de traduire des tendances sexuelles par des pulsions non-sexuelles, et partant de sexualiser ces dernières par compensation. En procédant ainsi, l'on se pla-

cerait hors du terrain de la psychanalyse ; on serait revenu au point où l'on se trouvait avant elle, et l'on devrait renoncer à cette compréhension des rapports entre la santé mentale, la perversion et la névrose, dont c'est elle qui nous a dotés. La psychanalyse est solidaire de la reconnaissance des pulsions partielles sexuelles et des zones érogènes, ainsi que de l'opposition de la notion compréhensive de « fonction sexuelle » à celle plus restreinte de « fonction génitale ». La simple observation du développement normal de l'enfant suffirait du reste à faire écarter la tentative d'interprétation dont nous venons d'indiquer l'ébauche.

c) Dans le domaine du développement du caractère, nous retrouvons les mêmes forces instinctives dont nous avons démêlé le jeu dans les névroses. Mais il y a, du point de vue théorique, une différence nette : dans le mécanisme névrotique le refoulement échoue, le refoulé trouve moyen d'émerger à nouveau ; dans le simple développement d'un sujet donné vers un certain caractère il n'en est pas ainsi. Dans la formation du caractère, ou bien le refoulement n'a pas lieu, ou bien il se fait sans heurt, c'est-à-dire réussit à remplacer le refoulé par des mécanismes réactionnels ou des sublimations. Voilà pourquoi les processus de la formation des caractères sont moins transparents et moins accessibles à l'analyse que ceux de la névrose.

Mais c'est précisément dans le domaine de la formation du caractère que nous allons trouver un bon point de comparaison pour notre observation, et de ce fait, une confirmation de l'existence d'une organisation sexuelle prégénitale, à manifestations érotico-anale et sadique.

C'est un fait connu, et dont les hommes se sont plaints abondamment, que l'étrange modification subie souvent par le caractère des femmes après leur renonciation à la vie génitale. On les voit devenir querelleuses, harcelantes, raisonneuses, mesquines et avares, c'est-à-dire offrir des traits typiques de sadisme et d'érotisme anal qu'on ne leur trouvait pas pendant leur période de féminité. A toutes les époques, vaudevillistes et satiriques ont dirigés leurs pointes contre ce « vieux dragon » que devenaient les gracieuses jeunes

filles, les caressantes épouses, les mères (3). Nous saisissons que cette modification du caractère correspond à la régression qui fait repasser la femme au stade prégénital de la vie sexuelle, stade sadique et érotico-anal où nous avons placé la source de la prédisposition à la névrose obsessionnelle. Ce stade ne fait donc pas que précéder le stade génital ; souvent après que les organes génitaux ont accompli leur fonction, il lui succède et le remplace.

Il est très impressionnant de comparer pareille modification de caractère avec la genèse de la névrose obsessionnelle. L'un et l'autre processus sont commandés par la régression. Dans le premier cas, régression complète, après refoulement parfaitement réussi (répression) ; dans le second cas, conflit, effort pour ne pas accepter la régression, réaction contre elle, production de symptômes par compromis, scission des processus psychiques en conscients et inconscients.

d) Notre schéma de l'organisation sexuelle prégénitale est incomplet sur deux points.

En premier lieu, il se contente de faire ressortir la primauté frappante du sadisme et de l'érotisme anal, mais néglige d'autres pulsions partielles pourtant dignes d'intérêt. L'instinct de connaître, en particulier, semble souvent pouvoir remplacer le sadisme dans le mécanisme de la névrose obsessionnelle. Au fond, ce n'est qu'un rejeton sublimé de l'instinct de possession, en tant que celui-ci est passé dans le domaine intellectuel. L'éviction, sous forme de doute, de cette soif de connaître est un des éléments importants du tableau de la névrose obsessionnelle.

Le schéma a une seconde imperfection, qui est plus significative. Les données pathogéniques concernant une névrose ne sont, savons-nous, complètes que quand on s'est demandé

(3) Cf. MOLIÈRE, *Les Femmes Savantes*, acte 2, sc. 9 ; dans ce passage, Chrysale parle de sa femme Philaminte dans les termes que voici :

Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa teste,
On en a pour huit jours d'effroyable tempeste.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton.
Je ne sais où me mettre, et c'est un vray Dragon.

(Note des Traducteurs).

à quelle phase, non seulement de l'évolution de la libido, mais encore de l'évolution du moi s'était faite la fixation. Or notre schéma n'a envisagé que l'évolution libidinale. Il ne nous apporte donc pas toutes les lumières que nous serions en droit d'exiger de lui.

A vrai dire, les stades évolutifs des pulsions du moi ne nous sont, jusqu'à présent, que bien mal connus. Je ne connais qu'une seule tentative pour aborder le problème, pleine de promesses il est vrai, celle de Ferenczi (4). J'espère ne pas trop m'avancer en admettant avec lui qu'il y a lieu de prendre en considération, quant à la prédisposition à la névrose obsessionnelle, le fait que l'évolution du moi soit en avance sur celle de la libido. Cette avance expliquerait que le choix objectal se fît avant que la fonction sexuelle n'eût encore atteint sa constitution définitive, et qu'il y eût fixation au stade prégénital de l'organisation sexuelle.

Considérant alors que les sujets atteints de névrose obsessionnelle sont contraints de développer une hypermoralité pour défendre leur amour envers l'objet contre l'hostilité toujours au guet derrière lui, on sera tenté de donner, au moins partiellement, cette particularité de l'évolution du moi comme caractéristique de la nature humaine, et d'expliquer la faculté de créer une morale comme la conséquence de la précursion de l'amour par la haine au cours de l'évolution. C'est peut-être en ce sens qu'il faut interpréter certaine phrase de W. Stekel, qui me semblait naguère incompréhensible, savoir que c'est la haine et non l'amour qui constitue les premières relations de sentiment entre les humains.

e) Après tout ce que nous venons de dire, il ne reste plus, pour être mis en rapport avec l'hystérie, que le dernier stade de l'évolution libidinale, celui que caractérisent la primauté des organes génitaux et l'entrée en jeu de la fonction de reproduction. Cette dernière acquisition succombe, dans la névrose hystérique, au refoulement, mais sans régression au stade prégénital. D'ailleurs, vu l'imcomplétude de nos connaissances sur l'évolution du moi, la définition de la prédisposition

(4) Depuis, des travaux importants ont été publiés sur ce sujet : Freud « Das Ich und das Es », trad. franç. de Jankélévitch, et les travaux de Reik, Reich, Alexander, Jones, Laforgue, et autres. (Note de la Rédaction.)

s'avère pour l'hystérie encore plus imparfaite que pour la névrose obsessionnelle.

Il n'est pas difficile par contre de démontrer qu'une régression d'un autre ordre, à un stade antérieur, se rencontre aussi dans l'hystérie. La sexualité de la petite fille est, nous le savons, sous l'empire d'un organe dominateur de type masculin, le clitoris, et se comporte souvent comme celle du garçon. Un dernier pas évolutif, qui s'accomplit à la puberté, doit faire disparaître cette sexualité d'allure masculine, et ériger le vagin, dérivé du cloaque, en zone érogène dominante. Or il arrive fréquemment que, dans la névrose hystérique des femmes, cette sexualité masculine refoulée soit réactivée ; les pulsions du moi engageant, pour s'y opposer, une lutte défensive. Mais j'estime encore prématurée la discussion du problème de la prédisposition à l'hystérie.

Echecs sociaux et besoin inconscient d'auto-punition⁽¹⁾

Par H. CODET et R. LAFORGUE

Le besoin inconscient d'auto-punition, dérivant d'un sentiment ignoré de culpabilité, nous a paru assez fréquent, d'après les faits constatés, pour nous conduire à une étude d'ensemble. Il nous a semblé que sa connaissance était susceptible d'éclairer de nombreuses réactions pathologiques, d'allure paradoxale, dans certains cas de névroses et de psychonévroses.

Nos observations ne sont pas encore assez nombreuses pour nous conduire à des affirmations catégoriques et surtout trop générales. Néanmoins elles nous paraissent assez probantes pour valoir d'être discutées et même pour nous permettre, à titre d'hypothèses, quelques considérations sur la schizophrénie, au moins dans certaines de ses formes.

Les réactions anormales dans le comportement et les troubles psychiques apparents, en rapport avec un besoin d'auto-punition ignoré du sujet lui-même, nous paraissent multiples (2).

Dans le présent travail, nous n'avons étudié qu'une forme particulière de ces aspects divers : l'attitude d'un individu qui est voué à des succès réitérés pour chaque tentative de progrès dans la vie au milieu de la société et la détermination profonde, inconsciente de cette attitude par un sentiment refoulé de culpabilité le conduisant, malgré ses efforts cons-

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 15 novembre 1929.

(2) Voir FREUD : Das Ich und das Es.

REIK : *Geständniszwang und Strafbedürfnis*.

REIK : *Der Schrecken*.

ALEXANDER : *Psychoanalyse der Gesamtpersönlichkeit*.

ALEXANDER : *Der Verbrecher und seine Richter*.

cients, à des échecs sociaux répétés, véritables équivalents de punition. Cliniquement, il s'agit de sujets d'aspects divers qui peuvent même, dans leur entourage, être réputés normaux. Les phénomènes névrotiques apparaissent chaque fois que l'individu éprouve des difficultés sérieuses dans la vie : échec à un examen, déception dans le mariage, perte d'argent, conflit avec des amis, avec l'autorité, etc... On peut même arriver à considérer ces personnages comme poursuivis par une malchance les pourchassant implacablement, d'autant plus qu'ils sont plus sensibles à ses coups. D'autres, enfin, malgré leurs aptitudes, leurs efforts, dépourvus en apparence de grosses réactions psychopathiques semblent prédestinés à accumuler les insuccès.

On peut se demander si, à l'exclusion de toute Fatalité surnaturelle, le hasard malheureux est seul coupable. Et nous avons été amenés à envisager leurs collections d'échecs bien plutôt comme l'effet de leur état psychique que comme une série de causes fortuites et défavorables. En d'autres termes, nous pensons que ces sujets *portent en eux une tendance inconsciente qui condamne implacablement leur évolution et s'oppose à leur réussite, à leur développement*. Ils semblent toujours arrêtés par une barrière qui brise leur élan et chaque chute vient justifier leur désarroi, expliquer leur souffrance impuissante, à leur propres yeux, comme pour ceux qui les regardent vivre.

*
**

A côté de ce point de vue extérieur, social, nous croyons qu'il est intéressant et utile de se placer dans une autre attitude d'observation. L'étude psychanalytique nous paraît alors fort instructive. Elle nécessite, évidemment, une discipline préalable, longue et progressive, pour que l'observateur puisse être aussi objectif que possible, capable de corriger pour le mieux ses propres réactions affectives dans le cours de ses investigations. Il est indispensable d'être familiarisé avec les mécanismes prélogiques de la vie affective inconsciente, avec leur influence impérieuse sur la conscience lucide, sur l'activité pragmatique, pour aborder avec fruit cette discipline d'étude.

L'observation psychanalytique des malades que nous avons en vue révèle, assez rapidement, l'existence de ces barrières morales où se heurte leur élan à chaque tentative de progrès. Malgré leur sincérité, le médecin a bientôt l'impression, puis la conviction, qu'ils tendent, en dépit de leurs efforts illusoire, à reproduire les mêmes réactions, dans des situations affectives se répétant identiques : chaque fois qu'il s'agit de progresser, surtout vis-à-vis d'autrui, ils sont dans l'impossibilité d'aboutir. A notre avis, c'est eux-mêmes, le plus souvent, qui se mettent inconsciemment dans cet état *d'impossibilité de réussir*. C'est ainsi qu'après de solides études, ils manquent leurs examens ; malgré leurs qualités de cœur, ils ne peuvent conserver des amis et se brouillent avec eux ; malgré leur désir de tendresse ils épousent des femmes qu'ils ne pourront aimer, etc... Ils trouvent toujours l'occasion d'être malheureux, incompris, ratés. De leurs déceptions réitérées, ils emportent la certitude d'être trahis, abandonnés, méprisés. Selon les cas, ils se livrent à la récrimination maussade contre l'univers entier et à la misanthropie active ou, au contraire, abandonnent la lutte, se réfugient dans la rêverie boudeuse et croient punir le monde extérieur en se détachant de lui. Ils arrivent à éprouver une certaine délectation, parfois évidente, dans leur satisfaction de souffrir, de se montrer de plus en plus malheureux et de prouver à quel point ils sont des victimes prédestinées.

Chez eux, en effet, tout un système s'édifie, dans l'activité consciente, pour justifier leur situation lamentable et en rejeter la faute sur leur hérédité, leur éducation, leur entourage actuel, la fatalité, etc... En un mot, ils construisent, de bonne foi, toute une série de rationalisations pour *rejeter sur le monde extérieur* ce qui nous paraît leur responsabilité intime. Et dans ces constructions, ils font preuve, souvent, d'une dialectique fort serrée ; ils en défendent ordinairement les conclusions avec une énergie passionnée. Dans ces cas particuliers, on retrouve les caractéristiques générales des mécanismes de projection.

Nous pouvons citer, à titre d'exemple, tel malade, intelligent, instruit, qui se contente d'une existence de petit fonctionnaire, nettement inférieure à ses capacités, qui cherche à obtenir le maximum d'heures de repos en dormant 10 à 12

heures par nuit au prix d'hypnotiques variés, qui abandonne toute lutte, toute entreprise, parce qu'il est convaincu que rien ne lui réussira. Malgré sa préparation soigneuse, il a échoué à des concours. Malgré des preuves évidentes de sa virilité, il est certain d'être, auprès des femmes, aussi incapable physiquement que moralement : il est convaincu qu'elles ne pourraient l'agréer que par un sentiment de pitié et cela le révolte. Il est arrivé à se limiter dans une existence artificielle, toute de littérature et de philosophie, persuadé qu'il est de l'impossibilité de vivre, d'avoir des amis, de faire sentir ou d'éprouver lui-même une émotion quelconque.

L'échec dans ses tentatives malheureuses d'expansion familiale, sociale, sexuelle est toujours justifié ou démontré, à ses yeux, avec une logique parfaitement formelle. Et c'est avec la dernière âpreté qu'il défend, contre l'évidence, sa certitude de ne pouvoir rien faire, rien sentir, d'être « vidé » physiquement et moralement par la lutte contre le monde.

Une étude psychanalytique de ce *processus de cloisonnement* nous révèle le plus souvent une situation affective particulière où le compromis entre les différentes tendances affectives du sujet se fait dans la direction de l'auto-punition, du masochisme, de l'auto-destruction. Le sentiment de jouissance, ceci consciemment et inconsciemment, n'est pas, chez ces sujets, attaché à la réussite normale, ni au point de vue sexuel à l'acte normal, c'est-à-dire chez l'homme à la possession sexuelle de la femme, chez la femme à l'abandon sexuel à l'homme et à l'enfant. Au contraire, chez l'homme et la femme, il répond à la nécessité de se représenter un enfant châtié ou de se sentir battu soi-même. Suivant les sujets, ceci peut s'exprimer de façons diverses : ou bien ils vivent de telles scènes dans leur imagination et jouissent consciemment de leurs phantasmes ; ou bien ils les réalisent par l'intermédiaire de réactions névrotiques dont le sens et la portée leur échappent ; ces réactions ne leur apportent qu'une jouissance inconsciente mais, après un état de crise, provoquent un sentiment de détente caractéristique. Ce processus peut se développer à des degrés divers, éloignant plus ou moins le sujet de la réalité. Une certaine limite de tolérance est compatible avec une existence satisfaisante et correspond, par exemple, à la

croyance banale dans une malchance habituelle. Lorsqu'elle est franchie, il est impossible de ne pas constater les réactions névrotiques, diversement accentuées, d'un individu « qui semble toujours aller au-devant d'un mauvais sort ». Au delà, même, il est possible d'envisager le rôle de ce mécanisme dans la production de certaines attitudes schizophréniques ; là, plus encore, on sait combien elles sont masquées par des séries de rationalisations que seule peut expliquer la connaissance de la mentalité prélogique.

Dans les formes névrotiques, les *rêveries imaginatives* représentent, pour thème habituel, un homme qui fouette un garçon et constituent l'accompagnement électif pour l'excitation onanistique. Les développements en sont fort variés, mais comportent tout un rituel à peu près fixé pour chaque malade ; on peut juger, entre autres, de leur complication étrange et minutieuse par la description suivante : Un capitaine de navire engage un jeune mousse qui ordinairement n'est autre que le malade. Le capitaine décide que, parmi son équipage, les gradés ont seuls le droit de punition corporelle, que cette punition ne peut être opérée qu'avec des fouets de telle fabrication ; le garçon à punir doit être dans une position donnée, son derrière nu en l'air, la victime n'ayant droit qu'à six soupirs, la punition devant recommencer dès que ce nombre de six est dépassé et ne pouvant être administrée qu'exceptionnellement par le capitaine lui-même ; il est là pour voir et pour contrôler si tout se passe suivant des règles sévèrement codifiées et qui font de cet acte presque la caricature d'un rite religieux. La jouissance sexuelle est obtenue si tout se passe dans l'ordre et si le garçon, après avoir reçu, par exemple, 50 coups de fouet, bien comptés, arrive à son sixième soupir. Au moment du 50^e coup de fouet et du 6^e soupir intervient alors l'orgasme.

La complexité apparente de cette scène ne l'est que très peu en comparaison avec la plupart des phantasmes que se représentent ces sujets, phantasmes qui à chaque nouvelle masturbation se reproduisent avec des acteurs différents, mais au fond avec la même précision dans la hiérarchie sociale des personnages évoqués, dans les règles à observer, les détails des ins-

truments utilisés, les positions, les cris et, dans beaucoup de cas, les noms.

Certains malades passent tous les jours des heures à fabriquer des phantasmes pareils, les utilisant pour leur satisfaction solitaire deux, trois, quatre fois et davantage encore.

Chez les femmes, les thèmes peuvent être les suivants : « Je suis un forçat dans une cellule de prison et un gardien me bat », ou bien « je suis une prostituée battue par un homme, un matelot peut-être », ou bien « par un soldat ayant violé des femmes d'un couvent pendant la guerre », la jouissance sexuelle pendant la masturbation est liée à la représentation des coups que la malade supporte ou qu'elle fait supporter en imagination à quelqu'un. Jusqu'à présent, dans notre expérience, ces créations imaginatives conscientes se sont manifestées moins souvent chez les malades femmes ; faut-il en présumer qu'elles soient moins fréquentes chez celles-ci ? Il est possible qu'elles soient davantage vécues par l'intermédiaire de symptômes plus extérieurs. C'est d'ailleurs le cas pour toute une série de malades, hommes et femmes, chez qui la recherche d'une volupté masochiste ne se fait pas consciemment, mais au travers de toutes sortes de rationalisations. Ces dernières permettent au sujet ou bien d'exploiter et de cultiver, en toute inconscience, une maladie patente (la tuberculose, par exemple), ou bien d'aboutir à des insuccès sociaux qui lui fournissent un rôle où il est battu.

Ces échecs d'ordre social aboutissent à *certaines comportements paradoxaux*. Tel est le cas d'un homme qui, longtemps, dans des emplois subalternes, sous les ordres d'un chef, paraissait jouir d'un équilibre tout à fait parfait ; précisément le jour où, ayant atteint le but de son ambition, il devait occuper la place de son chef qui venait de mourir subitement, il eut le premier accès de confusion. Freud, dans son article « Die Ausnahmen », relate le cas d'une jeune fille de bonne famille qui, à cause de sa mauvaise conduite, se fit chasser de la maison paternelle ; elle devint la maîtresse d'un jeune homme et se conduisit, comme telle, d'une façon si admirable que son ami, auquel elle avait même donné des enfants, fit régulariser la situation en faisant de sa maîtresse sa femme. Cette dernière, au but de ses rêves, devant occuper une situation sociale

considérable, réagit non pas de la manière qui, dans le temps, l'avait fait chasser du foyer paternel, mais par une psychonévrose qui l'obligeait à quitter le foyer. Des cas de ce genre paraissent extrêmement instructifs pour illustrer le problème curieux de ceux qui échouent dans le succès.

Le même procédé, aggravé dans sa forme et surtout dans ses modes réactionnels, peut acquérir une importance sociale considérable. Dans les faits précédents, il représentait un élément négatif qui faisait abdiquer devant la réussite ; mais il peut prendre un rôle actif et provoquer les actes qui aboutissent à la même satisfaction affective : pour être battu, de façon matérielle ou symbolique, certains individus adopteront un comportement anti-social plus ou moins grave. Dans ces cas, les crimes ou délits, ainsi envisagés, ne seraient plus un but, mais un moyen pour obtenir, inconsciemment, cette réalisation voluptueusement pénible du châtiment.

*
* *

Il y a lieu de considérer comment s'engage cette déviation commune à des états de gravité individuelle ou sociale bien divers, où le sujet trouve le bénéfice de sa jouissance, névrotique, seulement dans une souffrance morale ou dans une douleur physique. Il semble bien, quel que soit le degré clinique observé (simples insuccès réitérés, échecs névrotiques, veulerie toxicomaniacale, activité criminelle, apathie schizophrénique, maladies organiques au service du besoin d'auto-punition) que le point de départ s'explique par cette attitude, maintenant bien connue et généralement admise : la fuite dans la maladie.

Réactivant d'anciens conflits, en proie à la terreur de la lutte, des responsabilités, des succès jugés immérités autant que coupables, l'individu trouve une solution pour échapper à l'anxiété : il se réfugie dans la névrose auto-punitrice. A ce propos il serait extrêmement intéressant d'observer l'influence qu'une maladie organique douloureuse, qu'un grave et pénible événement extérieur exerceraient sur de tels sujets. Peut-être qu'en saturant leur appétit de souffrances, acceptés comme châtiments providentiels, ils les dispenseraient de cher-

cher leur refuge dans la maladie mentale ; au moins au début, lorsque les mécanismes névrotiques ne sont pas encore fixés par l'habitude. Certains faits observés, en particulier au cours de la guerre, nous permettent de considérer cette hypothèse comme fort plausible.

Encore devons-nous préciser la nature de la satisfaction procurée par cette attitude paradoxale : devant une situation, souvent banale, généralement désirable et désirée, pourquoi le malade préfère-t-il la fuir, et au besoin compromettre son existence ? Il faut, pour le comprendre, être familiarisé avec le rôle capital que jouent à leur insu le sentiment de culpabilité et le besoin de punition chez ces déséquilibrés de l'affectivité. Ce sentiment de culpabilité, diffus, généralisé, ne leur permet pas de supporter un remords précis, souvent portant sur un type électif de situations identiques : c'est surtout lorsqu'il s'agit de progresser dans la vie, de s'élever, de se rapprocher d'anciens supérieurs, de les dépasser ou de les remplacer qu'intervient l'anxiété. On retrouve une analogie assez saisissante avec les étapes progressives que l'enfant doit franchir vis-à-vis de ses parents.

Et, en effet, dans les cas observés, le conflit œdipien mal liquidé se retrouve avec une constance frappante : se sentant en voie de réaliser certaines tendances formellement condamnées et refoulées, le malheureux sujet ne trouve le droit de vivre sans remords qu'au prix d'abaissements, de renoncations continuelles. C'est au prix d'arrêts ou de reculs perpétuels dans son évolution personnelle qu'il se libère, en partie et douloureusement, de la *honte de devenir un adulte*. La satisfaction, en quelque sorte éthique, acquise par ces punitions provoquées, peut, seule, lui procurer un soulagement. Se sacrifiant, s'il le faut, aux exigences de son surmoi, il ne conçoit plus son plaisir que dans le châtimement. De là découlent toutes les pratiques, transformées, symbolisées, dans l'ordre imaginaire ou effectif. Ainsi le besoin inconscient d'auto-punition nous paraît un des modes de liquidation manquée du complexe d'Œdipe.

Il est à peine besoin de rappeler combien, au cours d'une analyse, il est difficile, pour le patient, de re-décomposer ce mécanisme, invétéré, automatisé, et de prendre conscience de

son point de départ. *L'aptitude à tolérer le remords*, surtout rapporté au complexe d'Œdipe, paraît une des plus douloureuses à acquérir, et c'est là, semble-t-il, un type particulier parmi les divers modes de mauvaise liquidation de ce complexe. Nous pensons que cette inaptitude à se sentir progresser est un des traits les plus importants de l'arriération affective, telle que nous l'avons étudiée.

Chez certains malades, d'un type bien classique, le travail obscur des tendances refoulées a laissé filtrer dans la conscience la notion d'une culpabilité angoissante. Seul le motif est déplacé ; ce sont, par exemple, ces anxieux obsédés par le doute d'actes mal faits, de contaminations transmises, de péchés peut-être commis, de préjudices involontairement causés, et ceux-ci se jugent des coupables et s'accusent simplement de fautes illusoire. Au contraire, dans les cas envisagés au cours de cette étude, le sentiment même d'être coupable échappe à la conscience du sujet et c'est à son insu, malgré lui, semble-t-il, qu'il cherche toute occasion de se faire punir.

A titre d'exemple, nous pouvons citer ce malade de 45 ans qui vient à une séance d'analyse avec les associations suivantes : « Docteur, vous me dites de laisser aller mes pensées le soir avant de m'endormir et le matin quand je me réveille, mais vous ne savez pas à quoi vous m'exposez. Le soir, au lieu de rêvasser, je suis obligé de lire et de passer sans transition de l'état de veille à un sommeil de plomb. Le matin, à peine réveillé, il me faut les journaux pour me rabattre sur quelque chose. Savez-vous à quoi vous m'exposez ? Mes pensées viennent, mais avec cela un besoin irrésistible de les noter toutes, un besoin qui est comme un devoir impérieux, de les noter toutes pour vous les dire, pour me justifier devant vous et non seulement cela, mais en plus alors le besoin de me torturer pour savoir si je n'en ai oublié aucune, si c'est bien telle pensée, tel sentiment susceptible d'être traduit de telle et telle façon. Et cette torture est accompagnée d'angoisses insupportables, angoisses qui me poussent à vous téléphoner, chose que vous m'avez défendue, ainsi que de prendre des notes ; et alors le résultat de tout cela, voyez-vous, c'est que vous me faites commettre des actes que vous savez

coupables et que moi je considère comme étant les seuls susceptibles de faire avancer la cure et d'atteindre le but auquel, vous le savez, je sacrifie tout. Vous allez me dire que mon devoir m'obligerait à ne pas prendre des notes, à ne pas téléphoner, mais j'ai l'intuition que vous êtes dans l'erreur. Et si ce n'est pas ce tourment-là, c'est un autre. Je sens mes organes qui se décrochent, mon cœur qui se brise. Je suis exposé à un massacre impitoyable, bref mon pouls bat à 100 ; je crains de tomber dans la rue, d'avoir une crise, et vous savez combien cet état est insupportable. Alors il ne m'est plus possible de penser à autre chose qu'à cela. Il n'y a que ma douleur qui compte. Le chemin vers toute autre chose est fermé ».

Que se passe-t-il chez ce malade ? Pour lui, penser spontanément représente un acte de création, en quelque sorte, un acte d'évacuation. Il ressort de ses dires qu'en fait il avait reporté sur cette fonction d'évacuation, chez lui-même, l'intérêt qu'il avait, primitivement, pour elle chez sa mère. Mais, de ce premier intérêt, sévèrement censuré, était resté un intense sentiment de culpabilité : une telle satisfaction, même à l'état de velléité, méritait une punition. Par une *réversibilité affective*, bien fréquente, la punition provoquée donnait droit au plaisir. On retrouve, chez lui, comme confirmation, une autre analogie de réaction : il est poussé à téléphoner au médecin, malgré l'interdiction de celui-ci. Or, dans son enfance, l'usage du téléphone évoquait les cris d'alarme qu'il poussait après avoir évacué ses matières dans le lit. Invariablement il en résultait pour lui une fessée, la punition qu'il désirait inconsciemment recevoir de son père ; à l'heure actuelle, il tend, de même, à provoquer un châtiment, symbolique, de la part de son père psychanalyste.

D'autre part, l'intérêt pour ses propres organes, moins fortement censuré, a pu subsister, au prix d'un simple déplacement : c'est son cœur qui compte, il y pense sans cesse, il en observe avec amour les moindres sensations. Au cours de son analyse, il est possible de constater que cette préoccupation est en rapport net avec l'intérêt pour l'organisme maternel, avec lequel son affectivité inconsciente tend à s'identifier. Ainsi se réalise, à son insu, de façon toute dissimulée,

le complexe d'Œdipe. Qu'on lui supprime cette possibilité de satisfaction, qu'on le prive de sa punition voluptueuse, il se trouve obligé d'accepter son sentiment de culpabilité, de reconnaître sa responsabilité devant un père qu'il ne peut plus ignorer. Pour lui avoir ainsi enlevé la possibilité de souffrir, pour l'avoir ainsi guéri, il se plaindra de ce que le médecin a diminué son génie, ses possibilités d'agir, en ne tenant compte de rien en dehors de lui, diminué également, jusqu'à la faire disparaître, son extrême confiance en lui-même, qui lui permettait de se croire l'égal de Dieu. Ceci explique pourquoi le malade tient tellement à sa souffrance, qu'elle soit psycho-névrotique ou autre. Elle lui donne la possibilité d'agir librement, sans aucun sentiment de culpabilité, d'agir en ignorant ce qui normalement pourrait l'arrêter, d'agir et de croire en lui, même si son action va à l'encontre du bon sens et devient déjà l'expression d'une activité psychique anormale. Ceci montre encore comment ces sujets, le plus souvent, n'ont aucune auto-critique, pourquoi aussi ils n'ont aucune envie de guérir, puisque guérir, c'est se priver de leurs plus belles, de leurs plus chères illusions.

*
* *

Il serait très désirable de pouvoir fixer la cause même des états que nous venons d'étudier, d'en préciser l'étiologie. Nous nous sommes efforcés de rattacher, d'après l'observation des faits, certains symptômes obscurs, paradoxaux, à des mécanismes explicites. Encore faudrait-il découvrir pourquoi ils se déclenchent.

Il paraît peu contestable que ces troubles observés chez l'adulte se rattachent à des dispositions de l'enfance, plus ou moins latentes, puis révélées par les difficultés de l'existence. A ce moment, la libido se reporte vers une situation affective antérieure et, pour chercher une solution moins douloureuse, reproduit, presque automatiquement, une réaction-type déjà exploitée. Cela reporte l'individu à la période de liquidation du complexe œdipien, souvent aggravé par la naissance de jeunes frères et sœurs. A ce moment, l'enfant

a un besoin pressant de l'amour parental ; la crainte de ne plus le mériter, la honte d'une culpabilité à l'égard des siens, le sentiment d'une responsabilité à affronter vis-à-vis d'eux est une torture au-dessus de ses forces. De plus, les révélations prématurées, incomplètes, d'actes sexuels adultes peuvent encore venir compliquer le drame qui se joue en lui. Il n'en prend guère conscience, ne peut l'exprimer à ceux qui l'entourent ; et trop souvent ceux-ci sont incapables d'y porter remède.

La souffrance qui en résulte s'accompagne à l'ordinaire de tendances hostiles méconnues, refoulées. Ultérieurement, l'analyste constate combien cette haine comprimée est douloureuse dans son action obscure, combien il est difficile de la laisser venir à la conscience et de la laisser se détendre sans fracas, jusqu'à ce que le besoin de punition s'en détache.

Il paraît bien exister d'autres points de départ à cette recherche du châtiment. M^{me} Mélanie Klein, puis Jones, ont eu le grand mérite de s'attaquer résolument à l'étude des conflits du stade préœdipien de l'évolution infantile. Ce qu'ils nous ont appris et sur ces conflits et sur leur influence relativement à la formation du surmoi est du plus haut intérêt. Nous-mêmes, avec Pichon, avons, à diverses reprises, attiré l'attention sur le rôle que les conflits du sevrage sont susceptibles de jouer.

En effet, il nous paraît confirmé par de nombreux faits que la *réaction douloureuse à un sevrage*, à une privation, tend à se reproduire, de façon plus ou moins durable. Cette réaction infantile devient un moyen soit d'obtenir la réalisation d'un désir déterminé, soit d'attirer l'attention, même peu bienveillante, soit, plus simplement de décharger une tension morale douloureuse. La persistance de ce mode réactionnel infantile, l'incapacité de tolérer une privation, une souffrance, constitue cette arriération affective, cette schizonoïa, que nous retrouvons très fréquente chez les névrosés. Elle semble bien conditionner quelquefois l'origine du besoin de punition : le sujet, ne pouvant tolérer une tendance condamnée, *ne pouvant accepter de se transformer en adulte* au prix de luttes ouvertes ou tout au moins de responsabilités acceptées, adopte une attitude infantile et s'y maintient. Plutôt

que de réveiller sa souffrance par des progrès qui le rapprochent de l'état adulte et rappellent d'autres vêtos de son surmoi, il préfère se condamner aux insuccès, aux punitions, pour retrouver la satisfaction de son affectivité infantile.

Il se peut que les difficultés de la naissance elle-même soient susceptibles d'avoir une action traumatisante (voir Rank) qui se répercute ultérieurement dans l'affectivité ; notre expérience personnelle ne nous autorise pas à prendre parti sur ce point.

*
* *

A supposer exacte notre interprétation, nous n'avons fait que reculer la limite du problème. Il est bien certain que beaucoup d'affectivités infantiles subissent les chocs ou supportent les conflits que nous venons d'exposer et cependant ne réagissent aucunement par des symptômes névrotiques. Aussi bien, ici, nous retrouvons le problème constant dans toute étude médicale d'ordre étiologique : pourquoi une influence extérieure, pathogène, détermine-t-elle chez certains un syndrome caractérisé, chez d'autres une réaction différente ; pourquoi, chez beaucoup, ne laisse-t-elle aucune répercussion notable ? Force nous est d'admettre que la nature du terrain importe bien autant que la qualité de la graine.

Mais si nous devons reconnaître le rôle manifeste des éléments constitutionnels, héréditaires, des accidents organiques (toxiques, infectieux, endocriniens, etc.) dans le déterminisme de ces états névrosiques, la valeur des thérapeutiques psychiques n'en est pas supprimée du coup. Il n'est pas vain de soigner un diabétique parce que l'on ignore pourquoi il est devenu malade alors que son frère, soumis aux mêmes écarts de régime, est en bonne santé. La pratique justifie l'intervention thérapeutique dans les formes névrotiques étudiées ici ; en effet, la psychanalyse, par son investigation profonde des symptômes psychogènes permet, dans divers cas de cet ordre, la réduction des réactions morbides et la reprise satisfaisante de l'activité mentale et pragmatique. Il serait mau-

vais de se dissimuler les difficultés rencontrées chez ces malades pour leur laisser comprendre la genèse de leur état et leur faire abandonner le besoin d'auto-punition, avant d'obtenir la guérison désirée.

Au delà des syndromes névrotiques, nous pensons que dans le vaste groupe de la schizophrénie (ou des schizophrénies) le jeu de mécanismes identiques peut se retrouver, avec une action décisive sur son évolution. Nous ne rapportons ici notre opinion qu'à titre d'hypothèse plausible, sur un sujet encore trop obscur. Il nous semble que les phénomènes de barrage, les inhibitions constantes que l'on observe pourraient bien, en dernier ressort, être l'expression d'un trouble identique. Le perpétuel refus d'agir, de se laisser aller à l'action normale pour le milieu extérieur, la privation à peu près systématique de ce que réclame l'élan vers la vie, l'abdication devant tout ce qui est un progrès, une adaptation satisfaisante, le désir de cela seulement qui est irréalisable, le besoin d'humiliation, tous ces traits pourraient se rapporter à un besoin d'auto-punition. C'est lui qui expliquerait cette sorte de *cloisonnement affectif*, cet enchevêtrement de barrières qui retiennent toute expansion. La fuite devant un sentiment de culpabilité intolérable serait réalisée par la suppression de toute activité, le refus de tout progrès, la suppression de tout désir.

Bien entendu, lorsqu'il s'agit d'un schizophrène déjà ancien, il est à peu près impossible de remonter à l'origine de ses troubles ; le contact affectif est infiniment difficile à établir ; les réactions psychiques semblent complètement automatisées. Il paraît donc impossible d'appliquer sur lui la technique d'investigation psychanalytique ordinaire et d'aborder l'étude de faits psychiques si profonds et anciens, qui, dès leur origine, ont été durement refoulés dans l'inconscient.

Néanmoins quelques tentatives déjà effectuées nous paraissent mériter que l'on persiste dans cette voie de recherche. Et surtout, nous pensons fermement que des résultats favorables pourraient être obtenus, alors que le malade n'est pas devenu un chronique. Dans les périodes initiales, dans ces états plus ou moins aigus qui caractérisent la schizomanie étudiée par le Professeur Claude, il nous semble que, selon

son conseil, une thérapeutique doit être entreprise. Sans être en opposition avec les traitements organiques, la psychanalyse, à ce moment, pourrait maintes fois, lever ces *barrages affectifs*, encore mal établis, éclairer les impressions de culpabilité et supprimer les appétences d'auto-punition. A notre sens, la partie vaudrait d'être tentée, devant les chances, non dérisoires, d'éviter le développement implacable d'une schizophrénie chronique.

*
* *

A cette notion de thérapeutique prophylactique, s'en rattache une autre qui résulte de l'observation non seulement des malades eux-mêmes, mais de leur entourage. Bien souvent nous avons eu la conviction que les syndromes pathologiques constatés ne dépendaient pas uniquement d'une réaction individuelle anormale. Nous n'entendons pas parler ici, à nouveau, de l'hérédité, mais bien de conflits parentaux. Leur constatation, plus intuitive que raisonnée, a été l'origine des souffrances chez l'enfant, a déterminé son orientation névrosique ; le fait est bien connu. Mais encore, leurs exigences, au gré de toute une politique intérieure, armée d'un machiavélisme inconscient, exploitent fréquemment la maladie dans les luttes familiales, dans les *rivalités de prestige et d'autorité*. Ainsi l'on voit trop de cas où le médecin est bien accueilli de l'entourage autant que l'on doute catégoriquement de son succès ; dès que la reprise d'une vie normale apparaît comme probable, la famille, bien intentionnée dans sa propre conscience, oppose de nombreux obstacles sous divers prétextes en apparence rationnels, pour faire échouer le traitement.

Certes on ne saurait proposer l'analyse préalable d'un ou de plusieurs parents du malade, pour éviter cette difficulté. Mais le clinicien doit en être averti pour y parer, s'il se peut, pour comprendre certains échecs, autrement bien décevants. Une situation de cet ordre, quand elle est irréductible, paraît même indiquer l'abstention ou l'interruption de la cure. C'est à l'expérience et au jugement du médecin de lui montrer com-

ment renoncer, souvent au prix de son amour-propre personnel, à une entreprise qui paraît, cependant, si utile au malade.

Néanmoins à part ces cas, heureusement en minorité, nous pensons que la psychanalyse permet de mieux comprendre les états douloureux où le sentiment obscur de culpabilité entrave l'existence par le besoin d'auto-punition et, chez beaucoup, d'apporter une thérapeutique efficace.

Technique Psychanalytique active et volonté de guérir ⁽¹⁾

par R. LAFORGUE (*Communication faite au congrès d'Oxford*).

MESDAMES et MESSIEURS,

Vous savez la complexité des problèmes que nous avons à traiter, et combien nous sommes tentés de combler par des improvisations hâtives le fossé qui si souvent sépare la théorie de la réalité.

Ces problèmes, Freud les a formulés de la façon suivante au cinquième congrès international de psychanalyse, à Budapest, en 1918 : « Devons-nous laisser au malade seul le soin « d'en finir avec les résistances que nous avons mises à jour « en lui ? N'est-il pas possible de lui apporter une autre aide « que celle qui vient du transfert psychanalytique ? Ne devrait-on pas l'aider en le transposant dans la situation psychique la plus propice à la liquidation du conflit ? Les réactions des malades dépendent également des circonstances extérieures. Devons-nous avoir quelque scrupule à changer ces circonstances, d'une façon appropriée au but que nous poursuivons ? » Et Freud nous répond : « Je crois pouvoir dire qu'une telle intervention active du médecin analyste est inattaquable et tout à fait justifiée ».

Vous savez comment ces considérations sont devenues comme le point de départ des controverses sur la technique active ou passive du traitement psychanalytique, comment au cours de ces discussions Ferenczi a généreusement essayé, non sans difficulté je crois, de nous faire bénéficier de son expérience personnelle. Vous savez également que Rank a proposé certaines solutions radicales à quelques difficultés du traitement, en se

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 2 novembre 1929.

basant sur sa théorie du traumatisme de la naissance, dont à l'heure actuelle nous croyons pouvoir dire qu'il a fait une généralisation outrancière, dangereuse pour quiconque n'est pas familiarisé avec les véritables aspects du problème. L'expérience nous enseigne qu'avec nos conceptions actuelles, nous ne pouvons évoluer que lentement et prudemment. Les notions acquises au cours du traitement de certains sujets ne peuvent pas toujours être généralisées, ni appliquées indistinctement à tous les malades ; suivant leurs cas et leurs conditions de vie ceux-ci peuvent souvent en effet réagir de façons très différentes.

Quels sont maintenant les principes dont nous pouvons nous inspirer, en outre des principes fondamentaux de tout traitement psychanalytique classique ? Rappelons-nous d'abord la règle *capitale* que le Maître a définie de la façon suivante : « La cure doit se faire dans l'abstinence ». Le mot « abstinence » ne signifierait pas ici forcément abstinence sexuelle, mais plutôt renoncement à la satisfaction d'un certain nombre de désirs. Il est vrai que ce renoncement, lui non plus, n'est pas facile à définir. Mais l'on comprend ce que Freud veut dire quand on est familiarisé avec les différentes tendances du malade à fuir la cure psychanalytique, et à se contenter pour ses conflits de solutions imparfaites. Le chapitre de ces solutions imparfaites est peut-être encore à écrire ; on pourrait cependant entreprendre de l'écrire : nous connaissons en effet un peu mieux maintenant quelles différentes formes d'activité libidinale peuvent prendre les énergies libérées par la destruction d'un système névrotique donné ; nous savons la multiplicité des moyens dont dispose le besoin de punition pour se satisfaire. On pourrait donc apporter quelque lumière dans un domaine où règne jusqu'à présent, un peu trop exclusivement peut-être, l'appréciation individuelle de chaque analyste.

Un second principe est celui d'éviter des fuites de l'énergie du transfert que peuvent déterminer les fréquentations du malade. Ce dernier confie en effet à telle ou telle personne ce qu'il devrait réserver au psychanalyste au cours de la cure. Cette difficulté, le plus souvent, n'est pas insurmontable ; elle peut cependant nous faire perdre beaucoup de temps, surtout quand le malade reporte les effets de son transfert positif sur une

personne autre que le psychanalyste, lequel en aurait parfois besoin pour conduire le malade à l'attaque de ses résistances. Comment éviter ces fuites de l'énergie libidinale ? Le remède paraît simple : couper court à de telles fréquentations. Mais en pratique, ce n'est pas toujours facile, par exemple lorsque le mari ou la femme deviennent l'instrument de la résistance.

Un troisième principe, vous le savez, est celui d'activer les résistances de certains malades, par exemple des phobiques, en les obligeant à lutter contre leur phobie comme Freud lui-même l'a conseillé : Nos progrès dans la compréhension des malades nous obligent, dit-il, à admettre que les différentes formes de névroses ne peuvent pas toutes se combattre par la même technique. Il est vrai que le Maître ne voudrait pas aborder les questions avant qu'elles soient tout à fait mûres. Mais ses déclarations ont été assez précises pour nous être utiles. Il dit textuellement : « On ne saurait maîtriser une phobie si on attend que le malade se décide à la sacrifier sous l'influence de l'analyse ! Jamais alors il n'apportera à la séance le matériel nécessaire à la solution satisfaisante de sa phobie. Il faut procéder autrement. Prenez l'exemple de l'agoraphobie. Vous avez affaire à deux catégories de malades, l'une comprenant les sujets légèrement atteints, l'autre ceux qui le sont davantage. Les premiers souffrent de la peur chaque fois qu'ils se trouvent seuls dans la rue, mais ils n'ont pas encore sacrifié pour cela la liberté de sortir seuls. Les autres se défendent contre la peur en renonçant à sortir seuls. Avec ces derniers on n'a des chances de succès que si l'on peut les obliger, sans employer l'analyse, à se comporter comme des phobiques du premier degré, c'est-à-dire à sortir seuls dans la rue et à lutter contre la peur. On cherchera par conséquent à réduire la phobie jusqu'à ce degré ; ensuite seulement, le malade pourra saisir les souvenirs et les associations d'idées qui permettent de résoudre sa phobie. »

Ferenszi a formulé un autre principe : permettre aux malades d'utiliser tous les moyens d'expression qui ne font pas sortir le médecin de son rôle d'observateur objectif et bienveillant. Pour nous édifier sur sa façon de procéder dans certains cas, il nous a exposé l'analyse d'une jeune fille qui se

révèle « chanteuse légère » au cours de l'analyse. Selon nous, c'est surtout la description de pareils cas qui nous permet de préciser nos opinions sur les différents aspects du problème; les conseils que Freud nous a donnés ne sont pas, en effet, considérés par lui comme définitifs, et les exemples qu'il cite sont à ses yeux provisoires et indiquent la direction dans laquelle il voit évoluer la technique du traitement.

C'est pourquoi nous voudrions rapporter ici une analyse d'impuissance sexuelle où nous avons appliqué les différents principes énumérés ci-dessus. Ce cas nous a paru confirmer certains conseils de Freud. Il s'agit d'un homme de trente ans environ que nous appellerons M. M... Il vint me consulter au sujet de son impuissance sexuelle, il n'avait jamais réalisé un contact normal avec la femme, l'éjaculation se produisant uniquement dans des pollutions ou dans des états d'excitation bizarres; par exemple, M. M..., dansant avec une jeune fille, sentait tout-à-coup battre ses tempes, et l'éjaculation se produisait sans qu'il y ait eu nécessairement contact entre sa verge et le corps de la jeune fille. L'éjaculation pouvait encore se produire dans les véhicules publics où l'on se trouve serré les uns contre les autres, et même à la seule vue d'une femme. Le coït, dans les conditions normales, était tout-à-fait impossible. L'éjaculation se produisait dès qu'il voulait s'approcher d'une femme. C'est ainsi que notre patient en était arrivé à se contenter de rapports passifs avec une jeune fille : quand il se trouvait au lit avec elle, il sentait ses tempes battre, et, au bout de quelques minutes, l'éjaculation se produisait sans qu'il y ait eu d'autre contact que le baiser.

M. M... avait encore trouvé une amie qui voulait bien se prêter à ce genre de rapports où son rôle se bornait pour ainsi dire à celui d'un catalysateur, dont la seule présence détermine la production d'un phénomène chimique.

Dans les rêves qui accompagnaient ses pollutions, M. M... possédait à peu près toutes les femmes qu'il avait eu l'occasion de connaître, y compris sa sœur. Avec cette dernière il est vrai que l'éjaculation se produisait surtout par le baiser. M. M... nous le montre de la façon suivante : « J'ai ma sœur à côté de moi, elle est toute petite, cinq ou six ans, je sens la peau de l'enfant, sa chaleur, et constate que l'éjacu-

lation va se produire. Alors je m'écarte d'elle pour ne pas la salir de sperme et pour lui cacher ce qui se passe, puis, comme dans tous les rêves de pollution, je me réveille au moment précis de l'éjaculation ; je ferme avec la main le meat urinaire, de façon à ce que le sperme ne se répande pas dans le lit, je me lève pour le laisser écouler dans la baignoire, je me lave ; je regarde l'heure : il est où trois heures, ou, le plus souvent, six heures du matin ; puis je m'endors jusqu'à sept heures ; alors je me lève pour aller travailler à mon bureau. Parfois il arrive qu'une deuxième éjaculation se produise juste avant sept heures, ce qui m'ennuie beaucoup, car durant toute la journée je me sens très fatigué, et mon travail ne vaut pas grand'chose ».

Inutile de vous dire que la liste des symptômes de M. M... ne s'arrêtait pas là. Nous aurons l'occasion d'en parler plus tard.

L'analyse nous a mis en présence d'un matériel classique : Urszene, car, enfant M. M... n'était séparé du lit de ses parents que par une mince cloison qui ne l'empêchait pas de percevoir ce qui se passait. Puis, il est probable que tout petit il avait eu l'occasion d'observer une bonne d'enfant dans toutes les positions voulues. Nous avons pu reconstituer au cours de cette analyse les circonstances et la date exacte d'une fausse couche de sa mère. M. M... avait alors environ trois ans. Aucun souvenir conscient ne lui était resté de cet événement. Dans la famille on n'en avait jamais parlé. Seules, les notes que le père de M. M... avait l'habitude de prendre dans son carnet de dépenses ont permis de vérifier cette trouvaille de l'analyse. Le patient, comme moi-même, fûmes émerveillés d'avoir fait cette découverte derrière certains symptômes. Nous avons pu prouver en outre qu'un certain nombre de « maladies » dont M. M... avait été atteint dans son enfance (l'une d'elles avait été baptisée *chorée*), étaient en réalité des réactions à ses conflits psychiques. Puis, non sans étonnement, nous avons vu se produire au cours de l'analyse des phénomènes de conversion bizarres : l'oreille gauche de M. M... par exemple se mettant tout-à-coup à suer à grosses gouttes sans que l'oreille droite donnât les mêmes signes d'activité. Puis, M. M... produisant des urines claires

et limpides comme de l'eau, ou bien manifestant encore tous les symptômes d'une blénorrhagie, écoulement purulent, douleurs dans l'urètre, le tout sans microbes naturellement, et disparaissant aussitôt la cause analysée. L'analyse eut ainsi à étudier un certain nombre de phénomènes que nous ne voulons pas énumérer, tous paraissant plus extraordinaires les uns que les autres ; mais après presque un an d'analyse, rien n'avait changé aux symptômes d'impuissance. Les pollutions continuaient à se produire, l'éjaculation également, de la même façon, et notre malade, quoique très intéressé par son état, ne semblait pas prêt de devenir père de famille.

C'est alors que nous avons pensé à appliquer les conseils de Freud pour le traitement des phobiques. En somme, y avait-il lieu de faire une différence considérable entre les symptômes de cette impuissance et certaines phobies ?

M. M..., il est vrai, avait été pendant la guerre un soldat courageux et avait reçu la Légion d'honneur pour son « cran » exceptionnel. Mais, en dépit de cette vaillance, tel Cyrano, il ne pouvait s'approcher d'une femme sans sentir trembler sa mâchoire et claquer ses dents, comme dans la frayeur. De plus, nous nous étions aperçu que, jamais depuis les quatre ans qu'il connaissait son amie, il n'avait osé se faire toucher la verge par elle ni la mouiller de son sperme. Bien mieux, comme il lui était impossible de dormir normalement à côté d'elle, il ne passait qu'exceptionnellement la nuit avec elle. Voici d'ailleurs dans quelles circonstances il avait fait la connaissance de cette jeune fille : un soir, conduisant son auto pour rentrer chez lui, il fut obligé de s'arrêter brusquement ; sans savoir comment cela s'était passé, il s'aperçut que quelqu'un était sous sa voiture ; il bloqua les freins, descendit et trouva sous la rotte avant une jeune fille blonde, la tête ensanglantée, qu'il transporta alors à l'hôpital pour la faire soigner ; tel est le hasard qui lui permit de faire la connaissance de celle qui devint plus tard son amie. Amitié étrange il est vrai, car jamais les deux jeunes gens ne se donnent leur adresse, ils ne se rencontrent qu'une fois tous les quinze jours ; le lieu du rendez-vous est un petit café ; chacun attend l'autre tout au plus une demi-heure pour savoir s'il vient. En cas d'empêchement de l'un ou de l'autre, le rendez-vous est

automatiquement reporté quinze jours plus tard. Ainsi quatre ans se sont écoulés sans que le moindre changement survint dans leurs relations.

Un jour M. M... nous apporte un rêve au cours duquel il fait mourir son amie. Pour activer ses résistances et lui permettre d'apporter du nouveau matériel à l'analyse, nous lui conseillons de passer plusieurs nuits successives avec son amie. Ceci a pour conséquence de lui faire quitter la maison paternelle où depuis la mort de son père il avait moralement pris sa place auprès de sa mère et de sa sœur. Voici comment le patient suivit mon conseil : il prend une chambre d'hôtel au mois, demande à son amie si, pour lui rendre service dans l'intérêt de son traitement, elle veut bien habiter de temps en temps avec lui. L'amie accepte et ainsi ils passent à peu près quatre nuits par semaine dans la même chambre, M. M... se lève chaque matin à six heures pour rentrer chez lui. Devant sa mère et sa sœur il fait semblant d'avoir passé la nuit dans sa chambre, car, dans sa famille, seul le frère aîné, en qui il a une grande confiance, sait quelque chose du traitement et de l'amie. Cette façon de procéder nous a permis de nous attaquer à un matériel considérable que nous n'avions jamais eu l'occasion de toucher au cours de l'analyse ; nous avons pu liquider ainsi l'angoisse qui empêchait le patient de dormir à côté de sa maîtresse. Mais tout n'est pas fini.

Nous constatons que le patient se trouve dans l'impossibilité d'uriner devant cette femme. D'une façon générale, il se trouve très gêné lorsqu'il est nu devant elle. Dans les rêves il se rattrape par un exhibitionnisme effréné. Il a tous les attributs de la puissance. Il est au centre de tout ce qui se passe, joue sur une scène et est à la fois acteur et public. Nouveau conseil de notre part : je recommande à M. M... de se montrer nu à son amie et de se faire toucher la verge par elle. En outre, je suis obligé de lui montrer qu'au point de vue matériel, il pourrait se mettre plus en frais, et lui faire quelques cadeaux. A ce sujet, notre patient s'est imposé jusqu'à présent des réserves, prétextant ne pas vouloir donner à son amie des goûts qu'elle ne saurait satisfaire et la rendre ainsi malheureuse plus tard. Mes conseils ont donné lieu à la dé-

couverte d'une difficulté imprévue : notre patient nous raconte que son amie souffre d'une phobie, qu'elle a horreur du membre masculin et ne peut le toucher ni être touchée par lui. Quoi faire ? De deux solutions l'une : ou bien changer d'amie ou bien faire changer son amie. Je lui conseille de persister avec son amie actuelle, de s'intéresser à ses difficultés, de l'aider si possible en analysant lui-même cette phobie. Ainsi notre patient devint à son tour analyste, se mit à faire de l'analyse active avec, il est vrai, une technique sensiblement différente de la nôtre. Il apprend de son amie qu'elle a été violée par son frère et constate d'une façon générale qu'elle est sous le coup de réactions d'auto-punition à la suite desquelles elle s'était fait mettre à la porte de chez elle et tend à se placer dans la situation d'une femme méprisée, abandonnée, maltraitée, battue. Mais les confidences qu'elle fait à M. M... la rendent bien plus confiante et elle lui déclare un jour qu'elle se croit devenue capable de faire pour lui tout ce qu'il pourrait lui demander. Les obstacles qui empêchaient M. M... de se faire toucher par son amie sont liquidés. Peu de temps après cela, notre malade constate que son amie commence à devenir passionnée, le caresse continuellement, réclame des rapports sexuels normaux et, non sans quelque ironie, notre patient nous dit : « Vous voyez, docteur, j'ai plus de succès avec elle que vous avec moi ; voilà même qu'elle me reproche de faire l'imbécile et de semer pour d'autres, puisque je me trouve toujours encore dans l'impossibilité de récolter le fruit de mon travail. Vous verrez qu'elle en choisira un autre ». M. M... avait raison. Son intervention eut comme conséquence de faire prendre à la jeune femme l'habitude de sortir avec d'autres hommes dont l'un, vous le verrez plus tard, jouera un rôle important dans sa vie. Mais nous pensons mettre cette situation à profit pour notre analyse. Notre patient, tout en se doutant de ce qui se passe, ne veut rien voir, continue à fréquenter son amie. Celle-ci prétend que rien de sérieux ne s'est passé entre elle et les amis avec lesquels elle sort : des Polonais formant une bande joyeuse, etc. Nouveau conseil : j'explique à M. M... sa tendance à revenir au triangle et l'engage à surveiller de près son amie, à regarder ce qui se passe dans la chambre à côté,

comme nous disons symboliquement, c'est-à-dire s'il y a relations sexuelles entre elle et ses amis.

Un samedi soir, la jeune fille allait attendre à la gare un de ses amis polonais. M. M... le sait, mais il avait eu soin de prendre des billets de théâtre pour lui et sa sœur. Il ne veut rien savoir, rien voir de ce qui se passe du côté de son amie et canalise sa curiosité vers le théâtre. Je lui conseille d'abandonner le théâtre et de suivre son amie. Mesdames et Messieurs, la marche ultérieure de l'analyse l'a prouvé, c'était ce conseil de voir clair à tout prix et d'employer les moyens nécessaires pour y arriver qui nous a permis de venir à bout des dernières grandes résistances. M. M... va à la gare et trouve là son amie avec un jeune homme élégant qui venait d'arriver par le train. Notre patient suit le couple en taxi, le voit disparaître dans une maison. Longtemps après minuit, les deux ne sont pas encore ressortis. M. M... nous dit : « A moins qu'elle ne soit tombée sur quelqu'un comme moi, il n'y a aucun doute, elle m'a cocufié ». Dans l'analyse non plus, il n'y avait plus moyen de douter de ce que M. M... avait vu se passer, enfant, dans la chambre à coucher des parents. Ses inhibitions tombent et notre malade nous apporte des souvenirs précis. Tout sort, sa rage, sa déception par rapport à la situation actuelle aussi bien que par rapport à celle qui concernait le passé. Mais de tout cela M. M... ne veut rien dire à son amie. Il veut garder sa découverte secrète, soi-disant pour avoir un prétexte en réserve de la quitter plus tard, quand il en sentira le besoin, en réalité pour se contenter de la situation actuelle et en faire son profit par l'observation du coût des autres. Nouveau conseil de ma part : j'engage le patient à tout dire à son amie puisque c'était pour lui le seul moyen d'obtenir, par les aveux de cette dernière, la certitude dont nous avions encore besoin pour pouvoir regarder toutes choses en face.

Les deux s'expliquent. L'amie nie d'abord, mais finit par avouer. Un soir, elle vint en pleurant raconter à M. M... tout ce qui s'était passé, que, lasse d'attendre, elle était en effet devenue la maîtresse d'un de ses amis polonais, tout en continuant à fréquenter M. M..., dont elle cachait l'existence

à son nouvel ami..., mais elle s'était trahie et s'était naturellement fait mettre à la porte par ce dernier.

M. M... se demande alors si, dans ces conditions, il peut garder son amie. Nouveau conseil : je l'engage vivement à continuer ses essais avec elle, arguant qu'après tout, il ne lui avait jamais demandé d'être fidèle, mais seulement de l'aider à surmonter ses difficultés sexuelles et de fournir ainsi du matériel à l'analyse. Dans ces conditions notre patient se décide à voyager avec son amie, voyage qui, vous le verrez, deviendra son voyage de noces; les émotions des dernières semaines l'ont en effet complètement changé : de renfermé qu'il était, il est devenu exubérant, de sceptique, confiant, de critique et cynique, bon et indulgent. « Après tout, dit-il, il est tout naturel qu'elle ait cherché ailleurs ce que je n'ai pu lui donner ; il est naturel aussi que mes parents ne se soient pas laissés troubler dans leurs ébats amoureux par mes cris d'enfant. M. M... commence alors à se représenter le bonheur familial de son psychanalyste, et admet que l'on puisse prendre des vacances, même alors qu'il ne se sent pas guéri. A son amie, il parle de sa vie et de ses soucis, qu'il ne confiait jadis à personne. Elle lui rend doublement sa confiance, devient de jour en jour plus charmante et s'épanouit. Elle lui avoue que c'était lui qui lui avait appris à aimer, et qu'en somme c'était pour lui qu'elle s'était fait mettre à la porte par l'autre. Dans ces dispositions, tous deux partent en voyage; et, au cours de leur première nuit ensemble, ils ont sans la moindre difficulté des rapports sexuels normaux, je crois six ou sept fois. Je ne vous citerai pas les détails de la belle lune de miel qui commença pour eux deux, car ceci serait plutôt le sujet d'un roman.

Arrivé à ce point, je me suis gardé de considérer l'analyse comme terminée, quoique le but immédiat en parût atteint. De nouveaux problèmes survinrent. M. M... ne pouvait pas avouer l'existence de sa maîtresse à ses amis et il n'avait pas osé la présenter à son frère. Il n'avait pas non plus osé parler à ce dernier de la réussite du traitement. A mon conseil de présenter la jeune fille à son frère, il réagit par de nouveaux accès d'impuissance et par des éjaculations précoces. Il était curieux de voir jusqu'à quel point cette dernière par-

tie de l'analyse, qui pourtant paraissait la plus simple, était en réalité la plus difficile pour notre patient; de voir également combien les résistances pouvaient encore l'ébranler.

A la fin de l'analyse, M. M... cherche à rentrer en relation avec des jeunes filles de son milieu, car il veut se marier et fonder un foyer. Son amie reçoit une demande en mariage de son ami polonais qui prétend ne pouvoir vivre sans elle, et qui voudrait, lui aussi, fonder un foyer. M. M... et son amie se décident, non sans peine, à se quitter et à vivre la voie de la raison. La jeune fille accepte la proposition de son ami polonais; toutefois, elle veut encore attendre avant de se fiancer officiellement. M. M... et elle ont, je crois, l'intention de me demander, chacun de leur côté, d'être le parrain de leur premier enfant. Bien que n'ayant jamais vu l'analyste, la jeune fille sait que c'est à l'analyste qu'elle doit le changement heureux survenu dans sa vie.

Malheureusement, vous le savez, il est rare que les choses se dénouent toujours de façon aussi heureuse; et il serait peut-être intéressant d'étudier de près les conditions qui ont permis à M. M... d'aboutir. Je pourrais dire que son traitement avait été facilité par une complaisance particulière de son *Ego*, qui au moins à partir d'un certain moment de son traitement, ne tenait d'aucune manière à rester éternellement cramponné aux limites étroites des satisfactions érotiques dont il pouvait disposer. En d'autres termes, M. M... a voulu guérir et a tenu à faire tout son possible pour y arriver. Cette volonté de guérison, s'il a pu la réaliser, il la doit, je crois, à une influence particulièrement heureuse de son sur-moi (*Uberich*) et de son moi sur son soi (*Es*). Je m'explique : il lui suffisait, par exemple, de comprendre que tel ou tel symptôme hystérique avait comme but de le replacer, vis-à-vis de son vieux médecin de famille, dans la situation où s'était trouvée sa mère lors de sa fausse couche; de comprendre, par conséquent, que ce symptôme manifestait une volonté de reproduire une situation infantile, — pour que le patient renonçât à utiliser le symptôme et à s'exhiber à son médecin de famille pour une cause apparemment réelle.

Vous avez affaire à d'autres malades auxquels vous pouvez longtemps expliquer que la production de tel ou tel symp-

tôme pouvait avoir comme but de voir tel ou tel médecin dans tel ou tel but, de prendre telle ou telle drogue et de rechercher tel ou tel effet et que pour pouvoir espérer modifier, voire même comprendre les symptômes par l'analyse, il faudrait renoncer à telle ou telle réalisation. Votre conseil n'est pas suivi et le malade, tel un morphinomane, revient toujours à sa satisfaction, trouvant mille excuses pour prendre son médicament, et pour arriver par son comportement à tourner vos conseils en ridicule. Chez ces malades nous ne pouvons pas constater la même volonté de guérir comme chez ceux du type de M. M..., et l'expérience nous démontre que leur traitement est difficile et souvent des plus désagréables pour le médecin.

Devons-nous pour cela incriminer tout simplement la mauvaise volonté du malade, ou nous adresser à une raison plus profonde, inconsciente, qui rendrait le malade incapable de bonne volonté, ou incapable de l'utiliser si elle existe?

Nous voici arrivés au second chapitre de notre sujet. Qu'est-ce que la volonté de guérison? Quelles sont les circonstances qui l'empêchent de s'exercer, ou qui favorisent son développement? Alexander a réussi à nous exposer d'une façon saisissante le rôle dramatique des différentes instances de la personnalité psychique. Il nous a parlé du cas où le surmoi corrompu se fait le complice du soi pour provoquer les symptômes; même le moi (das Ich) peut, dans ce commerce entre les différentes instances, jouer un rôle louche. Dans d'autres cas, c'est de nouveau le moi qui souffre pour acheter le droit de se moquer des exigences du surmoi, etc.

Ces notions théoriques, qui sont certainement des plus précieuses, pourraient peut-être se compléter par un peu de clinique, et nous pouvons nous demander à quelle situation infantile pourrait correspondre la corruption du surmoi par exemple, qui, par sa sévérité, pourrait provoquer à dessein la réaction du soi, et s'opposer à toute volonté de guérison; nous demander aussi si ce n'est pas l'histoire de ce surmoi qui nous donnerait les indications sur la volonté du sujet de guérir ou de ne pas guérir? A cette question je ne voudrais pas répondre trop prématurément par des explications faciles. Mais je ne peux pas ne pas établir de relation entre ces faits

et certaines observations basées sur notre expérience. Nous connaissons par exemple telle femme révoltée contre la sexualité, masculinisée, incapable de se soumettre, ni au mari, ni à l'enfant et où nous observons les répercussions de cette névrose sur la formation de l'enfant.

Je pense maintenant à un cas précis que j'ai eu l'occasion d'observer depuis des années. Il s'agit d'un petit garçon dont j'ai traité la mère pour un état psycho-névrotique grave. La mère guérie, j'ai souvent été consulté par le père qui m'était très reconnaissant ; j'ai ainsi connu de très près les conditions dans lesquelles se développait l'enfant ; les progrès de ses parents l'ont complètement transformé, et guéri d'un état qui par moments paraissait fort grave. Il était, au moment où sa mère était en traitement chez moi, très malade aussi bien organiquement que psychiquement (attachement excessif à sa mère, hostilité contre le père, incapacité totale à travailler intellectuellement, difficulté à comprendre et à se concentrer, etc.). A ce moment, le petit fut souvent battu par sa mère, qui canalisait sur lui ses révoltes, et qui, en maltraitant l'enfant soi-disant pour le faire obéir au père, était au fond elle-même la complice des révoltes de l'enfant contre l'autorité paternelle, qu'elle tournait en ridicule, comme le fait un obsédé, en suivant scrupuleusement toutes les prescriptions qu'on lui donne. Ainsi, dans ce cas et dans d'autres, nous avons vu comment, entre les mains d'une mère névrosée, l'enfant peut devenir un moyen de combattre le mari au lieu d'être un but en soi.

Avec ce que nous savons de la formation du surmoi, nous pouvons supposer qu'un sujet qui, enfant, a subi un tel traitement, peut continuer indéfiniment à appliquer les habitudes qu'on lui a imposées, avec la seule différence toutefois qu'il réagit à son surmoi lentement substitué aux parents. Ainsi pourrait se former un surmoi corrompu comme l'étaient les parents eux-mêmes, dont la sévérité aurait tendu à favoriser la révolte du soi, le moi (*das Ich*) se complaisant alors à une situation névrotique suggérée comme but par une mère névrosée, ou même comme un devoir ; le cas est plus frappant encore lorsqu'il s'agit d'un garçon qui a ainsi eu l'honneur redoutable de servir à sa mère d'arme et de défense contre le

père. Vous savez les moyens qu'un sujet pareil est susceptible de développer pour lutter, et aussi que la meilleure volonté du monde ne lui permet plus de sortir de sa situation; de quel côté doit-il alors se tourner? Comment juger le bien et le mal? Il aurait d'abord fallu pouvoir juger les parents et comprendre leurs névroses. La situation est inextricable. Le soi a pris l'habitude de ruser pour échapper à l'emprise des parents d'abord, à celle du surmoi ensuite; d'où réactions névrotiques extrêmement complexes, parfois des plus graves, où le sujet rationalise toujours ses difficultés en les projetant dans la réalité. Vous savez comment des difficultés réelles peuvent ainsi être utilisées par la névrose, qui les appelle et finalement fait corps avec elles. Voilà pourquoi, *a priori*, il est si difficile de savoir si c'est une difficulté réelle qui cause une réaction névrotique donnée, ou si le sujet se sert de la difficulté pour pouvoir cultiver la réaction névrotique.

Nous voici maintenant arrivés à un autre problème, à savoir comment l'action que nous pouvons avoir sur les difficultés réelles d'un sujet peut nous permettre de développer en lui la volonté de guérir. Je ne pourrai malheureusement pas, faute de temps, traiter aujourd'hui la question comme je le voudrais. Je voudrais cependant ajouter que la volonté de guérir ou de ne pas guérir doit être analysée; notre action éventuelle sur les difficultés réelles du malade ne sera efficace que si elle lui permet d'apporter à l'analyse le matériel nécessaire pour analyser la volonté de guérir. Telles sont, Mesdames et Messieurs, les limites que je dois m'imposer aujourd'hui pour ne pas nous perdre dans un problème aussi étendu.

Un petit accès de Kleptomanie larvée

Par MARIE BONAPARTE

Une dame aux allures normales voyage avec son grand fils en Angleterre. Ils voyagent dans l'auto du fils. Sur le bateau entre la France et l'Angleterre, le fils, par erreur, a pris un billet de trop et, par vanité de jeune homme, n'a pas osé, au débarquement, en réclamer le remboursement. La mère, bien que plutôt prodigue en général, se met à regretter cette dépense superflue, mais n'en dit rien, pour ne pas contrarier son fils.

Au premier arrêt, dans le premier hôtel où tous deux vont passer la nuit, la mère remarque sur la toilette un beau savon vert tout neuf. En se lavant les mains avec, elle pense aussitôt : « Je l'emporterai demain matin ! Cela compensera un peu la perte du billet pris en trop ! » Et de fait, le lendemain matin, après s'être servie du beau savon vert pour son bain, la dame le glisse, tout mouillé encore, dans son sac à éponges, avec un sentiment délicieux de conquête.

Au second arrêt pour la nuit, dans une autre ville et un autre hôtel, il y a, sur la toilette, encore un savon neuf. Telle est la coutume des hôtels anglais. « Que de savons j'aurai à la fin du voyage ! » pense la dame ; « autant de récupéré sur le prix du billet ! » Mais ce savon-ci est petit, dur, rectangulaire et blanc, moins appétissant que le grand savon vert de la veille. La dame néanmoins, au matin, le glisse dans son sac à éponges. Cependant, avant de refermer ses bagages, elle se sent poussée à dire à son fils : « Ne vas-tu pas emporter le petit savon violet qui est dans ta chambre ? Moi, j'emporte les savons des hôtels ici, en Angleterre, où on en met, je les collectionne. » — « Non », répond le fils, mi-sérieux mi-riant,

« car ce serait du vol ». Là-dessus, discussion si c'est ou non du vol. « On ne se resserrera pas du savon entamé pour un autre voyageur », dit la mère ; le fils réplique qu'on n'est censé s'en servir que dans l'hôtel, que c'est comme si l'on emportait un drap du lit, par exemple ; la mère fait observer la différence entre un drap et un savon, et que le savon entamé servira tout au plus aux bonnes de l'hôtel dans les offices. Mais elle ressort, bien qu'à regret, le petit savon blanc de ses bagages avant de les refermer, ajoutant que ce savon-ci ne vaut pas celui de la veille et ne mérite pas d'être « volé ».

*
**

Le père de cette dame, quand elle était petite, se servait — le seul dans la maison — d'un savon anglais. Quand la petite fille entra dans le cabinet de toilette du père, l'odeur très particulière de ce savon la pénétrait et lui semblait le symbole même de son père. Elle, la petite fille, n'avait jamais de ce savon ; sa bonne lui préférait des savons français peu intéressants. Elle eût certes, elle, préféré celui de son père, mais la trop ambitieuse pensée qu'elle eût pu avoir de ce savon ne l'effleurait même pas. Or, cette petite fille avait perdu, en venant au monde, sa mère. La mère était riche, et elle avait hérité de sa mère. Mais cette mère, en mourant, avait laissé au père de l'enfant tout ce dont la loi lui permettait de disposer. Et l'enfant, entourée de serviteurs envieux du maître de la maison, avait entendu chuchoter comment son père l'avait en partie dépouillée, « volée ». Et tel est l'inconscient des enfants et des hommes que l'enfant, tout en adorant son père, le considérait un peu comme son « voleur ». Or, voici que bien plus tard, quand la petite fille à son tour est devenue mère, et mère d'un grand fils, elle acquiert, sur le bateau allant de France en Angleterre, l'impression que son fils à son tour a disposé indûment de son argent, en prenant un billet de trop. Consciemment, et dans tout son comportement, la dame est plutôt prodigue. Mais l'inconscient a d'autres voies, et la dame qui a, voici quelques années, hérité de son père et qui pourvoit aux frais de toute la maison, a ressenti comme un petit « vol », fait à elle-même, l'argent em-

ployé par son fils à acheter un billet de trop. Et c'est en compensation de ce « vol » que lui vient à l'esprit l'idée de « voler » à son tour les savons.

Mais que représentent ces savons ? Ils sont anglais, et le savon du père, autrefois, était anglais également. La dame, en voyageant avec son fils, a l'occasion de voir, dans la baignoire de l'hôtel, le savon habituel de son fils : un savon anglais, sombre, de la même marque que celui dont se servait son père autrefois. Le fils dit d'ailleurs qu'il l'a adopté pour l'avoir toujours vu chez son grand-père. « *Pear's Soap* » s'appelle ce savon, indiquant ainsi, par un calembour bilingue, quel en était le propriétaire primitif. De plus, « savon » ressemble à « savant », et la dame, quand elle était petite, avait, pour s'amuser, l'habitude de qualifier les « savants » — son père en étant un — de « savons ». Et ce savon, ce savon propre aux mâles de la lignée, et dont la dame n'osa jamais se servir elle-même, le considérant comme un savon d'hommes, ce savon est à la fois un symbole de puissance virile et de richesse. C'est en compensation de l'argent du billet que la dame a pensé à prendre des savons anglais, substituts du « *Pear's Soap* » de son père comme de son fils.

*
* *

Or, nous voyons comment ce cas de « kleptomanie larvée », si on peut l'appeler ainsi, se présentant chez une femme aux allures normales, porte les traits classiques de tous les cas de kleptomanie connus. L'objet volé y représente en effet la puissance virile, le phallus, que la fille châtrée accusait inconsciemment le père de lui avoir volé, et qu'elle revole à son tour. Le savon anglais, devait penser autrefois la petite fille, entraînait en contact avec les organes virils paternels. Ainsi s'établissait une association par contiguïté, demeurée vivante en l'inconscient et ravivée, des années et des années plus tard, par l'arrivée en Angleterre de la dame avec son fils, coutumier également du « *Pear's Soap* ». Et l'équation « phallus-or » s'y fait encore valoir : le savon y apparaît en effet comme un symbole de richesse, compensateur d'une perte pécuniaire.

*
* *

La dame en question n'avait jamais encore présenté le moindre symptôme de kleptomanie. Sous des influences extérieures favorisantes, tout à coup une manifestation légère de cette perversion se fait jour en elle. Cette petite observation montre une fois de plus que chacun de nous porte en lui-même toutes les possibilités latentes de perversion et de névrose, et que l'investigation analytique permet de découvrir en chacun de nous comme le microcosme du grand tout humain.

Court document d'Onirocritique

Par Edouard PICHON (1).

S'il est un terrain qui paraisse dangereux à ceux qui critiquent le freudisme sans avoir eux-mêmes d'expérience psychanalytique, c'est bien celui de l'onirocritique. Quelle formidable part de fantaisie doit, pensent-ils avec quelque apparence de raison, laisser au médecin le domaine de l'interprétation des rêves !

Il est souvent bien difficile de prouver péremptoirement à ces sceptiques que, pour un rêve donné, telle interprétation que l'on a cru devoir faire est adéquate à la vérité clinique. Certes la marche évolutive de la grande majorité des traitements psychanalytiques est là pour justifier dans son ensemble la légitimité de l'onirocritique freudienne. Mais il est rare que l'on ait la preuve directe de la justesse d'une interprétation. Par un heureux concours de circonstances, il m'est, au début même d'une psychanalyse, arrivé de deviner, par une véritable oniromancie, les lignes générales d'une situation réelle qui ne m'avait pas encore été avouée. Il me semble qu'il y a là un fait clinique intéressant ; c'est pourquoi j'ose le publier ici.

*
* *

J'appellerai ma patiente Nina (2).

Je la vois pour la première fois à la fin d'octobre 1929. Cette première visite est consacrée à un interrogatoire et à un examen somatique. L'un et l'autre sont fructueux.

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 26 novembre 1929.

(2) Tous les noms figurant ici sont de pure fantaisie. E. P.

La malade a environ la quarantaine. Or, c'est depuis 1909, c'est-à-dire depuis l'époque de ses beaux vingt ans, qu'elle est malade : anorexie, accès de colite avec diarrhée, et toujours une grande maigreur qui a fait ordonner aux médecins, entre 1909 et 1913, un régime de suralimentation. De 1914 à 1922, elle reste constamment fatiguée, déprimée, apathique, constipée. En 1922, on découvre une gastroptose très accentuée. Nina se fait soigner en France, puis en Suisse. En 1923, sous l'influence du D^r X..., elle devient végétarienne. Elle assure avoir réussi, par ce changement de régime, à supprimer certaines malaises postprandiaux ; pourtant, elle n'est pas guérie. Son anorexie est telle qu'elle ne mange que par raison, et ridiculement peu. Sa constipation est, depuis six mois, plus accentuée que jamais. Elle souffre beaucoup dans la région anale pendant et après la défécation.

A l'examen physique, je note, outre la grande maigreur de la malade, que le colon gauche est encombré de matières semi-liquides et que la tension artérielle est très basse (11-5). La malade est dysménorrhéique et son métabolisme basal a été trouvé très au dessous de la normale.

En somme, vieux syndrome de ptose des viscères de l'abdomen et de stase colique ; déséquilibre évident du système vago-sympathique ; dysendocrinie multiple touchant au bas mot les surrénales, la thyroïde et les ovaires ; et enfin, au rectum, des symptômes dont il faudra demander au radiologiste et au chirurgien de nous aider à éclaircir la nature.

Je me suis bien gardé de négliger cet état somatique. Quoique gêné aux entournures, quant à ma liberté thérapeutique, par les dogmes naturistes de Nina, j'ai essayé de lui prêter le secours des médicaments tant déconstipants (paraffine, agar-agar, etc...) que nervins antispasmodiques (belladone) et qu'opothérapiques (adrénaline, agomensine, thyroïde). Et j'ai demandé, comme je viens de l'indiquer, une étude plus complète du syndrome ano-rectal.

Je dois même dire que devant un tel tableau clinique je me suis félicité qu'en moi le psychanalyste fût, comme il devrait toujours l'être, doublé d'un médecin.

Mais était-ce à dire que l'on eût tort de penser que cette malade pût être aidée par la psychanalyse ? Certes non. En

thèse générale, comme j'ai eu maintes fois l'occasion de le dire, et comme M. Parcheminey et M. Gilles l'ont également montré, les mêmes faits morbides peuvent avoir une face somatique et une face psychique s'offrant l'une et l'autre à l'action du thérapeute. Et dans le cas particulier, le syndrome psychopathique n'est pas absent. Sentiment d'être étrangère au monde, de ne prendre vraiment sa part d'aucun événement, inhibition de l'action, voilà ce que Nina avoue. Sans préjudice des troubles profonds, beaucoup plus graves, que révélera ultérieurement la psychanalyse.

*
* *

Des renseignements fournis par l'interrogatoire et par les thérapeutes antérieurs, je retiendrai surtout les conditions bizarres dans lesquelles Nina a été élevée. Tandis que sa mère était de petite bourgeoisie, son père appartenait franchement à la crapule : joueur, noceur, buveur, il était un fléau dans son propre intérieur. Notre patiente le détestait profondément, et méprisait sa mère d'être si « poire » que d'avoir choisi cet homme et de rester avec lui.

D'autre part, sans doute parce qu'on voulait la soustraire au démoralisant enfer de cet intérieur, ce n'est pas chez ses parents, mais alternativement auprès de l'une et de l'autre de ses grand'mères que l'enfant passa la plus grande partie du temps de son enfance. Ce n'était pas pour relever à ses yeux des parents où déjà elle avait bien de la peine à trouver un modèle à imiter, ce n'était pas non plus pour lui faire goûter davantage les joies de la famille, car les deux grand'mères haïssaient et dépréciaient respectivement qui son gendre qui sa bru, mais s'accordaient d'autre part pour faire reproche à Nina de son sexe, et de ses points de ressemblance avec le bel-enfant respectivement détesté.

Depuis l'âge de treize ans, Nina médita un projet de fuite qu'enfin à dix-neuf ans elle exécuta. Elle versa immédiatement dans la galanterie vénale, d'où son mariage ne la sortit qu'après la Guerre. Comme cette fuite remonte aujourd'hui à vingt-deux ans, on pouvait croire que la situation entre Nina et ses parents avait été réglée, soit par le pardon réci-

proque, soit par la brouille absolue, soit par la faux de la mort. Nous allons voir que c'est sur ce point que le rêve de la première séance de psychanalyse nous a donné des clartés subites.

*
**

Quelques jours en effet après la séance d'interrogatoire et d'examen physique que je viens de décrire, Nina vint chez moi pour sa première séance proprement psychanalytique, s'étendit sur le divan et commença immédiatement le récit du rêve que voici :

« Je suis à un *enterrement*. Je suis étonnée de voir marcher
« derrière le cercueil DEUX *infirmières* revêtues de très longues blouses blanches et portant un chapeau de crêpe avec
« un voile. Quand on entre dans l'église, elles se dirigent
« vers l'autel et s'y agenouillent pieusement. Visiblement,
« cette mort les émeut grandement. Après elles viennent dans
« le cortège DEUX *femmes de la famille*, en robe noire. Elles
« ont sur les yeux un épais *bandeau*, autour du menton et
« des joues une *mentonnière* très épaisse également. Je
« me demande comment elles peuvent se diriger, avec ce bandeau. »

Je m'en vais maintenant donner l'essentiel des associations que la malade m'a fournies à propos de ce rêve, afin que soit connu du lecteur le matériel qui m'a mené à mon interprétation.

La malade est comme *enterrée* par sa névrose. Elle est vraiment retranchée du monde, puisque ne prenant d'intérêt à rien, puisque se sentant étrangère aux choses mêmes qu'elle fait, puisque n'ayant pas connu l'amour qui, pour les gens normaux est, dit-on, le but de la vie.

Le *bandeau* et la *mentonnière* que portent les femmes de la famille la font penser à une jeune fille de ses amies, à qui les médecins ont mis une minerve de plâtre. Le bandeau que ces femmes avaient sur les yeux était bien aussi épais que ce plâtre, et la mentonnière leur tenait la tête dans une position toujours la même. Elles s'avançaient droit devant elles,

sans savoir s'il n'aurait pas fallu à certains moments infléchir leur route, sans même voir où elles marchaient.

Les *infirmières* à longue blouse ramentoient à notre malade la mère de la jeune fille en question. Cette mère est petite ; c'est sans doute pourquoi les blouses apparaissent si longues.

Nina voit en pensée cette jeune fille immobile sur son lit et appelant d'une voix faible. Son horizon se borne au plafond de la chambre. Nina connaît cette mère et ses enfants depuis sept à dix ans. La jeune fille est malade depuis six ans. Nina a beaucoup de compassion pour cette jeune fille, qui dépend de tout le monde. Cette famille est dans une situation bien difficile. C'est une grande malechance que d'avoir pour parents deux individus qui n'auraient pas dû se marier ensemble. Le père de la jeune fille n'aurait d'ailleurs pas dû se marier du tout. Il avait la syphilis, avait eu le mal de Pott. Il a donné quatre enfants à sa femme, aucun n'est très sain. Mais y a-t-il des gens vraiment normaux ? Nina se le demande.

Les *deux femmes en noir* lui remettent en mémoire un enterrement où elle est allée cet hiver, celui d'une femme de quatre-vingt-dix ans qui était la grand'mère d'une de ses amies. Ses grand'mères à elle étaient toujours en noir. A l'époque de l'enfance de Nina, dès qu'une femme vieillissait quelque peu, elle portait des toilettes austères, le plus souvent noires. Ni l'une ni l'autre de ses grand'mères ne l'a choyée. Elles lui en voulaient toutes deux d'être une fille. L'une lui disait toujours de cacher ses mains, qu'elle trouvait d'une très vilaine forme. L'autre la rudoyait pour des peccadilles. Et ni l'une ni l'autre ne tarissaient de critiques chacune sur son bel-enfant respectif, gendre ou bru. Critiques souvent justes d'ailleurs, mais blessantes par leur ton haineux.

Cet été, Nina s'est trouvée passer par le pays de sa grand'mère maternelle. Elle n'y a été que quelques heures. Elle y a retrouvé peu de connaissances. Mais une chose l'a beaucoup intriguée : une femme lui a dit : « *Je suis Gilberte Coison* » (1). Or Nina avait connu une jeune fille de ce nom,

(1) Nom imaginaire substitué par moi au nom réel. E. P.

et ce n'était pas la même. Elle n'est pas arrivée à comprendre le rapport entre ces DEUX Gilberte Coison. La Gilberte Coison que Nina a revue cet été a épousé un garçon qui, quand Nina était enfant, était déjà au service. Elle a tutoyé Nina, qui ne se souvenait pas du tout d'elle. L'autre Gilberte Coison, celle dont Nina a gardé nettement le souvenir, était vaironne. Celle-ci a les deux iris de la même couleur. D'ailleurs, ce n'est évidemment pas la même. C'est une cousine, peut-être. Mais Nina pourtant ne se souvient pas que sa Gilberte Coison à elle, la vaironne, eût une cousine portant le même prénom.

*
* *

Abstraction faite de la particularité sur laquelle je m'étendrai plus loin, le rêve me parut relativement clair, et voici comment je l'expliquai à la patiente :

Les trois éléments successifs du cortège, savoir respectivement la morte portée dans son cercueil, la paire d'infirmières et la paire de femmes en noir représentent les trois générations féminines de la famille de Nina.

Mais il y a une sorte d'identification réciproque entre la première et la troisième générations, entre la morte et les femmes en noir, c'est-à-dire entre Nina et ses grand'mères. En effet Nina, dans les associations, s'est successivement présentée comme la jeune fille qu'on enterrait et comme la jeune fille dont la minerve est le prototype réel du bandeau et de la mentonnière des femmes en noir du rêve. Et d'autre part les associations nous présentent les grand'mères de Nina comme assimilées et à la vieille dame de quatre-vingt-dix ans qu'on a enterrée cet hiver, et aux deux femmes en noir du cortège vu en rêve.

C'est dire que Nina s'identifie à ses grand'mères. C'est elles qui avaient un bandeau et une mentonnière, c'est-à-dire une vue étroite et mesquine de la vie, et se butaient dans la haine à l'égard de ce qui était différent d'elles-mêmes, si différentes d'ailleurs l'une de l'autre. C'est elles qui portent Nina en terre, car en l'empêchant de faire de ses parents ses parangons psychologiques, comme il est normal dans la petite

enfance, et en la faisant d'autre part rougir de sa féminité, elles l'ont précipitée dans la névrose, où elle est maintenant comme dans un tombeau.

Mais en même temps, c'est Nina qui a le bandeau, la minerve. C'est son horizon à elle qui est désormais rétréci, par la maladie, d'une façon autre, mais aussi grave que l'était celui de ses grand'mères bardées de préjugés. Et c'est elle qui est heureuse de porter en terre ces maudites grand'mères auxquelles pour son malheur elle n'est que trop identifiée.

Quant aux deux infirmières, les seules vraiment émues de la mort de la jeune fille du rêve, elles représentent la mère de Nina, la seule personne en somme qui l'ait vraiment aimée, qui l'ait choyée, qui l'ait soignée, comme la mère de la jeune fille à la minerve fait sa fille. A cette tendre mère qu'elle avait, Nina n'a pas pu s'identifier comme elle l'aurait normalement dû.

*
* *

Mais, cette explication donnée, il restait un point inexpliqué dans le rêve, un point frappant. Pourquoi cette disposition des femmes par *paires*, pourquoi deux femmes en noir et surtout pourquoi deux infirmières ?

Déjà les DEUX femmes en noir, interprétées grand'mères de Nina, ne représentaient qu'une seule fonction onirique, puisque ci-dessus j'ai pu parler constamment de ces deux grand'mères au pluriel, en un seul bloc, comme ayant eu une action respective symétrique. Dès lors leur dualité réelle ne suffisait pas à expliquer leur dualité onirique. D'ailleurs dans le rêve ces deux femmes en noir sont semblables ; entre elles deux, aucun élément de distinction n'intervient.

Qu'il y ait dans le rêve DEUX infirmières au lieu d'une est encore plus inexplicable. Que signifie ce dédoublement du personnage maternel ?

L'étrange anecdote de Gilberte Coison attirait encore mon attention sur cet élément de bizarrerie : une personne qui est la même et qui pourtant n'est pas la même ; deux personnalités sous un même nom.

Nina était, par les deux femmes en noir, doublement représentée ; sa mère, par les deux infirmières, doublement représentée elle aussi.

*
* *

Ces remarques que j'avais faites en moi-même me permirent d'oser dire, avec autorité, à Nina, qu'outre la signification ci-dessus indiquée, son rêve me faisait pressentir un point important sur lequel je désirais qu'elle s'expliquât : *elle paraissait, d'après mes inférences onirocritiques, avoir, particulièrement dans le domaine de ses relations avec sa mère, une vie double.*

Nina parut assez gênée. Néanmoins, elle s'exécuta, et j'appris un fait qu'au cours de tout un mois de traitement elle prétendait n'avoir pas eu l'occasion de révéler au thérapeute qui l'avait soignée avant moi :

Ses parents ne sont pas morts. Après qu'elle a eu fui le domicile de ses parents, elle a feint quelques mois d'être en Allemagne, alors qu'elle était à Paris, et elle se faisait renvoyer là-bas les lettres de sa famille ; ensuite, elle a continué à voir sa mère et a même été le principal artisan de la rupture survenue entre ses parents ; elle a soigné plusieurs mois son frère en Savoie. Elle sait aussi où est maintenant son père. *Mais elle a fait de sa vie deux parts absolument séparées.* Les connaissances qu'elle a en commun avec sa famille d'origine et celles qu'elle a en commun avec son mari et sa belle-famille sont deux mondes distincts, qui ne communiquent pas. L'homme qui est actuellement son mari et qu'elle connaît depuis 1911, la croit orpheline de père et de mère. Elle a fait figurer sur son acte de mariage cette indication mensongère. De son frère, de ses cousins et cousines, son mari ignore également l'existence d'une façon absolue, ainsi que de toutes les connaissances qui lui viennent de sa famille. Alors même qu'elle était en Savoie, soignant son frère, deux amants, dont l'un devait plus tard devenir son mari, lui envoyaient de l'argent mais en ignorant l'existence dudit frère. Et réciproquement, sa mère et son frère ne sont nullement au courant de l'autre partie de sa vie. Depuis des

années, elle tisse ainsi une formidable toile de mensonge. « Ma vie », conclut-elle, « est, en effet, double comme vous l'avez « dit ».

*
* *

Je pourrais allonger le présent travail en essayant de marquer la signification psychologique de cette étrange attitude. Cela m'entraînerait hors du sujet que j'ai choisi aujourd'hui, qui était de montrer au lecteur que l'interprétation des rêves, que d'aucuns se plaisent à considérer comme une fantaisie pure, aboutit dans certains cas à faire découvrir au médecin d'importants *faits réels*. Nous tenons là une preuve solide, me semble-t-il, du bien-fondé de la méthode onirocritique.

Instinct d'Inhibition ⁽¹⁾

Par R. DE SAUSSURE (Genève).

Nous avons dit ailleurs (2) les avantages que la psychologie pouvait retirer de la définition que Freud nous a donnée de l'instinct. Son étude géniale résoud une foule de difficultés qui ont embarrassé tous les biologistes et les psychologues de ces derniers siècles.

Le fondateur de la psychanalyse a certainement tiré tout le parti qu'il pouvait de cette définition dans son étude de l'instinct sexuel, mais il nous semble qu'il n'a pas exploité cette idée jusqu'au bout dans son schéma du dynamisme psychique. Nous nous rendons compte qu'il est peut-être téméraire d'attaquer ici une partie du système d'un maître qui a consacré tant d'années de réflexions et d'observations à la construire. Il est probable aussi que nous ne nous serions pas enhardis à formuler ces critiques si celles-ci ne reposaient pas sur une des parties les plus essentielles de la doctrine freudienne. Au reste, nous avons réfléchi nous-même pendant huit années à ce problème et la solution que nous proposons ici, est celle qui nous a paru résoudre le mieux les difficultés auxquelles s'est achoppée la théorie psychanalytique au cours de ces derniers temps.

Dès ses premiers travaux, Freud avait décrit à côté de l'instinct sexuel une autre force qui s'opposait à lui. Celle-ci fut formulée avec prudence. Il s'agissait d'abord de la censure ou du conscient qui se dressait contre l'impétuosité de la libido, puis ce furent les instincts égocentriques, les instincts

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 10 février 1930

(2) Voir SAUSSURE : Evolution de la notion d'instinct. Evolution psychiatrique, T. II, Paris, Payot 1925.

de destruction et dernièrement les instincts d'agression qui jouèrent ce rôle. Mais aucune de ces conceptions ne rend vraiment compte de la source dynamique de ces instincts du moi. Tandis que pour l'instinct sexuel ou pour l'instinct de nutrition, l'on pouvait décrire une source, un siège, une excitation et une jouissance spécifiques, il n'était guère possible de trouver un parallèle de ces phénomènes aux instincts égoïstes. Il en est résulté que la description des phénomènes psychiques a gardé en psychanalyse un caractère dramatique et philosophique qui heurte certains esprits scientifiques. Notre effort vise seulement à formuler les découvertes récentes de l'analyse dans un langage conforme à l'étude des instincts telle que Freud nous l'a enseignée dans ses premiers travaux.

Nous voudrions encore intercaler une remarque préliminaire : la terminologie actuelle de la psychanalyse crée une nouvelle difficulté en parlant des instincts du moi. Le moi est la partie consciente de notre personnalité, elle ne peut être source d'instincts. Celle-ci émerge toujours de l'inconscient. Le mal ne serait pas grand si nous pouvions penser que le moi est une activité entièrement inhibitrice de la libido, mais nous savons qu'il a aussi pour fonction d'adapter nos pulsions au monde extérieur. Le moi et les instincts du moi sont donc aussi différents que le moi et la libido ; cette terminologie ne peut amener qu'à des confusions.

Opposer l'instinct d'inhibition à l'instinct sexuel ou à l'instinct de nutrition nous paraît apporter une solution bien meilleure du problème.

L'opposition des instincts de vie aux instincts de mort, que Freud fait ailleurs, se heurte aussi à de fortes objections. L'inhibition, loin d'être un phénomène de mort, est dans un grand nombre de cas un phénomène d'économie. La psychanalyse elle-même admet que c'est grâce au fait que nous ne dépensons pas toute notre libido dans une activité instinctive primaire que nous sommes arrivés à sublimer une bonne partie de notre vie libidinale. L'inhibition qui a permis cette transformation nous semble bien plus être un principe d'économie qu'un principe de mort.

Au reste, il ne s'agit pas seulement d'un problème de terminologie. Ce que nous envisageons sous le terme d'instinct

d'inhibition ne correspond pas entièrement à ce que Freud désigne par instinct de mort.

On pourrait nous objecter que ce que nous désignons par instinct d'inhibition a été décrit dans la littérature psychanalytique sous le terme de surmoi.

Nous ne pensons pas qu'il s'agisse de la même chose. L'inhibition existe chez des animaux où nous n'avons pas de raison de suspecter un drame œdipien ou un complexe de castration. Comme le complexe d'Œdipe positif sert de voie aux sollicitations instinctives infantiles, le complexe d'Œdipe négatif est une des premières expressions de l'instinct d'inhibition, mais elle n'en est pas le point de départ. Après ces considérations préliminaires, examinons de plus près cet instinct.

SA SOURCE

Dès son plus jeune âge, l'enfant a ses heures de sommeil. Physiologistes, psychologues et neurologistes ne s'entendent pas encore sur le mécanisme qui est à la base du sommeil. Les uns pensent à un centre nerveux, d'autres à une intoxication. Il n'est pas impossible que les deux facteurs agissent en commun.

Nous ne voulons pas discuter ici ce problème ; on en trouvera un exposé détaillé dans les deux articles que le Professeur Claparède a consacrés à ce sujet dans les Archives de Psychologie de 1903 et 1928. Ce que nous voudrions retenir de ces mémoires, c'est l'idée que le sommeil est un instinct. Nous ne nous endormons pas passivement, vaincu au milieu de notre travail par un mécanisme qui nous lance irrémédiablement dans les bras de Morphée. Ceci ne nous arrive qu'exceptionnellement à la suite de gros efforts ou de longues veilles, mais habituellement le sommeil représente une activité d'endormissement. Il est précédé par une série d'images, de pensées, d'actions qui nous y incitent. Le sommeil est aussi un besoin comme la faim ou l'appétit sexuel.

Notre instinct de nutrition n'est pas actif seulement pendant les moments où nous mangeons, mais nous investissons de notre appétit une foule d'objets que nous voyons et que nous sentons au cours de la journée.

Il en est de même du sommeil qui ne représente qu'une des formes de l'instinct d'inhibition, comme l'acte sexuel n'est qu'une des formes d'expression de la libido. Le sommeil est une activité que nous exerçons dès notre naissance. Il se manifeste comme réaction d'inhibition lorsque nous nous évanouissons ; des paralysies ou des anesthésies peuvent aussi être considérées comme des sommeils partiels, les oublis également et l'on sait que Sollier, s'appuyant sur ces faits, a érigé toute une théorie de l'hystérie, celle-ci étant un état pathologique caractérisé par un sommeil partiel.

Le sommeil est-il la seule source de l'instinct d'inhibition ? Freud écrit (1) :

« Chaque restriction d'instinct devient une source dynamique de la conscience morale, chaque nouveau renoncement en augmente la sévérité et l'intolérance. Et si nous ne regardions ce mécanisme qu'en fonction de son histoire génétique, nous en arriverions à cette phrase paradoxale : la conscience morale est la conséquence des restrictions instinctives, ou encore : la restriction qui nous est imposée du dehors crée la conscience qui ensuite exige à son tour de nouvelles restrictions. »

Nous pensons que le mécanisme que Freud décrit ici est un cas particulier d'un phénomène beaucoup plus général.

Nous admettons que toute sensation est une excitation qui tend à se décharger en une action. On pourrait penser que si la décharge motrice ne peut se produire, une partie de cette excitation devient source d'inhibition. Si l'action doit se reproduire, elle sera toujours accompagnée d'inhibition. Et cette inhibition en créera de nouvelles.

Il semble qu'il y ait un parallélisme absolu entre ce qui se passe pour un simple mouvement et ce qui se passe pour une action morale. Il n'y a du reste rien qui puisse nous surprendre dans ce fait.

Mais les vérités paradoxales cachent généralement des problèmes qui ne sont pas résolus. Étudions la question de plus près. Tout d'abord remarquons que cette explication psychologique est en accord avec ce que nous enseigne la physio-

(1) Voir FREUD : *Das Unbehagen in der Kultur*, p. 108. Vienne, Intern. Psa. Verlag, 1930.

logie. Le cerveau est un organe d'inhibition qui permet de différer des réflexes médullaires ou du moins certains d'entre eux. Mais ce qui est moins certain, c'est que l'énergie motrice arrêtée dans son circuit de réflexe, se transforme vraiment en une énergie d'inhibition. En effet, nous savons que cette excitation arrêtée tend encore à se décharger en action et si elle ne le fait pas dans le mouvement visé primitivement, elle le fera dans un mouvement analogue. Les actions symboliques ou déguisées nous sont bien connues depuis les études analytiques.

Il nous faut donc chercher une autre explication. Peut-être que celle-ci apparaîtra plus claire si nous prenons un exemple: soit le garçon qui a assisté au coït de ses parents. Il investit sa mère de toute sa libido, mais en même temps, la peur d'entrer en rivalité avec son père, beaucoup plus fort que lui, lui fait investir cet événement de tout son instinct d'inhibition et il l'oublie. Voit-il un nouveau coït ou quelque excitation qui pourrait l'y faire penser qu'immédiatement l'énergie inhibitrice fixée à cet événement vient investir la nouvelle perception. Ce n'est pas la libido qui est changée en inhibition, mais l'événement sur lequel elle s'est fixée qui est devenu excitant de l'activité inhibitrice. Nous aurons du reste à revenir plus loin sur ces faits.

LE SIÈGE

Nous n'avons pas grand'chose à dire sur le cerveau, siège de l'instinct d'inhibition. Le fait que le cerveau est plus développé dans l'espèce humaine que dans les autres pourrait faire penser que le sommeil est plus nécessaire à notre espèce qu'aux autres. Mais il faut remarquer que le cerveau n'est pas seulement l'organe du sommeil, qu'il a d'autres activités encore, puis surtout que les progrès chez l'homme se marquent par une différenciation toujours plus grande des réactions d'inhibition. L'inhibition est détournée de son but primitif, le repos, pour permettre de différer les réponses à certaines actions et se concentrer sur les problèmes à résoudre.

LA JOUISSANCE SPECIFIQUE

De même que l'évolution intellectuelle a apporté à l'humanité beaucoup d'autres satisfactions libidinales que celle de l'acte sexuel, nous connaissons d'autres satisfactions inhibitrices que le sommeil. L'oubli, le repos, l'anesthésie physiologique (le fait de ne plus sentir l'odeur ou la température dans laquelle on est depuis longtemps) en sont autant de manifestations. La jouissance primaire de l'inhibition est le repos. Mais celle-ci peut être érotisée. Certains états de passivité qui ont leurs extrêmes dans la catalepsie sont probablement des manifestations de ce genre. Plus souvent encore nous rencontrons l'érotisation de l'effort d'inhibition. La rétention fécale, la rétention urinaire, la rétention du sperme en sont des exemples. Ils s'accompagnent du plaisir d'arrêter un mécanisme physiologique et les muscles qui servent à ce jeu sont investis d'érotisme. Sous le titre d'analyse d'un pervers sexuel, nous publierons ici même un cas où ces mécanismes sont particulièrement développés.

L'OBJET

L'instinct d'inhibition investit toutes les perceptions perturbatrices. C'est un potentiel qui se décharge à sa manière sur toute irritation. Nous reviendrons plus tard sur ce point en parlant des perceptions.

LE BUT

Le but de l'inhibition semble être de conserver des forces à l'individu, de l'empêcher de faire une décharge de potentiel trop forte. Le sommeil sert à ce même but et c'est pourquoi l'enfant qui se dépense beaucoup, les forces inhibitrices n'ayant pas encore investi ses diverses actions, dort beaucoup. Le vieillard, au contraire, chez qui les perceptions sont plus faibles, fait moins de réserves, il dort moins, mais plus souvent.

L'inhibition sert à l'épargne des forces psychiques, ce qui permet d'avoir un potentiel à disposition. Ceci n'est vrai

qu'à l'intérieur de certaines limites, car si le potentiel d'inhibition devient trop fort, celle-ci n'est plus une épargne mais une fatigue.

Introduire la notion d'un instinct d'inhibition dans la dynamique psychique n'ajoute pas grand'chose de neuf aux travaux de la psychanalyse. Cela oblige seulement de formuler un peu différemment certains problèmes, mais cela nous met à même de leur donner une expression plus scientifique.

Comme il s'agit là d'un point central des doctrines freudiennes, il faudrait ou bien récrire une grande partie de la psychanalyse de ce point de vue, ou simplement montrer par quelques exemples pratiques l'avantage qu'on peut tirer d'une telle conception et laisser le soin à d'autres qui retravailleront telle ou telle partie de notre science d'y introduire les modifications que notre point de vue comporte.

C'est cette seconde solution que nous avons choisie. Nous allons donc passer en revue très superficiellement quelques questions pour montrer quelles perspectives peut ouvrir l'idée d'un instinct d'inhibition.

DE QUELQUES FONCTIONS DU MOI

A. — LA PERCEPTION

Si nous partons de cette idée de Freud que toute perception tend à se convertir en action, nous devons considérer qu'une perception est une force. Elle est un potentiel qui tend à se dépenser en mouvement.

Cette perception est immédiatement investie par les différents instincts à qui elle peut servir de décharge motrice. Elle sert en quelque sorte à fixer des forces qui émanent de notre vie instinctive.

Pour mieux illustrer notre pensée, nous allons prendre des exemples, mais il va sans dire que notre vie mentale d'adulte étant déjà très complexe, ces exemples ont forcément quelque chose d'artificiel, parce qu'ils ne tiennent pas compte d'une série de perceptions intermédiaires. Toutefois, celui qui veut suivre avec sympathie notre raisonnement comprendra aisément ce que nous entendons.

Soit un homme qui a faim et qui passe devant un restaurant où il sent l'odeur d'un bon rôti. Immédiatement se fait une jonction de ces deux forces, la perception de l'odeur et la perception de la faim et ainsi se crée une force plus grande qui pousse à l'action. Cette impulsion peut se compliquer d'autres instincts. C'est ainsi que notre individu peut voir par la vitre du restaurant une femme qui lui plaît et dont l'image restera investie par son instinct sexuel, ce sera une force de plus qui peut se dépenser par la même série d'actes que comporte le fait d'entrer dans cet établissement.

C'est comme un fleuve qui tend à se jeter à la mer, chaque ruisseau qu'il reçoit précipite son cours.

Mais la perception peut éveiller des forces qui émanent de l'instinct d'inhibition. L'individu peut se souvenir qu'il n'a pas d'argent sur lui ou que ce restaurant est très cher, que ce dîner le privera d'autres choses auxquelles il tient. Toutes ces idées sont déjà un ensemble de perceptions qui antérieurement ont été investies par l'instinct d'inhibition. Elles convergent sur la perception nouvelle de l'odeur du rôti et la chargent à leur tour d'une force négative.

L'instinct de nutrition et l'instinct d'inhibition agissent ici comme deux pôles qui attirent à eux tous les potentiels latents qui cherchent à se décharger dans une action, ils viennent converger sur l'idée du rôti qu'ils investissent de leurs forces contraires. L'action dépendra de la force la plus grande en vertu de ce vieux principe d'Aristote qu'une force plus grande refoule toujours une force plus petite.

La perception nous apparaît donc comme une combinaison d'une ou plusieurs sensations avec diverses tendances instinctives.

Chaque instinct investit un grand nombre d'objets. Beaucoup d'objets sont investis simultanément par divers instincts. Il en résulte que ce n'est que rarement qu'un instinct agit à l'état brut. Il est réparti en un très grand nombre de forces qui sont nos souvenirs.

B. — LA MÉMOIRE

La psychanalyse a depuis longtemps montré que notre mémoire était essentiellement affective, elle l'est dans son

côté positif ; l'euphorie, comme dans son caractère négatif : l'oubli. C'est un fait connu que nous percevons inconsciemment bien plus de faits que nous en percevons consciemment. Je rappelle ici l'expérience si démonstrative d'Auguste Forel. Il envoie un commissionnaire à la pharmacie et demande qu'on le fasse attendre une demi-heure. Rentré auprès de Forel, celui-ci lui demande ce qu'il a vu dans l'officine. Le commissionnaire cite quelques noms inscrits sur les flacons. Malgré les questions pressantes qu'on lui pose, il ne peut se souvenir que de cinq ou six médicaments. Mais sous hypnose, il peut en citer un bien plus grand nombre.

Le fait de se rappeler un objet dépend de l'investissement plus ou moins grand de cet objet par nos instincts.

Mais l'inhibition peut empêcher l'investissement. Il en résulte que chaque souvenir est une sorte de potentiel, d'excitation qui nous pousse à l'action. Il se fait sans cesse des combinaisons de ces potentiels qui en accroissent ou diminuent la force motrice suivant que l'investissement se fait avec des composés de l'instinct d'inhibition ou d'autres instincts.

On pourrait objecter à cette théorie que la décharge motrice devrait effacer le souvenir puisque c'est une dépense du potentiel, or l'expérience semble montrer que nous avons un souvenir plus précis d'un acte que nous répétons que d'un acte commis une seule fois.

Nous pourrions répondre à cela que le désir est plus grand avant la réalisation d'un acte qu'après. Un homme repu n'a plus envie de manger et ne pense pas à la nourriture, il sent aussi moins l'odeur des aliments, mais sitôt que l'appétit se fera de nouveau sentir, il investira d'abord les objets par lesquels il a déjà une fois assouvi sa faim. C'est ce qui nous explique ce que Freud a appelé l'élasticité psychique, le fait que nous tendons à toujours répéter les mêmes expériences.

De même que nos réflexes passent toujours par les mêmes voies nerveuses, les excitations plus faibles que représentent nos souvenirs tendent à prendre la même issue motrice. Ils sont comme des arcs réflexes interrompus sur une partie de leur parcours. Il y a stase de l'énergie qui déborde alors sur

un autre réflexe. Ainsi se lient dans notre esprit les diverses idées.

Nous pensons que le terme d'idées-forces qu'employait Fouillée est parfaitement exact. Toute idée a pour nous un coefficient affectif, c'est-à-dire une charge instinctive, un potentiel qui demande à se décharger par une action.

Ceci explique le jeu de la mémoire automatique, mais que se passe-t-il lorsque nous essayons de nous souvenir d'une idée ?

Les tendances instinctives qui cherchent leur expression motrice se heurtent à une idée qui ne peut pas leur livrer une issue motrice. Il y a résistance, stase de cette libido qui finit par déborder sur d'autres voies jusqu'à ce qu'elle investisse le souvenir cherché. L'effort est parfois abandonné avant que le mot soit trouvé. C'est que la stase libidinale s'est répandue dans une foule de directions fausses, mais le potentiel s'étant déchargé, il ne reste plus d'énergie libre pour continuer l'effort.

Si nous nous plaçons au point de vue strictement déterministe de l'analyse, l'effort n'est qu'un épiphénomène. C'est ainsi que nous traduisons subjectivement l'impression de la stase libidinale.

C. — L'INTELLIGENCE

L'intelligence au point de vue de son mécanisme ne diffère pas de l'effort que nous faisons pour chercher un mot dont nous ne nous souvenons plus. Elle aussi est une stase libidinale sur une idée qui n'offre pas d'issue motrice, cette énergie accumulée déborde alors sur d'autres idées jusqu'à ce qu'il y ait une voie motrice qui amène la détente. En se plaçant à un tout autre point de vue que nous, Claparède a défini l'intelligence d'une façon qui peut se superposer entièrement au mécanisme que nous venons de décrire. Il dit en substance que l'intelligence est une fonction vicariante qui entre en jeu chaque fois que l'individu se trouve devant un obstacle qu'il ne peut pas surmonter par des voies antérieurement pratiquées. Il insiste aussi sur ce que l'intelligence procède par une succession d'essais jusqu'à ce que la solution soit trouvée.

Claparède aussi a vu la grande parenté de mécanisme qu'il y a entre l'intelligence et la volonté puisqu'il les définit toutes deux comme des fonctions vicariantes. Nous pouvons aussi remarquer que certaines découvertes se font spontanément, c'est-à-dire que deux idées se combinent ensemble sans qu'il y ait eu stase libidinale (subjectivement parlant sans qu'il y ait eu effort de notre part).

Il importe de préciser ici ce que nous entendons par décharge motrice. De même qu'une partie de nos instincts semblent trouver une satisfaction par la simple fantaisie, il est évident que l'idée peut dans une certaine mesure remplacer le geste. Il se fait aussi une sublimation de notre instinct moteur. L'idée est une fixation de l'énergie qui diminue la tension psychique éveillée par l'appétence instinctive.

Prenons un exemple : j'ai faim, je tire ma montre et je vois qu'il est midi. Je sais que dans une demi-heure je vais manger. Cette idée ne m'enlève pas ma faim mais elle la diminue. Un quart d'heure plus tard, cette idée devient inopérante. Je remarque alors que je ne m'impatiente plus d'avoir faim, mais de ce que l'heure n'avance pas. Je pense cependant que j'ai juste le temps d'écrire une page. Je dépense mon énergie à cela et la faim se calme. Dans le premier quart d'heure, l'appétit a été fixé par une combinaison temps-nourriture qui a diminué la tension d'appétence, dans le quart d'heure suivant, c'est le complexe temps-nourriture qui a été source d'énergie pour renforcer les pulsions affaiblies qui présidaient à mon travail. L'activité que j'ai accomplie était avant tout intellectuelle, puisque je n'avais que l'écriture comme décharge motrice, mais cette activité a dépensé une grande partie de la tension produite par la faim.

Il y a donc un jeu perpétuel de combinaisons qui se produit pour soulager la tension éveillée par les sollicitations instinctives.

Si nous assouvissions toujours nos instincts de la même manière, comme le besoin de répétition tend à nous le faire faire, notre intelligence ne ferait pas de progrès. C'est parce que nous inhibons ces habitudes qu'il se fait une stase de l'énergie psychique et que notre libido déborde alors sur d'autres voies. Schilder disait déjà : « Si l'acte atteignait le but

sans inhibition, le royaume de la pensée ne pourrait pas prendre vie » (1).

Remarquons cependant qu'il y a deux sortes d'intelligences. Chez certaines personnes la libido s'épanouit sans inhibition, elle cherche à investir un nombre toujours plus grand d'objets parce qu'elle déborde naturellement de toutes parts. Chez d'autres, la libido est inhibée, elle cherche d'autres voies d'expansion, mais partout elle est précédée par l'investissement de l'instinct d'inhibition qui lui barre la route.

Ceci nous explique aussi pourquoi l'intelligence est si souvent liée à l'érotique anale. Le dressage qui nous amène à être propre est une des manifestations qui développe le plus et le plus précocément notre instinct d'inhibition. Que le plaisir d'arrêter l'action diffuse sur d'autres activités, surtout au moment du refoulement de l'érotique anale, est la chose la plus compréhensible du monde. Ce lien choquant au premier abord s'explique donc tout naturellement.

D. — LE MOI ET LE SURMOI

Le moi nous apparaît donc comme un ensemble de combinaisons de perceptions et d'instincts. Ce n'est plus un corps brut, mais un composé infiniment complexe. C'est une intrication de parcelles instinctives. La psychologie détaillée d'une action du moi est à peu près impossible, parce qu'elle dépend d'une telle foule de perceptions, de combinaisons d'idées et d'instincts que les formules deviennent trop complexes pour être exprimées. Cela restera le grand mérite de Freud d'avoir cherché à formuler la diversité de notre moi par les tendances plus simples qui s'agitent dans notre inconscient.

Au cours de ces dernières années, nous remarquons une évolution dans la description des névroses par les psychanalystes. Après les avoir surtout caractérisées par la nature de leur libido, on cherche de plus en plus à considérer que chacune d'elles représente un compromis entre le soi et le surmoi.

(1) Voir SCHILDER : Entwurf zu einer Psychiatrie auf Psychoanalytischer Grundlage. Intern. Psa Bibliothek, T. XVII, Vienne, 1925.

L'ouvrage le plus typique à cet égard est celui d'Alexander sur la psychanalyse de la totalité de la personnalité (1).

Mais les études récentes de Reik et d'autres tendent à prouver que ce ne sont pas seulement les actions pathologiques qui sont un compromis entre le refoulé et le refoulant, mais que dans chacun de nos actes toute notre personnalité est engagée, ce qui a pour conséquence de mêler à des degrés divers les autopunitives et les tendances libidinales.

Nous pourrions dire que tout notre moi est un compromis de tendances appétitives et de tendances inhibitrices qui ont investi nos représentations du monde extérieur. On peut le comparer à une armée en marche. Il y a des avant-postes qui font avancer, rester en place ou reculer l'armée suivant les renseignements qu'ils donnent. Chacun d'eux représente une force d'investissement d'où peut partir l'attaque ou la retraite, mais il reste dépendant de l'ensemble. Toute l'armée concourt au but de la conquête, mais il y a des fonctions diverses, les uns combattent, les autres renseignent, d'autres alimentent, d'autres encore soignent les blessés. Mais cette armée n'est rien sans le pays qui est derrière, pour qui elle combat, le moi et le soi sont dans un rapport analogue. Le pays ne peut arriver sur le terrain conquis que par l'intermédiaire de son armée. Le désir de la victoire qui anime la nation peut pousser l'armée, mais si le danger est trop grand, ou si l'ennemi refoule les soldats ou si la panique s'empare du pays, l'armée ne pourra tout de même pas progresser.

Le moi est un filtre que le soi doit traverser, le filtre peut se boucher, il peut se rompre à d'autres endroits. Nous voyons clairement que l'on ne saurait parler d'instincts du moi, puisque celui-ci est fait de pulsions qui prennent leur source ailleurs. Le moi est un dynamisme de relai et non originel.

Pour bien comprendre ce dynamisme, il faut essayer de se représenter comment il s'est formé.

Lorsque plusieurs sollicitations nous atteignent en même temps, la réponse à la plus forte empêche les autres de se

(1) Voir ALEXANDER : *Psa. der Gesamtpersönlichkeit*. Vienne, Intern. Psa. Bibliothek, T. XXII, 1927.

manifeste, il y a une énergie qui se conserve et qui se dépensera plus tard, elle est refoulée, elle peut entraîner d'autres excitations dans son mouvement centripète, comme elle peut être entraînée dans un grand mouvement centrifuge. Cela dépend du plus ou moins grand investissement inhibitif.

Il se forme ainsi des systèmes inhibitifs ou expansifs. Ceci nous explique de façon plus mécanique le fait du déguisement. Lorsqu'une idée libidinale est investie d'une charge inhibitive qui l'empêche de se traduire en action, l'investissement libidinal régresse sur des images plus primitives, qui n'ont pas été chargées d'interdits. Le langage psychanalytique qui s'exprime en disant que le moi reconnaît une tendance est beaucoup trop subjectif.

Ce n'est du reste pas tout le moi qui s'oppose à une tendance instinctive, ce sont certains objets qui ont été investis par cette tendance qui ont acquis une affinité pour les tendances inhibitrices, en sorte que leur réalisation motrice devient impossible.

Nous avons vu que le moi est un ensemble de combinaisons entre des perceptions et des tendances expansives et inhibitrices. Le surmoi est-il autre chose ? Freud lui-même le décrit comme une partie du moi et reconnaît qu'il sert souvent à véhiculer certaines tendances du soi. D'autre part, nous savons que les impressions venant des parents jouent un rôle dans sa formation. En dernier ressort, il n'est, lui aussi, qu'un compromis entre des tendances d'inhibition, des tendances expansives et des impressions venant du monde extérieur. Il est une expression commode pour indiquer cet avant-poste préconscient où se sont agglutinées une majorité de tendances inhibitrices, comme le complexe d'Œdipe représente un avant-poste préconscient des tendances libidinales. De lui partent des interdits, mais il est déjà une partie du drame humain et il ne peut à aucun titre être mis sur le même pied que le soi, l'instinct d'inhibition ou le monde extérieur, car il est déjà un compromis d'eux tous.

De même qu'un individu qui n'est pas encore affranchi de son complexe d'œdipe, investit de son amour les femmes qui répondent au type œdipien, un individu qui n'est pas affranchi de sa culpabilité œdipienne investit ses amours des tendances

punitives du surmoi. Mais complexe d'œdipe et surmoi ne sont que des relais de la libido et de l'inhibition ; ils n'en sont pas la source.

Si le moi et le surmoi représentent des organisations génétiquement semblables, pourquoi arrive-t-il que ces deux instances soient souvent opposées l'une à l'autre ? Il est possible qu'ici le langage de la psychanalyse nous ait induit en erreur. En parlant de punition et d'autopunition, on donne une individualité trop grande au surmoi. En réalité, l'opposition se produit ainsi : le surmoi est une organisation plus primitive que le moi, il est formé de craintes infantiles telles que celle de la castration ou celle d'être abandonné. Il forme un centre d'inhibition puissant. Sous la pression de la libido, notre moi tend à échapper aux automatismes inhibiteurs qu'impose le surmoi. Il n'y arrive pas complètement, l'action devient alors un compromis des deux forces. Sa partie inhibée est celle que l'on appelle autopunition en psychanalyse.

E. — L'ANXIÉTÉ ET LA PEUR

Jusqu'ici aucune explication psychanalytique bien satisfaisante n'a été donnée de l'anxiété. Freud lui-même a changé d'opinion sur ce sujet. Il nous semble que l'instinct d'inhibition permet de donner une explication de ce phénomène.

L'angoisse est un investissement simultané de forces expansives et de forces inhibitrices qui se concentrent sur un même objet. Cette définition ne suffit pas, parce qu'elle est trop générale. Elle est une sorte de court-circuit des forces affectives de notre appareil psychique. La peur est une excitation vive qui n'a pu trouver sa décharge motrice immédiate. Les forces instinctives déclenchées par l'excitation deviennent à leur tour la puissance dynamique qui éveille la réaction inhibitrice. Cette dernière est aiguillée sur le circuit libidinal qu'elle détourne de son but.

Soit un homme inhibé qui se fait appeler dans la rue par une prostituée. Immédiatement tous ses désirs libidinaux se concentrent sur elle, mais il se fait un investissement synchrone de toutes les pulsions inhibitrices. La stase libidinale donne un état d'excitation qui se résoud par une action diri-

gée contre le corps, c'est-à-dire qui passe par le système sympathique au lieu de se libérer par le système moteur (1).

Si la réaction sympathique suffit à décharger le potentiel, nous avons une simple émotion, mais il peut se produire diverses complications. L'image de la prostituée peut se charger sans cesse à nouveau, provoquant toujours cette même réaction d'inhibition et le facteur durée intervenant, l'anxiété s'installe ; elle est en somme une peur continue.

Nous nous écartons ici de la distinction que la psychanalyse fait généralement entre la peur et l'anxiété. Selon elle, le contenu de la peur est conscient, le contenu de l'anxiété est inconscient. Ces définitions semblent heureuses à première vue, mais si l'on analyse les peurs et les anxiétés des malades, nous trouvons toujours une série de motivations qui vont des rationalisations conscientes aux complexes inconscients. Tout psychanalyste sait, par exemple, qu'une peur telle que le vertige, qui se rapporte à un danger réel, est cependant mêlée à des éléments inconscients.

Nous accordons volontiers que le facteur durée et tout aussi élastique que celui de l'inconscient. Probablement même que les deux notions se recouvrent. Nous voulions seulement insister sur le fait que la peur et l'anxiété sont deux états affectifs qui sont séparés davantage par une différence de degré que par une différence de nature.

Comme l'a justement fait remarquer Laforgue dans un travail récent, et en cela il rejoint les premiers travaux de Freud sur ce sujet, l'anxiété (1) est souvent érotisée. Elle sert d'exutoire à une sexualité refoulée. Nous nous représentons que dans ces cas l'excitation sexuelle est trop forte pour être entièrement annulée par la réaction sympathique. Elle est alors entraînée par elle et aboutit à un état d'excitation et d'orgasme.

(1) REICH dans son ouvrage : *Die Funktion des Orgasmus* (Intern. Psch. Bibliothek, T. VI. Vienne 1927), développe des idées très analogues aux miennes, mais son point de départ étant différent, il est inutile de les discuter dans le détail.

(1) C'est à dessein que nous avons employé le terme d'anxiété et non celui d'angoisse. Les deux mots expriment un même fait, mais tandis que l'angoisse désigne surtout l'état physiologique, on réserve généralement le terme d'anxiété pour l'état concomitant psychologique. Voir à ce sujet : LOGRE et DEVAUX : *Les Anxieux*, Paris, Masson).

INHIBITION ET PSYCHANALYSE

Introduire un instinct d'inhibition dans la psychanalyse ne change guère que le côté descriptif de celle-ci, car depuis longtemps on parle des tendances agressives retournées contre l'individu et sous ce titre on a décrit les principales activités de l'inhibition.

Evidemment, il y a différentes possibilités de se représenter ces phénomènes. Soit un objet envers lequel nous avons une attitude ambivalente, qui est investi à la fois de tendances libidinales et de tendances agressives. On peut se représenter que les tendances libidinales investissent toutes les valences libres de l'objet et que par suite les tendances agressives sont obligées de chercher des valences libres d'un autre objet. Mais on peut aussi penser, et cette seconde manière de voir nous paraît plus en harmonie avec le rôle physiologique du cerveau, qu'un instinct d'inhibition intervient et investit les tendances agressives, s'accouple à elles, comme dans d'autres circonstances il s'accouple aux pulsions libidinales et entrave leur expression originelle.

C'est grâce à ce compromis constant entre nos pulsions primaires et notre instinct d'inhibition que nous ne nous épuisons pas à répondre à toutes les sollicitations de l'extérieur et que notre organisme peut y répondre avec toujours plus de nuances.

Nous savons du reste que des natures fortement inhibées sont souvent très intelligentes. C'est que l'inhibition les oblige à déplacer constamment leur libido et à investir ainsi un très grand nombre d'objets. Mais le plus souvent, ces individus n'atteignent pas ces objets, c'est-à-dire qu'ils sont incapables de porter leur action sur eux, ils doivent se contenter d'identifications, de satisfactions imaginatives ou hallucinatoires. L'intelligence y trouve parfois son compte, mais pas l'action. C'est ce qui explique pourquoi ces gens sont des déprimés. Seul le monde extérieur est capable d'apporter la satisfaction réelle.

L'explorateur à bout de provisions a beau halluciner les repas les plus alléchants, cette satisfaction de l'imagination ne peut le calmer qu'un instant.

LES INSTINCTS AGRESSEURS

Dans son dernier ouvrage, Freud identifie les instincts agressifs aux instincts du moi. Il les détache entièrement de la sexualité. On sait que dans un précédent travail (1) il considérait que ces instincts étaient primitivement dirigés contre l'individu (masochisme primaire) et secondairement déviés sur le monde extérieur. Schilder (2) a fait remarquer que les tendances telles que l'appréhension, l'incorporation, etc., qui sont des manifestations de l'agressivité, apparaissent si précocement dans notre existence qu'il n'est guère possible d'admettre qu'elles représentent déjà un instinct dévié.

La théorie de Freud d'un instinct qui peut se porter au dedans ou au dehors a quelque chose de très séduisant, mais elle présente certaines difficultés. En plus de la critique faite par Schilder, on ne sait quelle est la source de ces instincts, quel est leur siège, leur jouissance spécifique, etc.

L'agression est déjà une tendance complexe à laquelle participent l'érotique orale, l'érotique anale et plus tard l'érotique génitale. Mais elle ne saurait être considérée comme un instinct au même titre que la sexualité. Elle puise peut-être une grande partie de son dynamisme dans l'instinct moteur, mais nous ne voulons pas aborder ce sujet ici. Nous nous réservons de le traiter plus complètement dans un prochain article.

CONCLUSION

Un des plus grands services que Freud ait rendus à la psychologie et d'avoir rénové la définition de l'instinct. Il nous a paru qu'au cours de ces derniers travaux, il n'était pas resté fidèle à cette définition, qui pourtant se montre si féconde. Nous avons essayé de transcrire les découvertes psychanalytiques de ces dernières années dans un langage moins dramatique et plus scientifique en introduisant la notion d'un instinct d'inhibition.

(1) Voir FREUD : « Par delà le principe du plaisir », dans les Essais de psychanalyse traduit par JANKELEVITCH. Paris, Payot 1928.

(2) Voir SCHILDER, op. cit.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(PARTIE APPLIQUÉE)

De la Valeur affective du Vêtement ⁽¹⁾

Par J. C. FLUGEL de Londres.

Les anthropologues et les historiens nous disent que le vêtement a trois fonctions principales, qui correspondent aux besoins de la décoration, de la protection et de la pudeur. Les psychologues qui abordent les problèmes de l'habillement (et jusqu'à présent il n'y en a eu que très peu qui ont daigné toucher à ces questions) remarqueront tout au début que de ces trois fonctions deux — la décoration et la pudeur — sont de nature purement psychologique, et que la troisième — la protection — tout en paraissant à première vue une affaire de physiologie, correspond, elle aussi, à des nécessités non seulement du corps mais aussi de l'âme. Ils noteront ensuite qu'il y a une relation ambivalente entre les deux fonctions purement psychiques — la pudeur et la décoration ont leurs origines dans des instincts opposés et nous poussent à des actions contraires.

Si, pour mieux étudier le développement de l'habillement comme institution humaine, nous comparons l'ordre dans lequel ces trois fonctions apparaissent dans l'individu et la race, nous constaterons que cet ordre n'est pas le même dans

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 27 décembre 1929.

les deux cas. En ce qui concerne la série phylogénique, les anthropologues nous assurent que la décoration est le premier mobile de l'habillement, que la pudeur fait son apparition seulement en conséquence des habitudes prises en premier lieu pour des motifs d'embellissement, et qu'elle est extrêmement variable dans ses manifestations ; que le motif de la protection est une chose qui a peu d'importance dans les premières phases du développement du vêtement, mais que, plus tard, il a sans doute joué un rôle considérable, en facilitant les migrations de l'homme vers les climats froids.

Dans la série ontogénique, l'évolution se fait dans l'ordre à peu près inverse. A peine né, l'enfant est enveloppé dans des vêtements très volumineux, comme si nous voulions lui restituer ainsi l'abri confortable qu'il vient de perdre en quittant la matrice. Plus tard nous lui enseignons des notions de pudeur, notions que, grâce à la coopération du sur-moi, l'enfant accepte depuis l'âge de six à sept ans avec une complaisance étonnante. Il y a même beaucoup d'enfants qui sont extrêmement gênés s'ils sont obligés de se déshabiller pour un examen médical ; cependant ce n'est que peu avant l'adolescence qu'ils commencent à prendre un véritable intérêt à leurs habits au point de vue décoratif.

Notons bien que l'inversion apparente entre les deux séries évolutionnaires est largement due au fait que les adultes imposent à l'enfant des habitudes correspondant à leurs propres idées d'hygiène, de morale et d'esthétique, plutôt qu'aux besoins et désirs de l'enfant même. Nous avons bonne raison de croire que celui-ci au début n'accepte pas très volontiers tous les détails du régime qui lui est imposé. Nous ne savons pas si l'enfant apprécie la matrice artificielle que nous lui fournissons pour ses premiers jours. Mais nous savons bien qu'un peu plus tard il ressent la restriction que ses vêtements lui imposent, qu'il est content de s'en débarrasser et se réjouit de la liberté qu'il possède au moment de se coucher ou de prendre son bain. Ses vêtements lui donnent plus d'ennui que de plaisir, d'autant plus que dans les premières années de sa vie (pour des raisons qui ne sont peut-être pas encore bien comprises) il souffre peu du froid.

La satisfaction de l'enfant dans l'état de nudité semble

avoir deux sources principales : 1) une source auto-érotique qui dérive, en partie, des sensations des nerfs cutanés (sensations qui sont beaucoup plus variables et intéressantes, si la peau n'est pas isolée des excitations tactiles et thermales par l'interposition des vêtements) ; en partie, des sensations cinesthésiques qui se développent plus librement en l'absence des vêtements qui empêchent les mouvements musculaires : 2) Une source narcissique, qui se manifeste dans l'admiration de l'enfant pour son propre corps et qui cherche à exciter aussi l'admiration des autres, menant ainsi à des tentatives exhibitionnistes.

Ces deux grandes sources de plaisir sont inévitablement diminuées par le vêtement. Pour apprendre à tolérer cette diminution, il faut, ou que l'homme se résigne à supprimer ces plaisirs (comme il en fait avec beaucoup d'autres) au cours de son adaptation à la morale adulte, ou bien qu'il trouve une satisfaction compensatrice dans l'habillement même. Il est des personnes assez nombreuses qui souffrent d'une fixation à cette phase infantile, qui n'arrivent jamais à tolérer facilement ce sacrifice inévitable, et qui pendant toute leur vie portent leurs vêtements de mauvais gré. En général, ces personnes sont mal habillées, parce que les questions d'habillement ne les intéressent pas assez pour qu'elles se donnent la peine nécessaire de bien choisir leurs vêtements ou de les bien mettre. Au fond, elles n'ont pas cessé de regarder leurs vêtements comme une espèce de prison ; et l'on ne peut guère demander à un prisonnier de se montrer fier de la beauté et de la force de ses chaînes.

Mais il y a d'autres prisonniers qui, s'ils n'arrivent pas à admirer leur prison, sont au moins reconciliés avec l'idée d'y passer leur vie et ne souhaitant plus la liberté en dehors de ses murs. Telle est la condition d'une autre catégorie de personnes, qui se sont résignées à porter l'habillement conventionnel et qui ne cherchent pas, au moins consciemment, à regagner les jouissances infantiles de la peau nue. Ce sont là des hommes positifs, qui portent les vêtements que les magasins leur offrent sans enthousiasme mais sans rancune.

Une troisième classe comprend ceux qui ont fait de nécessité vertu, qui sont devenus fiers de leur capacité de tolérer

les moyens de coercition. Pour eux, les vêtements sont devenus des symboles de la morale et du surmoi ; des symboles qui ne signifient pas seulement la pudicité mais aussi le devoir. Ces personnes ont en général une tenue très correcte, avec une préférence pour les vêtements blancs ou foncés, peu colorés, solides et — avant tout — rigides. La raideur de leurs vêtements symbolise ainsi la rigidité de leur morale.

Une quatrième catégorie se compose de ceux qui ont remplacé jusqu'à un certain point l'intérêt primitif qu'ils portaient à leur corps nu par l'intérêt pour leurs vêtements. Ce sont les véritables sublimés. Pour revenir à notre analogie, ils ressemblent à des prisonniers ayant converti leur ancienne prison en palais luxueux et qui s'estiment heureux d'avoir le privilège d'y passer leur vie. Comme dans beaucoup d'autres cas de développement mental, les moyens employés en premier lieu pour *combattre* et supprimer les satisfactions primitives sont devenus des moyens de *satisfaire* les mêmes instincts à un autre niveau. L'exhibitionisme ne se rapporte plus au corps nu mais au corps vêtu : et plus beaux sont les vêtements, plus grande est la satisfaction. Comme dans tous les cas de sublimation, l'individu ne peut arriver à ce point que par des états intermédiaires. Chez l'enfant et chez l'homme primitif le développement est le même ; tous deux s'intéressent d'abord à la valeur décorative de certains objets isolés : une plume, un collier, un bracelet, et ce n'est que peu à peu qu'ils arrivent à éprouver une joie esthétique dans un costume entier. Il me semble probable que chez l'enfant nous empêchons assez souvent la sublimation de l'exhibitionisme primitif en imposant trop tôt à l'enfant de s'adapter aux goûts moraux et esthétiques des adultes.

Nous savons que l'exhibitionisme ne se rapporte pas également à toutes les parties du corps, mais qu'en général il cherche à accentuer certaines régions, surtout les régions génitales. Il en est de même de la sublimation de l'exhibitionisme par le vêtement. Beaucoup de vêtements n'ont pas seulement une valeur exhibitionniste simple ; leur valeur est augmentée par le fait qu'ils possèdent pour l'inconscient une signification symbolique. C'est ainsi que les psychanalistes ont signalé le symbolisme phallique du chapeau, du soulier,

du col, de la jaquette, du manteau et même du bouton, le symbolisme féminin de la ceinture, du voile, de la jarretière, et aussi du soulier (car le soulier est androgyne dans ce domaine). J'ai moi-même tâché de démontrer ailleurs qu'il existe une troisième catégorie de symboles — symboles utérins, grâce auxquels certains vêtements peuvent nous servir comme moyens de régression symbolique au sein maternel, nous protégeant ainsi contre un monde extérieur, hostile et froid. Je n'insiste pas ici sur ces faits de symbolisme. Je veux plutôt attirer votre attention sur un fait moins connu, c'est-à-dire sur une ambivalence spécifique qui s'attache à quelques-uns de ces symboles. Nous avons déjà fait allusion à la surdétermination générale de l'habillement, qui sert en même temps à la pudeur et à la décoration. Cette même surdétermination se révèle sous une forme plus spécifique par le fait que les mêmes vêtements qui sont considérés par l'inconscient comme symboles phalliques sont employés par les couches plus conscientes de l'âme comme représentants de l'influence du sur-moi. C'est le cas surtout avec certains vêtements étroits, serrés et rigides, comme le casque, le corset, les faux-cols empesés, les chemises avec plastron. Bien que ces vêtements diminuent les capacités du corps, gênant par leur raideur la liberté des mouvements, par ailleurs ils augmentent souvent la force psychique disponible, et cela par deux moyens : 1) en facilitant la sublimation de l'énergie instinctive génitale en raison du symbolisme phallique ; 2) en rendant conforme au moi l'emploi de cette énergie, en raison de la coopération du sur-moi. Chez les personnes qui appartiennent à la troisième de nos quatre catégories susdites, cette coopération du sur-moi est la chose la plus importante ; parmi ceux de la quatrième catégorie, c'est le symbolisme phallique qui joue le rôle principal. Mais chez la plupart des personnes les deux fonctions sont en jeu dans des proportions variables.

Nous pouvons étudier maintenant les différences qui existent à l'époque actuelle dans le domaine vestimentaire entre l'homme et la femme. Nous connaissons les différences psychiques générales qui sont évidemment en rapport avec notre sujet. En comparaison avec la femme, l'homme adulte nor-

mal a un narcissisme moins libre, une sexualité plus concentrée sur les organes génitaux. Il est probable aussi (mais ceci est moins bien établi) qu'il possède un sur-moi plus sévère que celui de la femme, au moins en certaines directions, qui nous importent ici. Ces différences psychiques se retrouvent dans la différence des vêtements. Conformément à son narcissisme plus libre, la femme se permet un plus grand luxe, une plus grande variété, une plus grande beauté dans son habillement. Grâce à sa libido plus concentrée, le corps masculin est (en dehors de la région génitale) moins chargé d'érotisme que celui de la femme ; mais aussi est-il en général sujet à moins de restrictions pudiques. L'homme n'a pas besoin de couvrir sa tête, son visage, sa poitrine, ses jambes, pour se montrer modeste, comme l'a fait dans différents pays et à différentes époques la femme. Se conformant à la rigueur de son sur-moi, l'homme aime à indiquer son sérieux par la sévérité de la forme et la monotonie des couleurs de ses habits. Ce n'est qu'en vacances et en vêtements sportifs qu'il se permet une plus grande licence.

Cette influence du sur-moi sur les vêtements masculins nécessite un sacrifice considérable des deux plaisirs primitifs dont nous avons parlé — le narcissisme et l'auto-érotisme de la peau nue. Comme suite du refoulement général du narcissisme masculin, l'habillement de l'homme ne permet qu'une satisfaction extrêmement restreinte de l'exhibitionisme, tant qu'il se rapporte au corps entier ; cet exhibitionisme primitif ne peut se manifester ni par la demi-nudité érotique, comme dans le décolletage, ni par la voie sublimée de vêtements délicats ou magnifiques. Il peut se satisfaire seulement par une sublimation moins directe et indépendante de l'habillement grâce à une profession qui exige, qui nécessite un exercice public, comme celle d'acteur, de prédicateur, de politicien, de conférencier, ou par une projection, au cours de laquelle l'exhibitionisme se convertit en voyeurisme (scopophilie), l'homme trouvant une satisfaction substitutive dans la beauté de la femme.

Il en est de même des éléments auto-érotiques en question — les plaisirs cutanés et musculaires. En ce qui concerne ceux-ci, la femme jouit d'une liberté beaucoup plus grande

que l'homme. Mes propres recherches ont montré que les stimulations de la peau par les petits courants d'air et les sensations cutanées qui accompagnent les mouvements, senties sur la peau nue ou à travers des étoffes minces et légères, constituent une source de plaisirs considérables pour les femmes vêtues à la mode contemporaine, plaisirs pour la plupart inaccessibles aux hommes.

Il est intéressant de noter en passant que les femmes se sont libérées des vêtements étroits, collants et lourds qu'elles portaient pendant la plus grande partie du dix-neuvième siècle, au même moment qu'elles se sont émancipées de maintes restrictions psychiques et sociales. Cette dernière émancipation a été accompagnée d'une diminution de la sévérité du sur-moi, une diminution qui est représentée par l'abolition des vêtements correspondants, par exemple, des corsets rigides, des cols à baleine. La même tendance se manifeste maintenant parmi les hommes. Du moins, j'ai eu l'impression que ce sont le narcissisme et l'auto-érotisme cutané et musculaire qui fournissent la force motrice du mouvement actuel en Angleterre pour la réforme de l'habillement masculin — un mouvement qui est combattu également par deux forces principales : 1) celles provenant du sur-moi et 2) des tendances phalliques qui trouvent leur satisfaction dans le symbolisme des vêtements masculins, et grâce auxquelles l'idée de la réforme semble contenir une menace à la virilité (une menace qui dérive en dernier lieu du complexe de castration).

Ce dernier point nous rappelle que, si l'habit masculin conventionnel demande un sacrifice des éléments narcissiques et auto-érotiques, il est, d'autre part, assez riche en symboles phalliques et en représentations masculines associées (par exemple, les costumes lourds, épais, ouatés et relativement indestructibles comme représentations de la force). La sexualité de l'homme, phallique et concentrée, s'adapte plus facilement au symbolisme génital que la sexualité plus diffuse de la femme. C'est probablement pour cette raison que la valeur érotique des vêtements féminins dépend beaucoup de leur capacité de suggérer, de révéler et d'accentuer la forme du corps qu'ils couvrent, tandis que les vêtements masculins aspirent plutôt à un véritable symbolisme de l'organe génital, et ne

font pas usage du mécanisme exhibitionniste du demi-caché. En un mot, la sexualité masculine est capable de se déplacer plus entièrement sur l'habillement ; le décolletage même, s'il était permis aux hommes, donnerait moins de satisfaction parce que les parties du corps exposées seraient moins chargées de libido. Même s'il était imposé aux femmes de se couvrir aussi complètement que les hommes, le sacrifice de leur érotisme serait plus grand, parce qu'elles seraient moins récompensées en expressions de symboles phalliques. Néanmoins les femmes homosexuelles qui se sentent comme des hommes sont très contentes de porter autant que possible des vêtements masculins et y retrouvent les mêmes satisfactions que l'homme, tolérant sans difficulté les sacrifices nécessaires du narcissisme et de l'auto-érotisme. Dans toutes ces caractéristiques des vêtements masculins ont observé l'influence de l'étrange coalition du phallicisme et du sur-moi — coalition d'une forme qui ressemble à ces nombreuses alliances entre les tendances refoulantes manifestées dans les symptômes des névroses.

L'histoire de l'habillement nous montre que les tendances affectives qui s'expriment par les vêtements ont, chez l'homme, subi une grande inhibition à la fin du XVIII^e siècle, une inhibition qui n'a pas cessé de se manifester pendant toute la période d'à peu près cent quarante ans qui s'est écoulée depuis ce temps. Jusqu'alors, bien que la femme possédât l'avantage spécial du renforcement réciproque du vêtement et de la nudité partielle (comme dans les robes décolletées), il n'y avait pas grande différence entre les deux sexes en ce qui concerne la qualité décorative des vêtements mêmes. L'habit des hommes était même peut-être un peu plus beau et gai : une distinction qui ressemble à celle qui existe parmi la plupart des primitifs et des animaux. Tout d'un coup le costume masculin devint sombre, monotone, uniforme, pour rester tel jusqu'à nos jours. Les quelques écrivains qui ont daigné considérer ce phénomène remarquable sont plus ou moins d'accord pour le considérer comme étant dû à des causes sociales. Au fond, la beauté et la variété des vêtements dérivent en grande partie de la concurrence, concurrence et dans la vie et dans l'amour. Sous l'ancien régime, la différence des

vêtements correspondait en général à la différence de rang, distinction qu'on tâchait de faire observer par le moyen de lois somptuaires. Quand la révolution essaya d'abolir toutes distinctions de cette espèce et d'établir l'égalité entre tous les hommes, on abolit aussi — très logiquement — les signes extérieurs des distinctions qu'on voulait faire disparaître. Bien qu'à cette époque l'habit féminin subît aussi une grande simplification, la nature et la tradition plus narcissique et moins sociale de la femme ne résista pas définitivement aux séductions de la concurrence sexuelle et de la beauté. C'est ainsi que les idées de la fraternité et de l'égalité, répandues à travers le monde occidental par la Révolution Française, ont réussi à produire chez l'homme une renonciation permanente à certains signes de concurrence, tandis que la femme a continué à satisfaire ses tendances compétitives par le moyen de la mode.

Nous voilà arrivés à la mode, thème inépuisable dont nous ne pouvons qu'esquisser les grandes lignes dans le temps qui nous reste. Nous ferons bien de distinguer au début entre les forces générales qui créent la mode et soutiennent son existence et les tendances plus spécifiques qui se manifestent dans ses variations particulières. La véritable créatrice de la mode est la concurrence — la concurrence sociale et sexuelle entremêlée d'une façon assez compliquée. La mode ne peut exister que dans certaines conditions, les conditions dans lesquelles on trouve des niveaux sociaux séparés par des barrières — mais des barrières qui ne sont pas infranchissables. Dans une hiérarchie rigide (comme par exemple l'armée) la mode est impossible ; chacun occupe un rang déterminé, un rang qui est indiqué par l'uniforme, c'est-à-dire un costume traditionnel et immuable. A l'autre extrême, la mode est également impossible dans une démocratie complète. S'il n'y a plus de différence de rang ou de fortune, il n'y a plus de raison d'être pour les distinctions dans la forme, la richesse ou la nouveauté des costumes. C'est, à juste titre, que quelques écrivains politiques ont reconnu que la mode est au fond une chose qui ne se laisse pas concilier avec le socialisme. Mais entre ces deux extrêmes, dans une société comme la nôtre, composée d'un grand nombre de couches sociales séparées

l'une de l'autre par des degrés minimes, ceux qui occupent une position inférieure possèdent en général le désir de monter l'échelle sociale vestimentaire ; les supérieurs, à leur tour, désirent garder leur position relative, en se procurant des vêtements plus beaux, plus coûteux, plus somptueux, ou simplement plus nouveaux que ceux des moins fortunés. Naturellement il y a des limites au degré de nouveauté qui soit permis, ces limites étant déterminées par la suggestibilité des inférieurs. Une nouveauté n'a de succès au point de vue de la mode que si elle est capable d'être adoptée comme symbole du sur-moi par ceux qui sont destinés à la copier. Ces limites sont semblables à celles qui s'imposent à tout emploi de suggestion ; la suggestion réussit seulement si le suggestionné identifie son sur-moi avec le suggestionneur. Par exemple, dans le cas de la mode dont il s'agit ici, un nouveau style ne sera pas adopté s'il n'est pas en accord avec l'idéal esthétique moral ou social du temps. C'est ainsi que les styles qui paraissent trop hardis ou trop rétrogrades, ou qui sont inspirés par des époques passées dont l'idéal diffère profondément du nôtre, n'ont souvent pas de succès, même s'ils sont lancés par des personnes possédant un prestige incontestable.

Ces influences sociales qui soutiennent la mode sont stimulées et exploitées par d'autres influences d'ordre économique. Les dessinateurs, les fabricants et les vendeurs de robes emploient des moyens calculés, non seulement pour déterminer la direction de la mode, mais aussi pour en accélérer les changements : et cela d'une part en mettant à la disposition de leur clientèle aristocrate et ploutocrate une variété perpétuelle, et d'autre part, en offrant à la bourgeoisie des modèles nombreux en imitation de ceux à peine adoptés par l'aristocratie. Ils viennent à l'aide ainsi et des poursuivants et des poursuivis en précipitant les pas de tous les deux. Néanmoins, grâce à la production en masse, les poursuivants sont en train de gagner sur les poursuivis. Bien que ce but soit encore lointain, on peut en effet prévoir que la mode risque de se terminer par une victoire complète des poursuivants, événement qui sera peut-être facilité par l'influence nivelante de la législation socialiste et l'adoption par les femmes de l'idéal masculin, qui les obligera d'exprimer leur rivalité autrement que

par des changements de mode. Espérons seulement que, si cela devait se réaliser, l'influence du sur-moi, ayant réussi à supprimer la concurrence individuelle en tant qu'elle s'exprime par l'habillement, ne sera pas devenue, comme chez les hommes, si rigide et si conservatrice qu'elle s'oppose à tous changements, même à ceux qui sont clairement indiqués par des raisons d'hygiène, de beauté ou de convenance.

Envisageons à présent les tendances plus spécifiques qui se manifestent dans les variations successives de la mode. Nous avons ici à faire à un nombre de variantes plus ou moins (mais jamais complètement) indépendantes. Nous mentionnerons seulement quelques-unes des plus importantes.

1. Il y a d'abord variation entre l'influence relative des deux motifs fondamentaux de la décoration et de la pudeur. Il est des époques où l'exhibitionnisme triomphe sur la modestie, d'autres où le puritanisme exige une simplicité et un sérieux qui ne permettent aucune exubérance. Considérons par exemple l'influence relative du royalisme et du républicanisme au temps de la guerre civile en Angleterre.

2. Ensuite il y a variation dans le degré de déplacement des intérêts exhibitionnistes du corps nu (leur objet primitif) à l'habillement (leur objet sublimé). A l'un des extrêmes les vêtements peuvent servir simplement à embellir, à accentuer, à encadrer le corps, comme par exemple chez les « girls » d'une revue parisienne, dont l'habillement superbement décoratif a pour seul but de rendre plus magnifique la beauté des corps et qui permet une nudité presque complète. A l'autre extrême la libido est entièrement déplacée sur les vêtements mêmes, le corps n'étant plus qu'un moyen de suspension pour les robes. Ceci se voit par exemple très clairement dans les magnifiques robes de cérémonie portées par les personnes royales à leur couronnement. Entre ces deux extrêmes on pourrait construire une série à gradations continues. Comme nous l'avons déjà indiqué, dans le costume masculin la libido est en général plus entièrement déplacée sur les vêtements même que dans le costume féminin, qui depuis plusieurs siècles a toujours laissé exposé une partie du corps — le cou, l'épaule, la poitrine, le bras — qui restait cachée chez l'hom-

me. La mode féminine de nos jours, dans sa relative simplicité, se borne en général à souligner les formes du corps et à l'agrémenter d'un joli cadre, et ne vise pas à donner une impression de beauté ou de volupté par des vêtements magnifiques et somptueux. Il en était de même avec le costume classique de l'Empire, qui contrastait remarquablement avec le costume beaucoup plus riche et ample du XVIII^e siècle.

On peut distinguer les deux mêmes tendances dans les *réactions* qui se font *contre* l'exhibitionnisme. Ces réactions peuvent se diriger principalement contre la manifestation du corps nu, comme chez les chrétiens primitifs et comme c'est le cas de nos jours, ou bien encore contre la magnificence de l'habillement, comme chez les puritains anglais.

3. En troisième lieu il y a variation en ce qui concerne la partie du corps qui est accentuée par la mode. Durant une longue période (pendant et depuis la Renaissance) c'était la poitrine qui était regardée comme la partie du corps féminin la plus intéressante et sur laquelle on essayait de diriger l'attention par différents moyens, le décolletage, le corset, la taille serrée. Souvent aussi on s'ingéniait à accentuer le contraste entre le bassin large et la taille mince qui est une des caractéristiques de l'anatomie féminine. Pour atteindre ce but on employait, ou la constriction de la taille, ou l'agrandissement (souvent fantastique) des hanches par le moyen du ver-tugadin, de la crinoline, des paniers, ou bien une combinaison des deux procédés. Quelquefois, retournant à l'adoration de la Vénus Callipyge, c'était le postérieur qu'on admirait le plus et auquel, en imitant les goûts de certains peuples primitifs, on donnait des proportions imposantes par le moyen de la tournure. Au moment actuel l'intérêt se concentre sur les membres plutôt que sur le torse. Nous aimons à suivre les lignes élégantes du bras ; on porte des robes sans manches ou avec des manches longues et collantes, parce que nous ne tolérons rien qui nous empêche d'apercevoir les contours naturels. Même les jambes féminines sont sorties de leur cachette séculaire, et pendant ces dernières années l'homme a été ébloui par la vision inespérée de la beauté séduisante des membres inférieurs, beauté qui avait été voilée depuis le commencement de notre civilisation.

4. Il existe aussi une variation quant à l'âge de la femme le plus admiré. L'accentuation à l'époque actuelle des membres, l'insistance sur la taille svelte, l'oubli (ou plutôt le refoulement) des charmes, si admirés à d'autres époques, du bassin et de la poitrine, correspondent tous à l'apothéose de la jeunesse ; une apothéose qui contraste d'une manière frappante avec l'admiration de la maturité qui caractérisait, par exemple, la période de la Renaissance. Ce culte de la jeunesse a ses origines en Amérique et en Angleterre, et a récemment envahi les autres pays européens, surtout l'Allemagne. Il contient des éléments psychiques positifs et négatifs. L'élément positif est dérivé en grande partie de l'amour du sport et de l'admiration, qui en est née, du corps en mouvement. L'élément négatif dérive d'une certaine intolérance des signes de la maturité, par exemple des seins bien développés. Les femmes adultes ont tâché d'adopter, non seulement le costume, mais aussi la taille des jeunes filles. Nous sommes, ces derniers temps, très éloignés du point de vue des époques où chaque femme prétendait être enceinte, et où la grossesse était la condition la plus admirée. Il paraît que la femme a gagné le droit d'employer ses genoux comme objets érotiques au prix de l'admiration qu'elle recueillait autrefois en raison de ses qualités plus spécifiquement féminines. Au point de vue du symbolisme des vêtements, ce changement correspond aussi, comme le prétend Löwitsch dans un récent travail, à une prédominance des symboles phalliques sur les symboles utérins — la préférence des lignes droites et des formes perpendiculaires aux lignes courbes et aux formes bouffantes.

Mais nous sommes peut-être arrivés au moment où commence une réaction contre ces tendances modernes, une réaction qui nous permet de reconnaître une certaine corrélation entre les variantes que nous avons signalées. Sans avoir produit de grande différence dans l'équilibre général entre l'exhibitionnisme et la pudeur (car la femme, pour exposer ses jambes, a dû renoncer à la valeur érotique de ses seins), cette tendance moderne a favorisé le corps aux dépens de l'habillement lui-même, les membres au dépens du torse, la jeunesse au dépens de la maturité, le phallicisme au dépens de la mater-

nité. La réaction imminente menace de produire un changement dans toutes ces directions. Les journaux de modes, les théâtres et les salles de bal nous montrent des jupes plus longues, ne nous permettant que des coups d'œil furtifs sur les mollets (qui, il y a quelque temps, étaient si franchement exposés), des décolletages plus généreux qui tâchent de ramener l'érotisme sur le torse (tout en se contentant du dos comme partie la plus innocente), des décorations plus riches et des étoffes plus amples, comme pour vouloir ré-érotiser l'habillement aux dépens du corps. On dit même que les directeurs des revues commencent à rechercher des jeunes filles à la taille plus ronde pour remplacer les beautés sveltes de l'année passée. Ceci et la jupe allongée indiquent le retour de l'idéal vers l'âge de la maturité.

Tout cela fait penser à un changement de mode qui ressemble dans ses caractéristiques générales aux changements qui eurent lieu voici cent ans, quand la simplicité classique du style Empire passa graduellement à l'amplitude bouffante et gigantesque du milieu du XIX^e siècle.

Il est clair qu'il existe des forces considérables qui s'opposent à ce retour à la maturité : surtout l'influence du sport et de l'activité générale féminine qui caractérisent ce monde d'après-guerre. On a l'impression que les nouveaux styles qui tâchent de s'introduire correspondent beaucoup plus aux désirs des couturiers qu'à ceux de leurs clientes. L'essai de réintroduire les jupes longues par la méthode directe a déjà échoué à plusieurs reprises. On risque maintenant une nouvelle tentative en se bornant : 1) aux robes du soir et de l'après-midi et 2) à un allongement partiel se limitant sur quelques points ou sur un côté. Il reste à voir si cette attaque plus insidieuse réussira où l'attaque directe a échoué. Les journaux parlent déjà de la « guerre des jupes ». Le moment est certainement d'un grand intérêt pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire et de la sociologie de l'habillement.

Je me rends bien compte que dans ces quelques notes peu systématisées je n'ai fait que toucher à un sujet extrêmement vaste et compliqué. Les vêtements constituent une sorte d'ambiance artificielle que l'homme interpose entre son pro-

pre corps et son environnement. Cette ambiance, bien que nous ayons le pouvoir de la constituer et de la changer à notre gré, est si constamment présente et nous est devenue si naturelle, qu'elle n'inspire pas en général la curiosité vraiment due à ce médium curieux — médium qui possède en même temps les qualités de peau extériorisée, avec ses fonctions d'hygiène et d'érotisme, et de maison ambulante, avec ses fonctions protectrices décoratives et pudibondes. Or si, comme le prétend Herbert Spencer, la vie consiste dans l'adaptation continue des relations intérieures aux relations extérieures, la science de la vie n'a sûrement pas le droit de négliger cet avant-poste du moi intérieur que l'homme a annexé du monde extérieur pour l'agrandissement et l'embellissement de son organisme.

COMPTES RENDUS

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 12 juillet 1929.

Séance administrative : une commission est constituée pour prendre contact avec les commissions provisoires des autres pays et élaborer un projet d'organisation de l'enseignement psychanalytique. Elle comprendra le bureau actuel et les membres titulaires se rendant au congrès d'Oxford, où cette question doit être discutée. Cette commission élira un rapporteur.

Est élue, à l'unanimité, membre titulaire de la Société Psychanalytique de Paris, M^{me} Jouve-Reverchon.

La candidature du D^r Nacht, membre adhérent, au rang de membre titulaire est annoncée.

R. ALLENDY.

Séance du 21 octobre 1929.

La première partie de la séance est d'ordre administratif.

Est élu membre titulaire, par treize voix contre une :

M. Sacha NACHT, déjà membre adhérent. Deux bulletins de vote ont dû être considérés comme nuls pour vice de forme.

*
* *

M. Odier entretient la Société du livre de MM. Alexander et Staub intitulé : LE CRIMINEL ET SES JUGES (Considérations psychanalytiques à propos du Code Pénal) (1). Dans ce livre, comme les auteurs l'annoncent dans un préambule, « un médecin et un juriste

« ont tenté d'appliquer les connaissances psychanalytiques à la com-
 « préhension du criminel, convaincus qu'ils sont que ce dernier,
 « au même titre que l'homme névrosé ou normal, constitue un
 « objet légitime d'études pour les psychanalystes... La psychana-
 « lyse étant la science par excellence de l'appareil psychique, toute
 « investigation qui doit compter avec des réactions psychologiques
 « humaines devient *ipso facto* le domaine le plus propre à l'appli-
 « cation de cette science... Ce livre ainsi n'est pas seulement destiné
 « aux psychanalystes, mais en première ligne aux juristes, aux
 « juges et aux médecins légistes.

« Notre exposé est le résultat d'une collaboration théorique et pra-
 « tique de quatre années. Elle a consisté dans l'étude et l'argumen-
 « tation psychanalytique de divers crimes qui se prêtaient tout par-
 « ticulièrement à l'application de la méthode freudienne. C'est en
 « 1925 que nous avons étudié, au point de vue psychanalytique, le
 « premier *cas de crime*. Dans la suite, l'étude de nouveaux cas nous
 « permet de nous former certaines idées ainsi qu'une opinion théo-
 « rique que la communication des plus frappants d'entre eux est
 « destinée à illustrer ici ».

Il est malheureusement impossible à M. Odier de relater, même de façon succincte, ces nombreuses observations ainsi que les si intéressantes et si neuves considérations psychologiques, juridiques ou sociologiques auxquelles elles conduisent les auteurs. Aussi se bornera-t-il, tout en conseillant vivement la lecture et la méditation de cette œuvre originale, d'en résumer chapitre par chapitre les idées directrices. Puis il ajoutera quelques réflexions personnelles.

Que le lecteur, d'ailleurs, n'y cherche aucune critique, car ce serait de l'audace d'en soulever contre des conclusions ou des conceptions relatives à un domaine nouveau et fort complexe de la psychanalyse dans lequel faute d'expériences M. Odier se prétend entièrement incompetent.

*
**

L'ouvrage se compose de deux parties et d'un appendice. Le titre de la première est : « *La Théorie du Crime* » ; celui de la seconde : « *Quelques cas de crime à la lumière de la psychanalyse* ».

La première partie est divisée en onze chapitres.

*
**

CHAPITRE PREMIER. — *La lutte pour le droit.*

Sorte de brève introduction à l'analyse du *sentiment de justice*, (en allemand : *Gerechtigkeitsgefühl*) qui, formant une des matières

(1) *Der Verbrecher und seine Richter : Ein psycho-analytischer Einblick in die Welt der Paragraphen*, par Franz ALEXANDER und Hugo STAUB (Internat. Psycho-analytischer Verlag. Wien 1929).

les plus intéressantes du livre pour les psychanalystes, sera reprise et maintes fois développée au cours des chapitres suivants.

Les auteurs posent déjà que la blessure du *sentiment du droit* (par exemple par des jugements faux ou injustes) développe deux actions psychologiques générales :

1° Un énorme intérêt des masses pour l'injustice qui a frappé un membre de la même couche sociale. Cet intérêt provient d'une *identification* à la victime : « A chacun de nous pourrait arriver la même chose ».

2° En chacun des membres du groupe social en question se produit un trouble de l'équilibre, plus ou moins stable, entre d'une part la *restriction* et d'autre part la *tension* des pulsions. Cette rupture s'opère en faveur de celles qui étaient jusqu'ici inhibées. Il s'ensuit une *régression* de l'état de restriction pulsionnelle à celui d'irruption pulsionnelle (en allemand : *Durchbruch*), soit du principe de réalité au principe de plaisir.

Tout processus restrictif est une adaptation à une réalité plus forte (nature, éducateur, chef social, classe sociale plus puissante, etc.), et conduit à un état d'équilibre dans lequel l'individu ne renonce à un quantum indispensable de pulsions que pour pouvoir acquérir ou conserver la garantie de la satisfaction du plus grand nombre d'autres pulsions. Tout système juridique ou pénal, impliquant pareil état d'équilibre entre renoncement et satisfaction assurée par lui, implique donc un contrat entre les instances restrictives et les exigences pulsionnelles. Le sentiment de justice constitue le régulateur extraordinairement sensible de cet équilibre ; un indicateur fonctionnant instinctivement et comparable à l'angoisse ou à la douleur et nullement basé sur les stipulations abstraites du droit.

L'homme, ou mieux son inconscient, réagit avec une étonnante précision chaque fois que la part autorisée de satisfaction de ses pulsions est menacée (par exemple quand un innocent est puni ou menacé) et nous savons d'autre part que ces satisfactions (sociales) sont chèrement achetées par le renoncement à d'autres pulsions importantes et plus profondes (asociales).

En d'autres termes la réponse automatique du sens de justice à toute violation du droit acquis consiste en ce qu'il rompt ce contrat que constitue ou implique ce dernier ; et cette réponse consiste en une suspension de la restriction pulsionnelle maintenue jusqu'ici. C'est là un mécanisme de régression. L'homme régresse de l'inhibition à l'irruption pulsionnelle.

Une réaction analogue se développe quand inversement le jugement est exagérément sévère et traduit l'arbitraire d'une instance sociale puissante.

*
**

CHAPITRE 2. — *La crise actuelle de la justice.*

Les auteurs décrivent les causes actuelles de cette crise, qui semble depuis la guerre particulièrement frappante en pays germaniques. En telle occurrence, le moment est venu de réviser les fondements de l'application de la jurisprudence.

Un acte ne peut être jugé que si à côté de la connaissance des faits, les motifs du délinquant peuvent être compris. Aussi longtemps que la psychologie était inconnue en tant que science exacte, pareille exigence d'un jugement psychologique et individualisé plaçait le juge devant une tâche insoluble. Pour tenter de remédier à cette grave lacune la justice pénale moderne a pris trois mesures principales :

1° En dressant des « listes ou catégories de cas » (paragraphes du code), de faits ou de situations objectives dans le but d'*exclure* autant que possible le jugement individuel et psychologique du cas donné, pareil jugement ne pouvant s'appuyer sur aucune certitude quelconque. Les auteurs dénomment cette tentative : *pseudo-exactitude de la jurisprudence*.

2° Introduction des tribunaux non professionnels (jurys), laquelle signifie justement l'aveu de l'échec de la justice pseudo-objective et la réintroduction de la psychologie sous la forme du jugement basé sur la faculté compréhensive de l'homme sain.

3° Appel à l'expert médical, c'est-à-dire aux secours de la psychologie scientifique (psychiatre).

Les auteurs se proposent de démontrer, tout au long de leur ouvrage, pourquoi ces trois méthodes devaient complètement échouer. Ils indiquent déjà plusieurs raisons, parmi lesquelles nous relevons :

Il n'est pas permis de saisir un acte criminel de manière abstraite. Les codes pénaux réduisent pourtant la tâche du juge à le classer dans une catégorie prédonnée du code. Si par cette pseudo-objectivation ils soustraient le délit à l'interprétation subjective du juge, il faut d'autre part admettre qu'il n'est possible à aucun système pénal de considérer l'acte criminel comme un événement objectif et abstrait de la personnalité de celui qui l'a commis. Juger sans psychologie est inconcevable. C'est pourquoi la psychologie est tout de même rappelée mais sous la forme de formules de nouveau abstraites et grossières, dans lesquelles on la « force » (meurtre avec ou sans préméditation, par imprudence, ayant le vol pour mobile, sans but apparent, etc.).

Un paragraphe du code portugais montre clairement à quelles absurdités peuvent mener de telles stipulations pseudo-exactes. D'après lui, un meurtre est réputé prémédité si l'on peut établir que le dessein de tuer a déjà existé au moins vingt-quatre heures avant

l'acte. Ainsi l'arbitraire psychologique est remplacé par des « chiffres morts ».

La fuite du juge dans l'univers pseudo-exact des paragraphes, son horreur surprenante de tout essai de compréhension des motifs humains revient à une fuite devant la responsabilité personnelle. Sa répulsion pour le Scylla du mystère des motifs humains et sa fuite dans le Charybde des paragraphes révèlent bien le caractère insoluble de sa tâche.

Au demeurant, c'est bien un aveu d'impuissance que cette nécessité, unique dans les annales scientifiques, de faire corriger les sentences du spécialiste compétent par celles d'un homme quelconque, incompetent. Ce dernier, le juré, ne peut se retrancher derrière les paragraphes, puisque grâce au ciel il ne les connaît pas. Il doit donc prendre la responsabilité de juger et son verdict ne peut, comme tout jugement, que se fonder sur la compréhension psychologique de l'inculpé.

Conclusion : Le *diagnostic* est indispensable au jugement de tout délit et forme la base de l'interprétation psychologique de son cas.

*
* *

Dans le CHAPITRE 3, intitulé : « *Le rôle de la psychologie dans le jugement (appréciation) du criminel* », les auteurs développent leurs conclusions précédentes et soutiennent en s'appuyant sur l'investigation psychanalytique que toute activité humaine non seulement n'est pas le résultat d'une volition libre mais est au contraire *plusieurs fois déterminée*, et qu'en outre ses multiples déterminants sont contradictoires. Donc tout délit comporte également une pluralité de motifs dont le délinquant est en grande partie inconscient. Dès lors son interrogatoire, avec la déplorable pression qui lui est imposée, doit forcément le conduire à des contradictions. Et il a raison de se contredire, car même s'il était alors capable de dire la vérité complète, c'est-à-dire s'il connaissait tous les motifs qui l'ont déterminé, il devrait à chaque audition tomber dans de nouvelles contradictions. Ce n'est pas le « *ou bien, ou bien* », mais le « *aussi bien ceci que cela* » qui gouverne la vie mentale.

La conclusion s'impose. C'est que l'expert psychiatre est incapable d'accomplir et de résoudre sa tâche. Le psychanalyste, de son côté, ne peut se contenter de la grossière taxation générale de « *personnalité psychopatique* » que le médecin légiste parvient à établir dans les cas les plus favorables, car il est capable d'indiquer les mécanismes psychiques efficients et individuels qui se dissimulent aux yeux du psychiatre.

L'on a en vue ici surtout les « *cas limites* » qui sont les plus délicats et dont la majorité ne sont diagnosticables ni saisissables sans le secours de la psychologie en profondeur.

*
**

CHAPITRE 4. — *La criminalité comme (à titre de) manifestation humaine générale.*

Pages qui devraient être du plus haut intérêt pour les juristes et les magistrats. Car elles savent résumer avec une rare clarté et une heureuse concision les connaissances que les psychanalystes ont dès longtemps acquises sur la structure et les mécanismes respectifs et interrétionnels du *moi*, du *sur-moi* et du *soi*. En somme, chapitre d'admirable vulgarisation et d'application pratique dont maints analystes feront aussi leur profit. Il y est surtout insisté sur la fonction sociale du surmoi. Un parallèle saisissant y est dressé entre la névrose et l'événement criminel. La première étant comme une imitation intrapsychique — soit péché et pénitence — du second. Enfin il y est proposé une *classification* des criminels qui nous paraît l'une des idées les plus originales et intéressantes du livre. Il n'existe à notre connaissance dans la littérature psychiatrique ou juridique aucune autre tentative de ce genre si heureusement et scientifiquement basée sur les données récentes de la psychopathologie. Nous la résumerons ainsi :

1^{er} Groupe : Le criminel névropathique (névrosé) dont le comportement hostile à la société constitue l'issue (en allemand *Ausweg*, échappatoire, débouché, sortie de secours) d'un conflit intrapsychique entre les éléments sociaux et les sociaux de sa personnalité. Ce conflit, absolument comme la névrose, provient des mêmes actions et impressions psychiques de la première enfance et de leur sort ultérieur (*étiologie psychologique*).

2^e Groupe : Le criminel normal, dont la structure ou la construction psychique est semblable à celle de l'homme normal, mais qui s'identifie à des prototypes (en allemand *Vorbildern*), ou des *imagos*, criminels (*étiologie sociologique*).

3^e Groupe : A ces deux types psychologiques s'oppose le troisième groupe des *criminels organiques* dont l'état est conditionné par un processus morbide organique (*étiologie biologique*).

Relevons en passant que ce terme d'étiologie biologique nous semble moins heureux que les deux précédents, étant trop général. L'étiologie névropathique, la sociologique à la rigueur, ne sont-elles pas biologiques aussi ?

A ces trois groupes de criminels chroniques qui tendent au crime du fait de leur disposition personnelle (psychique ou organique) s'oppose enfin ce grand nombre de sujets normaux qui, sous certaines conditions, peuvent devenir des *criminels aigus* ou d'occasion. Dans ce cas ce n'est pas la particularité du sujet, mais celle de la situation où il se trouve soudain qui est caractéristique. Et le diagnostic en est d'autant plus important, au point de vue pratique,

qu'aucune démarche thérapeutique, rééducative ou prophylactique, n'entre en question.

Toutes ces formes ou cas de criminalité oscillent entre deux pôles théoriques constitués par les cas limites. A une extrémité se place le *criminel vrai* chez lequel la loi sociale n'a trouvé encore aucun représentant intérieur sous forme d'un surmoi, c'est-à-dire qui ne restreint ses desseins asociaux, uniquement, que par angoisse devant la suprématie ou la sanction de la société, donc par obligation et non pas par conviction intérieure quelconque. A l'autre extrémité trônerait l'adapté social qui met sans aucun conflit intérieur les intérêts de la société au dessus des siens, chez lequel donc le moi et le surmoi se sont fusionnés en une unité complète.

En réalité ces deux cas-limites *sans conflits* n'existent pas à l'état pur. L'on observe plutôt quantité de cas intermédiaires, la personnalité humaine ne formant jamais une unité homogène et une tension variable entre la partie primitive et la partie sociale de l'appareil psychique subsistant chez chaque individu.

*
**

Le CHAPITRE 5 s'intitule : *La théorie psychanalytique de la formation des symptômes névropathiques comme fondement de la psychologie criminelle*. Il constitue une courageuse tentative de démontrer aux criminalistes pourquoi cette dernière science ne peut se passer de la première, étant donné que celle-ci découvrit le contenu asocial, c'est-à-dire inconscient des symptômes (pulsions agressives, destructrices, sadiques, etc.). Mais sa découverte ne s'en tint pas là. Elle met aussi en lumière le *besoin de punition*, le principe inconscient de la pénitence (*expiation*).

Ainsi donc le criminel et la justice accomplissent à eux deux ce que le névrosé réalise à lui seul dans ses symptômes. « Et de même que ce dernier utilise la pénitence et la souffrance comme « lettre de franchise » pour ses désirs coupables, de même l'application de la punition sert à lever les inhibitions morales de ce grand nombre de criminels que nous appelons névropathiques. *La punition prévue ou subie constitue pour eux la condition préalable même de leurs infractions contre le droit*, et de la répétition de celles-ci notamment... Tandis que la punition les innocente, la miséricorde inversement augmente en eux la puissance inhibitrice de leur surmoi par ailleurs hypersévère ».

M. Odier a traduit ces considérations sur les effets économiques de la condamnation des névrosés criminels, qui forment certainement le groupe le plus nombreux d'après les recherches des auteurs, parce qu'il pense qu'elles pourraient prendre dans un avenir éloigné une grande portée pratique.

*
**

CHAPITRE 6. — *Le problème de la responsabilité et le rôle de l'expert médical devant le tribunal.*

M. Odier s'efforce de résumer ce chapitre intéressant en un certain nombre de propositions et de thèses. Le problème de la responsabilité ressortit à la psychologie. La psychanalyse considère l'appareil psychique comme un système absolument déterminé par une loi psychologique et biologique de causalité. *Le concept philosophico-religieux de liberté perd ainsi toute valeur.*

Ce qu'on dénomme couramment libre-arbitre équivaut aux *motifs conscients du moi*. Le fait que ceux-ci sont des produits de transformations et d'abréactions de motifs inconscients pulsionnels — lesquels ont dû passer par différentes censures et n'ont acquis leur forme acceptable par le moi qu'après ces divers passages — est le phénomène nouveau le plus propre à éclairer le problème de la liberté.

Nous pensons que le concept de la liberté ne signifie pas autre chose que le *désir narcissique de faire gouverner l'âme de façon absolue et illimitée par le sur-moi*.

A quoi nous devons toujours répondre que l'action est *surdéterminée*, car nous connaissons, à côté des déterminantes purement physiologiques, trois systèmes psychologiques qui sont dynamiquement actifs : le moi, le surmoi et le soi.

Le principe de la responsabilité acquiert un sens purement *pratique* quand on rend le conscient pratiquement responsable, ou quand on se comporte comme si le moi conscient exerçait réellement sur l'action cette puissance qu'on désirerait précisément qu'il possédât.

En conséquence, le concept pratique de la responsabilité doit être remplacé par le concept scientifique *du degré et de la nature de la participation du moi* à l'acte envisagé. En d'autres termes, et si l'on tient à conserver le concept de responsabilité, « on ne peut rendre quiconque responsable que dans la mesure où son moi a participé à l'acte.

Les applications juridiques de ce nouveau principe sont théoriquement simples à concevoir. *Le principe régnant de la punition doit être abandonné* en ce qui concerne du moins les délinquants névropathiques. Ceux-ci sont des malades qu'il faut soigner. Or la punition, en satisfaisant leur besoin de punition et en entraînant souvent par cela une amélioration des symptômes, ne modifie pas davantage leur maladie qu'un cachet d'aspirine, en supprimant la céphalée, ne guérit une néphrite. Le pénalisme n'est qu'une mauvaise thérapeutique symptomatique qui contredit aux efforts de la thérapeutique étiologique moderne.

C'est pourquoi la société doit fournir aux délinquants névrosés le moyen de réacquérir la responsabilité pratique de leurs actes. Et le seul moyen pour cela est d'accorder à ces gens qui souffrent beaucoup plus de l'influence de leur tendances inconscientes que les nor-

maux un traitement psychanalytique. Car ce n'est qu'après une telle cure qu'on peut à bon droit rendre un être responsable de ses rêves, un névrosé de ses symptômes et un criminel névropathique de ses méfaits.

Les auteurs s'attaquent ensuite aux deux stipulations du fameux § 51 du code pénal allemand. La première exclut l'imputabilité dans des états de perte de conscience, la seconde en cas de trouble morbide de l'activité mentale. Ils soutiennent que cette dernière n'a aucune valeur scientifique, étant donné qu'une libre détermination dans le sens courant n'existe chez aucun homme et que des processus inconscients viennent toujours restreindre ou vicier de façon quantitativement variable toute volition. En outre, non seulement des états morbides mais encore des états *affectifs* aigus peuvent troubler la libre détermination.

En dehors des cas types ou extrêmes (épilepsie, états crépusculaires, intoxications, psychose) relativement sans importance au point de vue pratique, le médecin ne connaît aucune limitation de responsabilité qu'il lui soit possible de formuler avec exactitude à l'aide de ses connaissances psychiatriques. Tout individu, en théorie, a une responsabilité limitée. Seule la fixation quantitative de la proportion respective des motifs conscients et inconscients est déterminante aussi bien pour les mesures à prendre vis-à-vis des délinquants que pour le diagnostic. Car ces mesures découlaient du diagnostic doivent être psychologiquement fondées. Or il est impossible d'expliquer et de justifier au moyen de données psychologiques pourquoi un pick-pocket qui vole une montre doit être incarcéré un an ou bien deux ans. Le diagnostic en question sera donc la tâche principale des juristes de l'avenir et des experts médicaux qui les assisteront.

Les auteurs, à ce propos, soutiennent même une thèse quelque peu subversive, et qui paraît à M. Odier de réalisation bien difficile. Savoir : qu'à l'avenir, ce ne sera pas aux experts à éclairer le juge sur la psychologie du prévenu, mais qu'inversement la psychologie devra faire partie de l'équipement professionnel du juge lui-même et que ce dernier sera tenu d'être psychologiquement, et non juridiquement, compétent.

Ils ne voient cependant pas l'avenir avec optimisme et sont tentés de croire que la reconnaissance officielle de l'inconscient par l'Etat ne se produira pas de sitôt.

Seule la psychanalyse en reconnaît la puissance. Elle constitue la première tentative de le *maîtriser* à la place de le *nier*. La réforme du droit pénal ne peut s'opérer que sous cet angle. Ainsi dans beaucoup de cas la guérison remplacera la punition.

« L'illusion du libre-arbitre et le pénalisme sont les deux plus puissantes armes de la *politique de refoulement* suivie par l'homme » d'aujourd'hui, qui préfère endosser aveuglément une respon-

sabilité et se laisser punir, pour n'avoir pas à connaître son inconscient. » Code pénal, juge, procureur, avocat, expert, et le prévenu lui-même, sont tous solidaires et se soutiennent mutuellement dans cette œuvre de refoulement.

*
**

CHAPITRE 7. — *Degré de participation du moi à divers mécanismes psychiques et au crime.*

Les auteurs développent ici le principe de participation du moi, esquissé au chapitre précédent, et nous inclinons à penser que cette idée nouvelle, au point de vue psychologique tout au moins, constitue le point central du livre. Elle ne manquera pas, M. Odier en est certain, d'éveiller l'intérêt et les réflexions des psychologues et sans doute leurs critiques. Quelles que puissent être ces dernières, on doit reconnaître en tout cas qu'elle présente la plus grande originalité.

La pression continue que les tendances asociales exercent aussi sur le moi de l'homme normal et socialement adapté est prouvée par une série de faits qui sont destinés à apporter à ces tendances une satisfaction pour le moins hallucinatoire ou fantasmique. Ce sont, entre autres, *le rêve, la rêverie, le mot d'esprit, l'acte manqué, l'action symptomatique*, etc. Ces mécanismes sont trop familiers aux analystes pour que M. Odier ait à en relater l'excellente description qu'Alexander en donne ; il relève toutefois quelques rapports judicieusement établis entre eux et le crime par les auteurs.

Ces dits mécanismes représentent souvent une criminalité sans danger et à base sociale, car ils peuvent avoir le contenu psychique du crime, mais sans évoluer comme lui en action. Ils ne gardent qu'une valeur subjective et s'en contentent. Il est significatif par exemple que les tendances asociales ou criminelles sont masquées au moi par le surmoi inhibiteur dans le rêve manifeste si innocent en apparence. Ce qui revient à dire que l'homme socialement adapté ne se permet pas même en rêve de s'apparaître criminel à lui-même. Les auteurs, à ce propos, citent l'analyse d'un rêve à contenu criminel déguisé, dans lequel un brave et doux père de famille, de caractère particulièrement faible, veut sauver, mais trop tard, le tzar qu'un étranger poignarde (rêve parricide typique).

Ce qui caractérise la rêverie ou le fantasme — cette forme de passage entre le rêve ou le symptôme et l'action — est que de tels actes ne sont plus interdits par l'instance morale intérieure, mais simplement abandonnés par angoisse devant leurs conséquences réelles. Si le rêve trahit la criminalité latente inconsciente de l'homme, la rêverie révèle sa capacité criminelle réelle, et tous deux lui permettent de la vivre. Et dans ces deux phénomènes, ainsi que dans le symptôme, le rôle du moi est négatif. Sa participation se limite à inhiber, à détourner du conscient et de la motilité les désirs latents.

Elle est plus difficile à fixer dans *l'acte manqué* où il semble qu'une sorte de court-circuit s'établisse entre l'inconscient et les centres moteurs, sans intervention du moi. Celui-ci distrait, préoccupé, fatigué ou énervé n'empêche pas l'acte auquel tend une partie inconsciente de la personnalité mais qu'il empêcherait dans des conditions normales ou meilleures.

Le délit ou l'homicide par imprudence sont des actes manqués à issue criminelle. Ce qui les distingue c'est que le moi n'y participe pas d'une façon active. Il est simplement pris par surprise, instantanément envahi. On sait qu'il a à assurer deux fonctions : perception extérieure (du monde) et perception intérieure (inconscient). Par cette dernière il doit surveiller les tendances pulsionnelles et ne laisser parvenir à la motilité que celles qui sont en accord avec la réalité. Mais veiller en même temps et dans la mesure voulue à l'extérieur et à l'intérieur ne réussit pas toujours. Trop accaparé d'un côté, il fléchira de l'autre. C'est pourquoi de même que des actes manqués se produisent aisément dans le moment d'une observation de faits extérieurs qui concentre toute l'attention, de même la faculté d'observation de l'homme faiblit-elle et perd-elle en précision quand son attention est détournée vers l'intérieur.

Le moi est donc simultanément sollicité vers l'extérieur par l'épreuve de la réalité, vers l'intérieur par le contrôle des tendances refoulées. Dans « *l'acte symptomatique* » sa participation active est minime. Elle se borne à un fléchissement instantané dans ce dit contrôle.

Cependant les punitions juridiques sont souvent beaucoup plus dures qu'une simple négligence ou mégarde ne le méritait. Il est donc clair que les hommes pressentent et réagissent affectivement à l'intention inconsciente qui s'exprime dans l'acte manqué et que c'est celle-ci qu'ils veulent frapper. Ici, ils tiennent le délinquant pour responsable de ses tendances inconscientes asociales. Ailleurs, par contre, chez le criminel névropathique, ils ne tiennent pas compte du combat acharné que sa personnalité consciente a vainement livré contre les tendances asociales. Dans d'autres cas enfin, ils négligent totalement la moralité de l'inconscient, soit le besoin de punition.

« En pratique, il semble donc qu'en face du délit par imprudence ou inattention le juge se comporte comme s'il était au courant des théories de Freud sur la motivation des actes manqués... » tandis qu'en face de tout autre délit il ne veut même pas en entendre parler.

Les auteurs en concluent que seule une connaissance précise de la dynamique psychique pourrait mettre la loi en accord avec la pratique et permettre un traitement rationnel (délivré de facteurs affectifs) du criminel.

L'acte « *vollwertig* » (qui a toute sa valeur) s'oppose à ces divers mécanismes en ce sens qu'en lui la participation du moi est notable.

ment plus élevée. Mais là encore pourrait-on établir une échelle graduée. Il est notamment caractéristique que le criminel névropathique ne s'identifie que partiellement à son crime, puisqu'il le réprouve inconsciemment, d'où ses nombreuses auto-punitions ou auto-nuisances. « Chez lui le surmoi interdit l'acte, mais la dépendance du moi vis-à-vis du surmoi est relâchée ». Ses délits révèlent souvent le caractère d'impulses ou d'obsessions, par quoi sa maladie s'apparente étroitement à la névrose obsessionnelle (kleptomanie, pyromanie, tromperies ou escroqueries compulsives, etc). Ces cas, incompris ou niés par beaucoup de médecins, répondent à des formes de passage entre la névrose vraie et la criminalité névropathique. La participation du moi n'y est pas considérablement plus grande que dans l'acte manqué. Tandis que dans ce dernier, le moi a les yeux fermés, sa *fonction de perception est intacte dans l'acte compulsif. Seule la fonction d'inhibition y est paralysée*. Et malgré qu'il perçoive l'impulse et le réprouve, il est hors d'état d'arrêter sa réalisation.

Mais chez beaucoup de ces types de criminels, il existe dans le moi lui-même des courants, le plus souvent inconscients, qui sont dirigés contre l'accomplissement de l'acte, même quand le moi semble entièrement d'accord avec lui. Il entre alors en jeu des mécanismes compliqués sur lesquels les auteurs reviendront plus loin (rationalisations, projections, auto-punitions, etc.) et qui sont familiers aux psychanalystes. En revanche, le *criminel normal* s'identifie complètement avec le délit et l'accomplit avec sa personnalité consciente tout entière, qui fait alors front contre la loi sociale.

Les auteurs concluent de ces considérations qu'un grand réservoir de désirs dissociaux et criminels est commun à tous les hommes, que tous ont tendance à les réaliser et que la forme respective que prend ce déversement dépend de la mesure dans laquelle le moi se délivre du surmoi, ce représentant de la société dans l'individu, et se met au service des abréactions pulsionnelles. Ils dressent en terminant une échelle de la criminalité d'après le degré de participation du moi, celle-ci allant en augmentant :

- 1° Criminalité fantasmique (rêve, symptôme, rêverie).
- 3° Actes compulsifs,
- 2° Délits par acte manqué, } Formes de passage.
- 4° Action pulsionnelle, avec fort conflit, du criminel névropathique.
- 5° Délits affectifs et de situation de l'homme normal.
- 6° Acte sans conflit du criminel normal.

Si M. Odier a cru devoir s'étendre sur ce dernier chapitre en raison de sa nouveauté psychologique, il est plus bref sur les suivants, bien que le grand intérêt qu'ils présentent à la lecture ne se démente pas un instant. C'est qu'ils traitent de questions et de mécanismes psychanalytiques que les auditeurs connaissent déjà.

Ajoutons qu'ils sont exposés de manière si originale et si claire que chacun de nous les lira avec profit.

*
**

Le CHAPITRE 8, par exemple, traite *des mécanismes psychiques généraux de la criminalité*. L'on y retrouvera les théories principales d'Alexander et l'on ne sera pas étonné de les voir appliquées à la psychologie inconsciente des criminels. Rappelons que la principale pose en principe que *la souffrance délire le moi des influences inhibitrices du surmoi*. Les auteurs, dans cet ordre d'idées, relèvent trois éventualités :

1° La souffrance est réelle, subie sans appoint personnel (cas de légitime défense (en allemand : *notwehr*), agression dangereuse, etc., ou bien blessure du sentiment de justice.

2° La souffrance est recherchée et voulue inconsciemment. Ce mécanisme névropathique crée une situation dans laquelle le fait de céder au Soi dissocial semble justifié. Cela peut se faire de deux façons principales : le délinquant entraîne et contraint à la sévérité excessive et à l'injustice, ou bien l'autorité extérieure et les juges en projetant son surmoi sur eux, ou bien son surmoi lui-même.

On sait que dans la névrose une partie des symptômes servent cette manœuvre de libération (auto-punitions, masochisme moral, etc.).

3° La souffrance est imaginée (*phantastisch*) ; ce mécanisme psychopatique atteint le même but au prix d'une déformation ou d'une falsification de la réalité extérieure et intérieure. L'exemple le plus typique en est la *projection de la culpabilité* (crimes par jalousie pathologique, *paranoïa*, etc.).

La *rationalisation* est une autre manière de gagner le moi aux desseins du soi. En criminologie, ce sont les attentats *politiques* qui l'emploient le plus souvent.

De même que Freud a décrit des actes symptomatiques, les auteurs décrivent des *délits symptomatiques*. Cette innovation nous paraît heureuse. Ils consistent à masquer l'acte sous des déguisements incompréhensibles ou insanes comme le symptôme déguise le désir refoulé (par déplacement, allusion symbolisation, etc.). Leur fonction économique est pareille.

Ces délits symptomatiques se rapprochent souvent des mécanismes compulsifs et apparaissent aussi étrangers au délinquant que ses obsessions ou impulsions à l'obsédé. L'inculpé ou bien avoue qu'il ignore pourquoi il a fait ça, ou bien cherche à motiver son acte secondairement. Et si « l'interrogatoire réussit à découvrir des motifs conscients à un acte incompréhensible, cela vient non-seulement de ce que le juge d'instruction exige un tel motif conscient pour chaque délit, mais aussi que le propre moi du sujet « exige lui-même la même chose ».

Les auteurs citent le cas d'une kleptomane notoire, traitée par l'un d'eux, à laquelle le procureur avait fini par faire dire que si elle avait volé une édition bon marché de *Faust*, c'est parce qu'elle voulait devenir actrice, et que ce livre pourrait peut-être une fois lui être utile dans sa future carrière. L'auteur appelé comme expert n'eut pas de peine à convaincre le tribunal que le vrai motif ne pouvait être tel, mais qu'il résidait dans une symbolisation inconsciente, une satisfaction substitutive de motifs refoulés, lesquels étaient les vrais. Nous avons appris d'autre part que cette inculpée, non seulement a été disculpée, mais encore guérie par la psychanalyse. Au cours de celle-ci elle avoua au médecin qu'elle ne savait pas du tout pourquoi elle volait. Ces délinquants, forcément véridiques dans une cure analytique, ne peuvent l'être devant leurs juges.

Un dernier mécanisme serait celui présenté par le « *criminel à caractère névropathique* » Il sera exposé et analysé au cours du chapitre suivant consacré à ce type si fréquent, quoique méconnu, de criminel que les auteurs ont dénommé le criminel névropathique.

*
**

CHAPITRE 9. — *Le criminel névropathique.*

Ils rappellent l'importante découverte de Freud qui décrit il y a longtemps déjà le « criminel *par* sentiment de culpabilité » chez qui ce sentiment n'est nullement l'effet mais la *cause du crime* (1). Et s'il le commet, c'est avant tout parce qu'il est défendu.

« Son sentiment de culpabilité antérieur provient de désirs inconscients qui sont beaucoup *plus sévèrement jugés et punis par son surmoi que le délit réel*. Il souffre donc d'une angoisse plus forte devant sa propre instance morale, qui est particulièrement sévère, que devant le tribunal humain ou social. Et la punition réelle pour lui est un gain ; un bienfait pour lui que la punition d'un délit souvent innocent — ou qu'en tout cas le surmoi considère comme tel en regard du désir qu'il interdit — mais par laquelle le condamné paye également pour le dit désir refoulé ce qui affaiblit précisément ses sentiments de culpabilité. Ainsi, les causes vraies de ces derniers, qui proviennent toujours d'un complexe d'Œdipe mal maîtrisé, n'ont plus besoin de devenir conscientes, étant donné qu'elles sont déplacées sur l'acte délictueux... Cette mise en équivalence, par le sentiment, du désir et de l'acte est rendue possible, selon Freud, parce que tous deux sont défendus ».

On doit donc en déduire que ces délinquants sont *hypermoraux*, quand bien même des tendances archaïques criminelles sont restées actives dans leur inconscient.

(1) FREUD : *Quelques types caractérologiques isolés par la psychanalyse* 1915.

Le point qui intéressera les psychanalystes est que ce type se rattache au grand groupe des *caractères névropathiques*. Les auteurs saisissent l'occasion d'en donner une description et une interprétation psychologiques qui sont saisissantes. L'on sent que l'un d'eux se trouve là dans son élément, étant donné que c'est lui qui contribua le plus à délimiter et classer cliniquement ces cas si nombreux dont la psychanalyse est restée longtemps sans savoir que faire (1).

En deux mots rappelons qu'il range sous cette rubrique ce groupe de personnalités pathologiques chez lesquelles la maladie ne se manifeste pas par des symptômes circonscrits mais dans le comportement et la conduite de la vie, bref par des actes.

En opposition aux vrais névrosés si inactifs, ce sont des hommes d'action, et leur existence a un cours toujours dramatique... « On peut dire qu'ils souffrent d'une névrose sans symptômes. »

La question qu'on se pose d'emblée est de savoir ce qui les distingue des criminels normaux ou même de certains psychopathes, ce qui légitime par conséquent leur classification clinique. Les auteurs, plus loin, y répondent ainsi :

Dans les formes typiques de caractères névropathiques, les tendances refoulées parviennent toujours, bien que modifiées, à réalisation. Mais si elles submergent le moi, c'est d'une manière beaucoup plus diffuse que les diverses actions compulsives vraies. Elles influencent ainsi l'activité générale, et gouvernent le moi souvent à un tel point que soit tout conflit conscient soit tout sentiment de maladie peuvent faire complètement défaut. *Mais un conflit inconscient ne manque jamais*. La répudiation inconsciente des actes s'exprime en effet sous forme de tendances auto-nocives ou auto-punitives pures toujours présentes. Si cette réaction morale inconsciente manque, nous ne devons plus parler alors de caractères ou de criminels névropathiques, mais de criminels normaux ou de tout autre espèce. »

Les auteurs ajoutent : « L'énorme importance médico-légale de ces cas saute aux yeux. Une grande partie de ces individus qui agissent névropathiquement ou plutôt sont agis par des motifs inconscients ou par le besoin de punition, finissent tôt ou tard par avoir affaire avec la justice et le code. Et leur franche délimitation des vrais criminels est une des grandes tâches de la psychanalyse. Si elle veut la remplir, elle devra tout d'abord se frayer un chemin vers la salle d'audience, *par dessus le dos* des experts psychiatres patentés, ou bien au moyen de la formation analytique des juges. Seulement alors la juridiction s'éloignera de l'esprit des procès moyenâgeux de sorcellerie, que rappellent encore tant de procès modernes, alors que le feu croisé des questions du juge et du procureur tendent à arracher au prévenu, qui a agi par motifs inconscients, des motifs conscients. »

(1) ALEXANDER : *Der neurotische Charakter*. Intern Zschr. f. P s A .1928.

Le chapitre contient encore une dizaine de pages consacrées à la discussion psychologique du caractère névropathique et notamment de « la puissance de la force expansive de sa vie pulsionnelle », selon une expression chère à Alexander. Ce dernier fait remarquer que ce qui est décisif pour qu'un individu devienne névrosé ou bien criminel, c'est qu'il tende ou non à l'autoplastique, « *Sans disposition autoplastique pas de névrose ; sans pulsions expansives pas de criminalité.* » Un facteur constitutionnel est en première ligne responsable de cette propriété des pulsions. Par elle le névropathe de caractère se rapproche plus du normal que le névrosé. *Il agit* et ne se laisse pas comme ce dernier forcer par la société dans le monde fantasmique des symptômes. Son moi est pourtant moins fort que le sien ; mais cette insuffisance n'est qu'apparente ; elle n'est pas due à une faiblesse absolue du moi, mais relative précisément à la puissance expansive des pulsions.

Le *névrosé* conserve le contenu infantile primitif de ses exigences pulsionnelles, mais se contente des satisfactions fantasmiques que ses symptômes leur accordent.

Le *normal* préfère modifier ses pulsions primitives irréalisables, mais seulement pour n'avoir pas à renoncer aux satisfactions réelles.

Le *névropathe de caractère*, lui, veut les deux. Il tend à la fois à maintenir son « état de nature » et à se réaliser sous cette forme. Il veut en conserver les satisfactions primitives asociales comme le névrosé et les satisfactions réelles comme l'individu sain. Toutefois, comme une partie de son propre moi (le surmoi) condamne cette tentative, « *Schneidet er sich ins eigene Fleisch* ».

Il y a lieu de relever toutefois que le criminel névropathique ne se différencie pas en principe du névropathe de caractère. Ce dernier est un représentant socialement plus innocent du groupe tandis que les actions du second prennent simplement une forme socialement nuisible.

Les auteurs arrivent finalement à la conclusion prévue que les criminels névropathes sont des malades et que leur affection nerveuse est tout aussi guérissable que n'importe quelle névrose de caractère. Elle consiste au fond en une *santé* excessive de leurs pulsions, en un primitivisme que la société actuelle, de même que leur surmoi, ne peuvent tolérer. Faut-il persister à les intimider, les effrayer par la promesse de pénalités ? Non, car leur besoin de punition salue avec joie la menace de punition légale ; bien plus, celle-ci devient le motif essentiel du crime chez le criminel par sentiment de culpabilité. Le bénéfice social de ces mesures pénales, en tant que mesures préventives, est donc des plus problématique. Faut-il continuer à les punir quand, la loi n'ayant pu les intimider, ils ont tout de même fauté ? Non, car il saute aux yeux que la sanction pénale juridique est parfaitement impropre à les améliorer et à les corriger, car leur volonté consciente deviendra plus incapable encore qu'aupa-

ravant de maîtriser les énergies qui restent actives dans leur inconscient.

« Par conséquent, leur punition n'a psychologiquement aucun « sens et est sociologiquement nuisible. »

Telle est la conclusion à laquelle leur expérience médico-psychologique et juridique à la fois a conduit les auteurs. Son corollaire stipule que ces types de criminels constituent le « domaine souverain » de la thérapie psychanalytique. Et ceci par le fait que chez eux, contrairement aux névrosés dont la disposition à l'introversion implique un facteur constitutionnel, les fonctions pulsionnelles sont dans la grande majorité des cas indemnes de tare congénitale et seules les couches acquises tardivement de leur personnalité sont atteintes. C'est pourquoi la psychanalyse, éminemment capable de défaire et corriger de faux aiguillages et des impressions pathologiques de la personnalité, alors qu'elle se révèle moins apte à modifier des dispositions constitutionnelles, a les plus grandes chances de succès en pareils cas.

*
**

CHAPITRE 10. — *Crime et Perversion.*

M. Odier ne s'étend guère sur ces pages, sept pages traitant non seulement des délits et attentats des homosexuels, exhibitionnistes, voyeurs, masochistes, sodomistes et particulièrement des sadiques, mais aussi de la théorie psychanalytique de ces tendances érotiques inconscientes, prégénitales pour la plupart, sauf l'homosexualité.

Les auteurs d'exposer à ce sujet une théorie intéressante. C'est que l'homosexualité (masculine), sous sa forme sublimée, est la condition qui a permis à la société de se former, de se développer et de se maintenir. En quoi ils reprennent en la considérant surtout sous son aspect social et juridique l'idée de Freud (Psychologie collective et analyse du moi) que la formation d'une masse repose sur une fixation passive et « à but inhibé », c'est-à-dire sublimée de ses membres (frères) sur le chef ou le conducteur (père). C'est pourquoi la portion sublimée des tendances homosexuelles des hommes importe tant à la société, alors qu'en revanche elle flaire un danger dans la perversion elle-même. Autrement on aurait peine à comprendre pourquoi celle-ci ne serait pas autorisée, à titre d'affaire privée, aussi bien que le masochisme ou l'homosexualité entre femmes. Si en effet le lien unissant les individus, et nécessaire à la création comme au maintien de tout groupement social, retombait en tendance sensuelle grossière, il se romprait aussitôt. Car dans la lutte entre les pulsions déssexualisées et les pulsions investies d'érotisme, les premières sont facilement vaincues par la pression puissante exercée par le principe de jouissance immanent à tous les hommes. Ainsi comprenons-nous mieux la tolérance à l'égard de l'ho-

mosexualité de la femme, car celle-ci n'a jusqu'ici du moins joué aucun rôle en tant que facteur conditionnel de la Société.

Les auteurs de proclamer enfin, et plus haut encore qu'à propos du criminel névropathique, combien la punition du pervers est injuste et dénuée de sens. La seule mesure acceptable n'est pas la condamnation de l'adulte, mais l'éducation de l'enfant, car la perversité est un problème pédagogique et non une affaire de droit criminel.

Les pervers sont victimes de leur horreur de l'inceste, de leur refoulement sexuel, lequel par surcroît est favorisé par la société elle-même.

« Liberté donnée à la sensibilité sexuelle normale, compréhension des exigences et de l'évolution de cet instinct, le plus puissant de l'homme, modification de l'atmosphère sexuelle de la famille, l'éducation éclairée par la psychanalyse, tels sont les uniques moyens de lutter contre les perversions. La tentative de la société de faire des pervers les victimes de ses propres fautes est cruelle, inutile et inopportune... Et l'interdiction augmente l'accent porté sur la signification incestueuse voilée de l'acte homosexuel. Comme toujours, par conséquent, on le favorise et contribue plutôt à le rendre tentant que repoussant... »

Comme mesures opportunes, ne restent donc que la tolérance de la perversion de l'adulte, l'isolement de ceux qui nuisent dans une mesure excessive à la communauté, enfin l'action prophylactique soit au moyen d'une éducation rationnelle et psychologique, soit en favorisant la dissolution ou la suppression du refoulement de la sexualité normale. Aux *pervers avec conflits* qui sentent et voient la morbidité de leurs tendances sera réservée la thérapeutique psychanalytique qui pourra les aider le plus efficacement.

*
**

Dans le dernier chapitre, qui a pour titres : *Diagnostic psychanalytique d'un crime* et *Classification schématique des actes criminels*, les auteurs cherchent à faire une application pratique de leurs idées en se basant sur le principe rationnel que le diagnostic criminologique fondé sur le degré de participation respective du conscient et de l'inconscient doit remplacer le concept juridique de l'imputabilité ou de la responsabilité.

Ils distinguent deux grandes classes d'actes criminels : la *criminalité chronique* et la *accidentelle*.

I. Criminalité chronique

a) Actes dans lesquels la fonction du moi est supprimée ou considérablement atteinte (étiologie toxique ou organique).

Un certain nombre de délits accomplis en état d'intoxication

seront rangés dans le groupe suivant, quand par exemple l'intoxication comme l'acte lui-même est aussi la conséquence secondaire d'une névrose.

b) Les actes criminels déterminés par une névrose à la réalisation desquels le moi est « gagné » par certains mécanismes névropathiques dont l'effet est de libérer le moi des influences inhibitrices du surmoi, ou encore de le tromper en lui masquant par déguisements les vrais motifs de l'acte. Il convient de distinguer :

les délits compulsifs ou symptomatiques (kleptomanie, pyromanie, pseudologie) où le moi est vaincu, dominé par l'inconscient ;

le comportement (Agieren) *criminel névropathique* avec participation de la personnalité totale, c'est-à-dire dans lequel le moi est induit ou séduit par des « mécanismes de souffrance » ou de rationalisation, le plus souvent par les deux. Les premiers, comme on sait, répondent à une recherche systématique de souffrance *réelle* en vue d'une libération morale.

Le criminel *par* sentiment de culpabilité préexistant constitue le cas extrême de ce groupe.

c) *Actes du criminel normal* (non névropathique) à *surmoi criminel*, ce dernier étant adapté à un certain milieu où règne la « morale criminelle », laquelle est simplement différente de la morale sociale. Sa personnalité entière s'identifie ainsi avec l'acte.

d) Le *criminel vrai* (genuin), cas-limite auquel on peut penser, sorte d'homme primitif réalisant directement par l'action ses pulsions originelles, sans traces d'adaptation. Quelque paradoxal que cela sonne, l'homme normal moyen ne se différencie que quantitativement du représentant pur de ce groupe, dont la délimitation d'ailleurs paraît théorique aux auteurs qui concluent avec ces mots :

« La criminalité est une manifestation humaine générale qui n'est « enrayée que par l'action conjuguée de l'angoisse morale et de l'angoisse réelle. C'est ainsi que notre tâche se limitait à l'étude des « conditions responsables de ce que, chez certains individus, ou dans « certaines situations, cette action conjuguée ne suffit plus à empêcher l'acte asocial. »

II. — Criminalité accidentelle

a) *Les délits par acte manqué* (imprudence) répudiés entièrement par le moi.

b) *Les délits de situation*, où il s'agit dans la règle de situations de souffrance réelle, qui blesse à ce point le sentiment de justice que la puissance inhibitrice du surmoi, fonctionnant par ailleurs parfaitement bien, est momentanément mise « hors circuit ». Aussi ces cas sont-ils compris et pardonnés sans autre forme de procès par un chacun.

Conclusion : « La tâche principale du juge de l'avenir, formé à « l'école psychanalytique, consistera à classer le délinquant non plus

« dans un paragraphe du code mais bien dans une catégorie psychologique...
« ... Le premier groupe de la criminalité chronique (organique, toxique, etc.) ressortira au médecin, le criminel névropathique au thérapeute psychanalyste. Le délinquant avec surmoi criminel pose surtout un problème pédagogique..... La punition de la criminalité chronique est superflue. Les principes régnant déjà chez les peuples cultivés, de « dommages-intérêts » ou de « travail imposé » pour réparer le tort tiendraient presque toujours un compte suffisant, dans le cas du criminel normal, du sentiment de justice d'une part, de la nécessité d'intimidation de l'autre. »

*
**

Pour ne pas surcharger son compte rendu, M. Odier ne fera que mentionner les quatre chapitres de la deuxième partie, intitulée : *Quelques cas de crime à la lumière de la Psychanalyse*.

Il s'agit d'un criminel par sentiment de culpabilité, d'une tentative de meurtre exécutée par un névrosé, et finalement, M. Odier se plait à le relever, d'un dernier chapitre consacré entièrement à l'*Economie psychique du meurtre de Madame Lefebvre*, dont le cas a été si brillamment exposé et commenté ici-même par Marie Bonaparte. Les auteurs reprennent le motif indiqué, déjà par l'auteresse, de l'*identification à la mère*. Etant enfant, la future meurtrière de sa belle-fille enceinte aurait nourri un fantasme dans le moment où sa propre mère était devenue enceinte deux fois de suite : « Je voudrais, moi, avoir un enfant « et non maman ». Plus tard, et précisément à la suite de l'époque douloureuse de la ménopause qui devait l'exclure définitivement de la maternité, elle dut constater et revivre la grossesse d'une autre femme, sa belle-fille. Et alors elle réussit, en s'identifiant à sa mère, à réagir comme elle avait craint inconsciemment que celle-ci eût pu réagir à son égard, c'est-à-dire en la punissant de mort, selon les exigences de son propre surmoi. Ses désirs de mort et de castration contre sa mère avaient dû être alors particulièrement violents.

Les auteurs confirment en outre le grand rôle attribué par Marie Bonaparte au complexe phallique et à la valeur substitutive de pénis accordée à l'enfant.

*
**

Telles sont les deux premières parties du livre. Il serait d'ailleurs bien difficile d'en donner une relation complète, tant est riche et neuve, par exemple, la matière de la première, soit la partie théorique. Elle absorbe à elle seule 88 pages, qui sont certainement les meilleures de l'ouvrage, alors qu'une quinzaine seulement sont

réservées à la seconde, la partie clinique, et une dizaine enfin à l'appendice.

M. Odier ne veut pas se lancer dans une critique systématique des thèses et théories quelque peu révolutionnaires qu'Alexander et Staub lancent avec courage tout au long de ces 88 pages si claires et si passionnantes. Il se borne à une ou deux remarques.

M. Odier a déjà relevé le point qui lui paraissait le plus original, c'est-à-dire l'idée de ramener et de circonscrire la responsabilité au degré de participation du moi. Jusqu'ici en effet la responsabilité était un concept plus ou moins philosophique dont les cliniciens et les psychiatres ne savaient trop que faire. Ce « vieux serpent de mer » qu'est le problème du libre-arbitre les inquiétait et les désarmait. Aussi une grande partie d'entre eux inclinaient-ils à le scotomiser tout simplement. A la question : ce délinquant est-il responsable ? ils répondaient : il est malade.

Cette solution cependant s'est révélée dans beaucoup de cas insuffisante. Elle ne satisfaisait pleinement ni le juge, ni le juré, ni le public, quand il s'agissait d'individus que l'expert-psychiatre ne parvenait à classer dans aucune catégorie clinique connue et reconnue, et dont tout le monde avait l'intuition qu'ils n'étaient pourtant pas tout à fait normaux ou même parfois qu'ils étaient anormaux. La plupart des jurisprudences, de connivence avec la médecine, ont alors créé ce principe extraordinaire et ambigu de la « responsabilité limitée ». Et elles l'appliquaient justement à de nombreux représentants de ce groupe vague que la psychanalyse a permis aux auteurs de préciser, de délimiter et de définir cliniquement, soit le groupe des criminels névropathiques, soit occasionnellement aussi à certains délits par imprudence ou négligence (actes manqués ou actions symptomatiques des psychanalystes).

Quelque idée qu'on se fasse de ce principe de responsabilité réduite, on admettra sans peine, croit M. Odier, le grand progrès pratique et scientifique que constitue son remplacement par celui de participation du moi, c'est-à-dire de cette partie de l'appareil psychique qui, disposant de la motilité, peut inhiber les pulsions asociales. Mais ce nouveau principe tend à embrasser le problème général de la responsabilité en s'efforçant de le résoudre de la seule manière possible, c'est-à-dire en le déplaçant sur le terrain uniquement pratique.

On est en droit néanmoins de se demander si même sur ce terrain-là, où M. Odier est pourtant tout disposé à suivre les auteurs, leur position est vraiment inattaquable.

En d'autres termes, après s'être ingéniés à exclure tout postulat métaphysique, n'en réintroduisent-ils pas un nouveau par une porte dissimulée ? Leur image du chef de police auquel ils comparent le moi, et que le ministre de l'intérieur rend responsable de l'ordre et de la sécurité dans son quartier est particulièrement heu-

reuse. Cette attitude du ministre représentant de la société est « utile et intelligente au point de vue pratique (éducateur), absurde « au point de vue théorique... Le chef de police ne peut répondre « moralement de chaque accident de la circulation, mais il doit « s'efforcer à ce que l'ordre règne dans son dicastère. Et le ministre « n'obtiendra de lui cette discipline que s'il le rend aussi respon- « sable que possible... C'est ainsi que le moi doit être maître de « toute l'activité... » (p. 47).

Les auteurs, à ce propos, rapportent la réponse surprenante de Freud à cette question qu'on lui posait un jour : « Devons-nous « prendre la responsabilité de nos rêves, soit de nos désirs incons- « cients ? » A quoi le maître répondit : « Eh quoi, que faut-il donc « en faire ? » Ils aimeraient à leur tour répondre ainsi : « Qui donc « doit répondre ? »

Cette opinion de Freud selon laquelle les hommes seraient responsables de leur inconscient avait révolté, on le sait, un grand nombre de ses élèves. Quoi qu'on puisse en penser théoriquement, Alexander et Staub tendent à en restreindre la portée, ou mieux à la préciser assez clairement pour pouvoir lui donner une portée pratique. Leur idée est à peu près la suivante : En admettant même que l'homme ne soit pas responsable de ses désirs inconscients avant d'avoir été analysé, il le devient *en tout cas après sa psychanalyse*. Car il a trouvé en elle un moyen d'étendre considérablement le « dicastère administratif du moi dans la direction de l'inconscient », bref de redonner à la personnalité consciente la régence de l'inconscient et d'y faire rentrer celui-ci. Et ils ajoutent : « Seul donc l'inventeur de cette méthode pouvait plaider pour la responsabilité humaine de l'inconscient ».

Une remarque en effet s'imposait tout à l'heure. Le chef de police, pour y revenir, ne pouvait être tenu responsable qu'à condition qu'on lui fournisse assez d'hommes et de moyens adéquats pour maintenir l'ordre et éviter les accidents. Dans ce sens, l'homme sain auquel on demande de répondre de ses lapsus et de ses actes manqués, ou le névrosé de ses impulsions, ou le criminel névropathique de ses délits seraient chacun, quoiqu'à des degrés différents, une sorte de commissaire de police sans gendarmes. La psychanalyse équivaldrait à mettre à sa disposition (du moi) un corps éprouvé de policiers avertis.

Cette idée qui, tout au moins sous cette forme, ne manque pas de nouveauté, est fort intéressante. C'est pourquoi nous la soumettons à la méditation des juges et des médecins. Sans prétendre à la discuter, M. Odier s'est demandé pourtant, et c'est là où il voulait en venir, si ce concept nouveau de la responsabilité du moi *après la psychanalyse ne ramenait pas tout de même avec lui, et cela malgré la forme et la portée surtout pratique que les auteurs lui accordent, un nouveau postulat moral ou philosophique.*

Quoi qu'il en soit, il mérite toute l'attention des psychanalystes et pourrait susciter entre eux de fort intéressantes discussions.

En ce qui concerne d'autre part son application juridique et même sociale, il n'est pas besoin de réfléchir longtemps pour apercevoir son extrême difficulté, car elle exigerait forcément une réforme fondamentale des principes et des usages qui sont à la base de nos systèmes de juridiction actuels. Point n'est besoin d'être psychologue pour percevoir les réactions violentes du public à des verdicts futurs qui auraient déclaré innocents ou malades un grand nombre de criminels et stipulé qu'ils ne devaient pas être punis, mais psychanalysés.

Bien plus, les auteurs eux-mêmes, en excellents psychologues qu'ils sont, nous ont déjà expliqué au cours des deux premiers chapitres de leur ouvrage pourquoi précisément l'opinion générale ou chaque individu en particulier ne manquerait pas de se révolter contre cette singulière attitude des magistrats.

Et tout simplement *parce qu'elle blesserait trop le sentiment de justice*. Et cette blessure, nous l'avons vu, entraînerait à son tour de dangereuses *régressions* individuelles ou collectives.

*
* *

Ces remarques nous amènent justement à dire quelques mots de l'appendice que les auteurs ont cru devoir ajouter à leur œuvre et dans lequel ils semblent mettre un frein à leur zèle de novateurs. C'est là peut-être la raison pourquoi la lecture de ces dix dernières pages, après celle de l'œuvre elle-même, emplie de tant de promesses et d'enthousiasme pour une noble cause scientifique, inspire un vague sentiment de déception.

Les auteurs l'ont intitulé : *Quelques remarques sur la psychologie de la société punissante*. Et ils l'ouvrent par ces mots : « Notre tâche est achevée. Elle consistait à approfondir la psychologie de l'action criminelle à l'aide de la science psychanalytique. « Aussi n'avons-nous plus rien d'important à ajouter en espérant « que ces vues nouvelles sur la vie psychique des malfaiteurs conduira à de nouvelles mesures à leur égard après être devenues la « base d'un *diagnostic criminologique* et d'une *justice criminelle futures*. Mais il n'entre pas dans nos intentions de discuter ces dites « mesures ».

Si donc ils laissent intentionnellement de côté les réformes de l'avenir, ils se demandent pourtant en quoi pourraient consister déjà celles du présent. Résumons-les en deux mots.

Pour le criminel névropathique, *suppression de toute punition*, mais sa soumission à un *traitement* et une *éducation* à base psychanalytique. A la place du géolier, le pédagogue et le médecin.

Pour les autres criminels, les normaux, l'application du droit

pénal actuel, en tant que protection de la société, mais aussi objective et dénuée d'affect que possible. Or ce pur principe de prévention et d'intimidation (*principe d'opportunité*) se fait beaucoup moins valoir dans le pénalisme social actuel que les deux moments affectifs prédominants *d'expiation et de représailles* (talion).

C'est dire que le « sens du droit » des masses ne dépend nullement de connaissances intellectuelles. Chaque procès criminel intenté à un malfaiteur particulièrement cruel ou dont les victimes sont nombreuses et pitoyables démontre à nouveau la profondeur des besoins impétueux d'expiation et de représailles qui agitent la foule. Et la peine de mort, en exigeant le sang pour le sang, en est l'expression la plus pure. En conséquence, tout jugement ne satisfaisant pas ces exigences affectives se heurte à de formidables résistances de la part de la communauté. Inversement, la mise au jour de racines inconscientes du besoin d'expiation et la possibilité d'en introduire le contenu dans le conscient de la communauté constitue la condition de toute « justice sans affect ». Car seulement alors la société pourrait renoncer à la satisfaction d'affects irrationnels et établir des convenances nouvelles entre son sens du droit ainsi modifié et l'application de mesures rationnelles.

Après avoir développé ce point, les auteurs toutefois reprenant l'étude psychanalytique du sentiment commun de justice, révèlent le grand danger qu'il y aurait à le blesser. Car l'impunité d'un malfaiteur signifie une menace de nos propres refoulements. « Si « un autre est puni à tort, ma propre liberté est menacée ; si un « autre, inversement, échappe à une juste punition, pourquoi donc « moi dois-je renoncer à mes pulsions ». Dans les deux cas, le combat pour le droit est mené au nom de la liberté de ses propres pulsions.

Il convient ici de relever un fait important. C'est la dépendance du surmoi des enfants par rapport aux autorités extérieures, si bien mise en relief par Anna Freud, et la persistance en outre de cet état de dépendance de leur surmoi chez les adultes. Ceci explique pourquoi son hégémonie est ébranlée par des condamnations légales erronées.

En fin de compte, c'est donc l'angoisse devant la destitution de notre propre surmoi et l'irruption consécutive de pulsions jusqu'ici domestiquées avec tant de peine qui nous pousse en tant que mesure de protection personnelle à faire sans cesse appel à l'expiation des autres. D'autre part, c'est bien parce que la poussée primitive des pulsions est si forte que le surmoi de l'enfant a besoin et celui de l'adulte aura besoin de l'appui constant des autorités extérieures pour rester en mesure de maintenir son pouvoir de refoulement.

En face de toute lésion du droit, le moi se sentant exposé à un nouvel assaut des pulsions, en appelle à l'expiation pour affermir la puissance de son surmoi. Et l'exigence de la punition du malfaiteur constitue simultanément une sorte de « démonstration à l'inté-

rieur » en vue d'intimider nos propres pulsions. « Vous devez « renoncer, leur crions-nous, à ce que nous interdisons au malfaiteur ».

Corrélativement, plus la pression des tendances refoulées est élevée, plus le moi doit exiger la punition des autres comme démonstration exemplaire servant à effrayer le monde originel mais toujours agité de nos propres pulsions refoulées. De là aussi cette singulière et souterraine affinité qu'on constate ou devine entre les criminels et leurs poursuivants officiels ou officieux (détectives).

Mais à côté de ce principe d'expiation qui se manifeste sous forme de pénalisme juridique dans la philosophie du droit moderne, la punition a une seconde racine affective plus profonde encore ; c'est la *vengeance*. Elle est d'origine plus ancienne que le besoin de punition, en tant que pulsion indépendante des instances sociales secondaires, soit du surmoi, érigées bien ultérieurement. Alexander en rappelle brièvement le mécanisme. Il consiste en un renversement de la situation pénible conduisant l'agressé à prendre le rôle de l'agresseur. Freud l'avait déjà formulé en disant qu'on s'efforce de réaliser sans freins d'une manière active ce qu'on subit de manière passive. Ce renversement des rôles a trouvé son expression dans le principe du talion des systèmes pénaux primitifs.

Tandis que les exigences d'expiation protègent contre l'identification avec le malfaiteur, le besoin de vengeance sert à se protéger personnellement contre l'ennemi extérieur. La première est une réaction à l'attaque des propres pulsions, la seconde à celle de l'agresseur. Il convient donc de les différencier, car c'est la vengeance qui détermine le besoin social de représailles et non le désir de faire expier. Qualitativement il s'agit du même phénomène, d'une réaction du moi à une attaque. L'affect est identique mais prend deux directions différentes ; dans un cas il se dirige contre l'ennemi extérieur, dans l'autre cas contre l'ennemi intérieur, c'est-à-dire le soi.

Ainsi donc, en face de tout acte criminel ou asocial commis par autrui, le moi a à combattre sur deux fronts, et sa principale tactique contre l'ennemi extérieur (le criminel) est l'exigence de représailles et contre l'ennemi intérieur l'impulsion à réclamer une expiation.

Au point de vue économique, en second lieu, la punition présente un nouvel avantage. En tant qu'elle représente une agression légale, elle apporte une récompense pour le renoncement individuel au sadisme, car on peut vivre ou revivre quantité d'impulsions agressives en s'identifiant à la société ou à la justice punitives, d'où soulagement du travail de refoulement.

Tels sont les trois mouvements affectifs inconscients qui s'opposent à l'introduction d'une justice rationnelle, laquelle travaillerait tout en excluant les principes d'expiation et de représailles et en renonçant à satisfaire la satisfaction des tendances agressives

cachées de la masse. Mais une telle justice purifiée de tout affect ne pourra s'instituer que lorsque dans l'humanité l'hégémonie du moi sur les excitations pulsionnelles sera à ce point assurée qu'on pourra se passer dès lors de l'étayer et de la soutenir par l'expiation et que secondement les tendances agressives de la masse seront suffisamment apaisées par des sublimations adéquates. Les auteurs, en ajoutant que nous sommes encore bien loin de cet état désirable, concluent sur une note pessimiste. Le triomphe du pacifisme, en effet, de même que le développement économique moderne et la forme nouvelle du capitalisme d'aujourd'hui dans lesquels le combat individualiste perd chaque jour du terrain, autant de possibilités de satisfaction sublimée de l'agression qui vont disparaissant peu à peu. A pareille époque, comment donc fermer au sadisme des hommes ce dernier refuge autorisé que leur ouvre la justice ? Car la politique ou le sport à eux seuls pourraient difficilement compenser ces renoncements à toutes les autres formes du sadisme.

Il n'en reste pas moins, et tels sont les derniers mots de l'ouvrage, que le sens du droit ne pourra se contenter seulement d'un traitement rationnel adéquat et scientifique du délinquant que lorsque la collectivité aura su réfréner ses trois exigences affectives d'expiation, de représailles et de récompense sociale pour l'inhibition de son sadisme.

*
* *

M. Odier conclut qu'il existe une sorte de contradiction entre les prémisses et la conclusion du livre de critique sociale d'Alexander et Staub. Si la première partie, consacrée à la psychologie du criminel et de ses juges en est certes si encourageante et offre un intérêt si passionnant tant au point de vue de la psychanalyse qu'à celui de la criminalité, et qu'à ce troisième de la possibilité et de l'opportunité d'une réforme rationnelle des mœurs juridiques et pénales trop primitives encore de notre société moderne, la seconde partie inversement, sous forme de cet appendice décourageant consacré à la psychologie de cette société elle-même, n'en vient pas moins nous démontrer psychanalytiquement pourquoi cette réforme psychanalytique est pourtant impossible. Car pour la préparer il ne s'agit de rien moins, sinon d'analyser tout le monde, que d'instruire et d'éduquer analytiquement la collectivité tout entière. Et la partie la plus difficile de cette tâche énorme de rééducation en masse serait bien, comme les auteurs le laissent supposer, d'amener les foules à ne plus réagir par une régression à la blessure de leur sentiment de justice.

On pourrait, à cet égard, en cherchant quelque peu la petite bête, décomposer l'ouvrage positif et négatif à la fois d'Alexander et Staub en deux thèses contradictoires. On se rappelle que les premiers chapitres exposent une très fine analyse du sentiment de la

justice et montrent qu'il constitue un régulateur très sensible des renoncements aux tendances pulsionnelles et asociales. Conclusion : on ne peut le blesser sans danger, et le danger consiste précisément dans l'abandon par les uns ou les autres de l'un ou l'autre de ces renoncements du sens social. Or la justice pénale est destinée à assurer cet état d'équilibre. Donc elle est utile finalement et il faut la maintenir.

Mais voici la deuxième thèse. La punition des criminels est irrationnelle, dénuée de sens et nuisible. Elle concourt même à favoriser le crime. Conclusion : on ne doit pas punir les délinquants mais chercher simplement ou bien à les guérir ou bien à protéger la société contre eux.

Dans l'appendice enfin, les auteurs revenant à leurs prémisses nous démontrent par une nouvelle analyse, aussi fine que la première, pourquoi on ne peut pas ne pas punir les délinquants, pourquoi par conséquent il faut, en définitive, s'accommoder du pénalisme régnant.

Et cependant le caractère relatif de cette critique n'échappe pas à M. Odier. Les auteurs en effet insistent sur les limites précises, qu'en hommes de science ils ont fixées à leur étude comme à leur tâche. Et c'est donc à bon droit qu'ils défendent leur position. Ils se posent en somme uniquement en « experts psychologiques » et s'efforcent à ce titre de répondre à trois questions :

Que se passe-t-il : 1° dans l'âme du criminel ; 2° dans celle du juge ; 3° dans celle de la foule ? Et il nous faut en toute justice reconnaître qu'ils y répondent, à l'aide de la méthode freudienne, de la manière la plus claire, la plus complète et incontestablement la plus brillante. Quant à la nature des mesures pratiques et sociologiques qu'il y aurait lieu d'appliquer, ou quant à la possibilité des réformes juridiques qu'il conviendrait d'apporter en prenant pour base les découvertes récentes de la psychanalyse, c'est là une tout autre question, prétendent-ils, dont la solution ressortit à la compétence d'autres experts, soit de juristes, législateurs, sociologues ou pédagogues. Et selon M. Odier, ils n'ont par tort.

*
**

Le *Dr Laforgue* remercie le conférencier et développe l'intérêt d'une pareille étude en ce qui concerne les tendances criminelles plus ou moins dissimulées de certains malades.

*
**

M. Pichon s'excuse de se sentir obligé de répondre longuement à la communication de M. Odier. Les membres de la Société Psychanalytique de Paris savent que lui-même s'est beaucoup intéressé

à ces questions, il a essayé de poser correctement les problèmes concernant les relations des criminels et délinquants avec la Société. Dernièrement encore, au Congrès de psychologie appliquée, il a, avec son ami Laforgue, essayé de classer, d'un point de vue social pratique, les différents modes de réaction des psychismes déséquilibrés : nuisance personnelle, sublimation, perversion, nuisance sociale. Le crime rentre dans cette dernière catégorie.

Aujourd'hui, M. Pichon a beaucoup appris en écoutant l'exposé de M. Odier ; il estime grandement l'effort fourni par MM. Alexander et Staub touchant des matières aussi ardues que celles où ils se sont lancés ; il a grandement apprécié certaines de leurs fines distinctions psycho-cliniques, telles par exemple celle entre l'acte manqué et la compulsion : il a admiré leur analyse des motifs affectifs du pénalisme ; mais il voulait montrer pourtant que l'ouvrage de MM. Alexander et Staub, tel que le présente avec tant de conscience et de compétence son ami Odier, eut beaucoup gagné si une certaine confusion ne s'était pas introduite dans leur pensée, et si une certaine incertitude sur le but même qu'ils poursuivaient ne les avait pas hantés.

*
**

M. Pichon, qui, on le sait, s'est attaché à montrer avec netteté la nature propre de chacun des trois points de vue métaphysico-moral, scientifique et juridico-social, les a vus, avec peine, mal distingués par les auteurs.

Le comble de l'équivoque, car elle paraît englober les trois points de vue à la fois, c'est celle contenue dans cette phrase : « Un acte ne peut être *jugé* que si la connaissance des faits, les motifs du délinquant peuvent être compris ». Certes, M. Pichon ignore quel est le terme allemand employé ici par les auteurs. Mais il reste que la phrase est dans un chapitre où les auteurs traitent de la crise de l'organisation judiciaire. Or, ils semblent demander pour le *jugement judiciaire*, acte de défense et de protection sociales, des éclaircissements psychologiques fouillées qui regardent le *jugement intellectuel* à porter scientifiquement, médicalement sur le cas, et, jusqu'à un certain point aussi le *jugement moral* de la valeur de l'acte.

Les auteurs semblent croire que le *point de vue métaphysico-moral* et le point de vue *juridico-social* sont communément confondus, et se laisser même aller à les confondre eux-mêmes quelquefois. C'est du moins ce qu'il lui a semblé en entendant son ami Odier parler en leur nom (*chap.* 6) du « principe régnant de la *punition* », de la peine qu'une simple négligence *méritait* (*chap.* 7) et prétendre en leur nom que le « principe d'opportunité » n'est pas le principal fondement du droit pénal (*Appendice*). Il croit que, sur

ce point, les auteurs se montrent injustes envers leur temps. Certes, la répression judiciaire, si elle répudie le *talion*, se sert en revanche du sentiment socialement utile de l'*expiation* que MM. Alexander et Staub ont si instructivement et bellement analysé. Mais elle ne fait que s'en servir ; et, en France tout au moins, tous les milieux cultivés sont depuis longtemps acquis à l'idée que l'organisation judiciaire n'a pour but, étant de sa nature un rouage social, qu'un rôle pragmatique de défense et de protection sociales, régi par ce que les auteurs appellent le principe d'opportunité.

Mais il y plus ; dans cette salade à la fois judiciaire et métaphysico-morale, les auteurs introduisent aussi l'ingrédient scientifique médical. A leur dire, transmis par M. Odier, « toute activité humaine non seulement n'est pas le résultat d'une volition libre, mais est au contraire plusieurs fois déterminée » (*chap. 3*). C'est la thèse freudienne, thèse scientifique irréprochable. MM. Alexander et Staub, en une analyse psychologique admirable, précisent même que le sentiment de libre-arbitre n'est que « le désir narcissique que le surmoi gouverne l'âme de façon absolue et illimitée ». Cette ingénieuse explication vaut sur le terrain psychanalytique. Mais aux personnes qu'impressionneraient sa spéciosité, il faut faire remarquer qu'elles ne résolvent rien quant au problème métaphysique et moral du libre arbitre. La discipline scientifique telle que nous l'a transmise le XIX^e siècle a pour essence même de chercher à rapporter tout phénomène à une cause ; quand elle vient à s'appliquer aux phénomènes psychiques, elle ne peut donc les concevoir que comme déterminés. Mais ce serait un cercle vicieux que de croire valables en soi, métaphysiquement, pour le psychisme, les vues qui sont les seules que la structure interne de son intelligence lui permettent de prendre de lui-même. Ce n'est pas encore aujourd'hui que sera résolue l'éternelle antinomie de la causalité et du libre-arbitre, aussi inhérente à l'esprit humain que celle, par exemple, du continu et du discontinu. MM. Alexander et Staub paraissent pourtant croire s'être débarrassés de cette antinomie, et avoir ainsi exclu la métaphysique des termes pratiques. Mais, comme l'a excellemment montré notre ami Odier, elle se glisse pourtant, à leur issue, dans leurs conceptions mêmes ; car comment cette maîtrise du *je* sur toute l'activité, cette domination sur la matérialité des causes déterminantes, qu'ils pensent être l'idéal et qu'ils croient pouvoir s'établir après l'analyse, peut-elle être conçue autrement que comme ressemblant étrangement au libre-arbitre, puisqu'au dire même des auteurs elle réintroduit la responsabilité ? Et quelle mystérieuse base donnent-ils, M. Odier le demande, à la possibilité de passage, en certains cas seulement, à la réalisation alloplastique s'ils n'admettent pas l'existence d'une sorte de courage inhibiteur autonome (peut-être voisin de la « force psychologique » de M. Janet), dont les défaillances soient précisément morales ? Que si le postulat de la liberté humaine, indispensable moteur pratique de nos actes,

arrive toujours à se glisser dans toute considération pratique, pourquoi vouloir, comme le font les auteurs, se dissimuler à soi-même cette intrusion ? Des psychanalystes devraient être les premiers à ne pas négliger un formidable mystère qui gêne certes la construction de beaux systèmes clos et complets, mais qui ne se laisse séduire par aucun raisonnement que vicieux.

*
**

Une autre erreur de principe a vicié, dit M. Pichon, l'ingénieuse classification des criminels en *névropathiques*, *normaux* et *organiques* que nous apportent MM. Alexander et Staub (*chap. 4*).

M. Pichon veut se débarrasser d'abord d'une question de mots. Il lui semble inadmissible qu'on puisse traiter un criminel de *normal* : cela semble signifier qu'on peut être criminel sans sortir de la norme, ce qui est absurde. Il a cru comprendre, grâce à M. Odier, que les auteurs entendaient par là une certaine organisation harmonique du psychisme criminel comparable, par cette harmonie entre le surmoi, le moi et le ça, à celle de l'homme normal. Il aimerait mieux, en ce cas, qu'on dit criminel harmonique.

Mais ce qui est plus grave, c'est qu'on puisse croire pouvoir trier des affections, quelles qu'elles soient (et la criminalité vue du point de vue médical est une chose morbide), en psychiques et en organiques. La nature humaine est comme un mur qui a deux faces, l'une peinte en bleu qui est l'aspect psychique, l'autre peinte en rouge qui est l'aspect organique. Il nous est absolument impossible d'apercevoir les deux faces du mur, mais nous avons pris assez de points de repère pour connaître un certain nombre de correspondances entre les deux côtés. M. Pichon en appelle à ses amis Codet, Borel, Parcheminey qui diront tous comme lui que toute affection psychique peut être utilement attaquée thérapeutiquement des deux façons : le gardénal atténue des angoisses dont la psychanalyse montre légitimement la genèse psychique ; des interventions psychiques agissent utilement sur certains paralytiques généraux dont la maladie est liée à des lésions cérébrales d'origine syphilitique, et même, semble-t-il, sur des affections organiques échappant au domaine de la psychiatrie.

*
**

Une troisième erreur de principe, qui procède de la première, c'est de croire que le juriste peut chausser les bottes du médecin, et réciproquement. Leurs fonctions sociales sont absolument différentes.

Le médecin digne de ce nom est l'aide particulier de son malade ; il l'étudie scientifiquement et, même si moralement ce patient lui inspire de l'horreur — comme c'est le cas pour le criminel — il

s'efforce, au cours de son ministère médical, de ne se laisser inspirer dans ses actes que par un seul sentiment : la compassion. Il fera tout pour mettre le plus longtemps possible son patient à l'abri du risque de sanctions pénales. Le médecin qui se fait, au cours de son ministère médical, l'avocat de la société, est un traître. Si la société a besoin de fonctionnaires qui soient au courant des sciences médicales, qu'elle crée un corps d'*agents médico-sociaux*, mais que cette profession soit absolument distincte de celle de médecin. M. Pichon est heureux d'avoir, au temps où nous vivons, l'occasion de marquer son opinion à ce sujet.

Le juge, au contraire, est un agent de la société. Il n'a pas juridiction sur le for intérieur des citoyens. De quelque indéniable valeur que soient les considérations psychologiques sur lesquels ils l'asseoient, MM. Alexander et Straub ont tort d'employer une expression aussi dangereuse que celle de *criminalité sans danger* (chap. 7). La criminalité commence à l'acte, et l'acte seulement, c'est-à-dire quand les réactions prennent l'allure que les auteurs appellent *alloplastiques*. Mais la seule chose qui importe au juge, hors de toutes les subtilités psychologiques des psychanalystes, c'est la *nature sociale* de cet acte (vol, meurtre, etc...), et les moyens les plus opportuns pour empêcher la reproduction, soit par le même sujet, soit par d'autres, d'un acte analogue.

Or, les auteurs n'ont pas du tout convaincu M. Pichon de l'inefficacité du pénalisme. L'extraordinaire développement des crimes passionnels en France, auquel M. Jones a fait malicieusement allusion dans sa remarquable conférence sur *la jalousie*, procède à l'évidence de la pluie d'acquittements dus au jury. D'ailleurs, les auteurs eux-mêmes se sont chargés de nous expliquer comment les peines agissaient en mettant en jeu dans la foule le sentiment, socialement très utile, de *l'expiation*, et celui, plus anti-social mais aussi plus rare chez les civilisés, de *la vengeance*. Et ils nous ont montré quel formidable danger de régression à la barbarie déclencherait l'abandon de tout système pénal.

Pourquoi ne pas essayer, au contraire, d'un système plus mécanique, plus strictement juridique. Le jury, avec ses motifs sentimentaux mal élaborés par des esprits grossiers, son absence de lumières sur l'utilité sociale, son influençabilité par les effets de plaidoirie des avocats a fait la preuve de son incapacité dans tous les pays où il fonctionne, sauf peut-être — et encore — dans celui, l'Angleterre, où il a pris naissance et au tempérament duquel il se peut qu'il convienne particulièrement. Pourquoi dès lors ne pas confier le pouvoir judiciaire aux spécialistes même, en les pénétrant bien de l'esprit social de leur rôle, et en ne leur demandant que la science exactement juridique nécessaire pour appliquer le plus rigoureusement possible des textes de loi bien étudiés par des compétences appropriées, mais dont des Parlements fantasques ou malhonnêtes ne changeraient pas à chaque instant les dispositions, car

la foule a besoin d'asseoir son éthique sociale sur quelque chose de suffisamment stable ?

Il faudrait seulement que l'Etat, représentant officiel de la société, voulût bien, pour pouvoir être rigoureux dans ses sanctions, renoncer à porter son ingérence sur tous les terrains de la vie des individus. M. Pichon craint que MM. Alexander et Staub ne tombent un peu dans ce qu'il appelle *l'humanitarisme*, c'est-à-dire la recherche, sous prétexte de bonheur collectif, d'une unification la plus grande possible de tous les hommes, alors que selon lui l'idéal pour la réalisation de bonheurs individuels vrais et profonds, c'est *l'humanisme*, c'est-à-dire la tolérance, voire même la recherche, du maximum de diversité compatible avec la douceur et la paix civile.

*
**

En terminant, M. Pichon souligne le danger qu'il y a, pour les psychanalystes, à croire avoir découvert des terres absolument nouvelles quand ils ont habillé de termes psychanalytiques et intégré dans leur discipline des notions que les arts et l'éthique courante avaient depuis longtemps assimilées. L'on n'a pas attendu les psychanalystes pour connaître l'attrait du fruit défendu, témoin Ève, ni même le charme amer de la soumission au châtiment. On ne les a pas attendus non plus pour concevoir l'âme comme un microcosme dont le *je* soit le souverain responsable ; toute la morale antique tient dans le *sui compos* procédant du γνῶθι σεαυτὸν ; et les entités intrapsychiques du freudisme ressemblent beaucoup, à certains points de vue, aux éléments psychiques du polypsychisme de Durand de Gros et aux démons tentateurs de l'Église.

M. Pichon regrette enfin, qu'à propos de *l'hypermoralité* que MM. Alexander et Staub attribuent à certains névrosés criminels, M. Odier n'ait pas parlé plutôt de *pseudo-moralité*, ni fait appel à son ingénieuse conception personnelle du surça.

*
**

Le D^r Codet estime que la justice ne peut être envisagée que d'un point de vue pragmatique. Elle satisfait le besoin de justice du peuple. Si quelques-uns commettent des délits parce qu'ils recherchent le châtiment, ils restent l'exception ; par ailleurs la sanction contribue à former le freinage automatique contre les impulsions criminelles. Socialement, l'indulgence manifestée en général aux actes passionnels est mauvaise. Les jurés sont trop sentimentaux. La notion de responsabilité limitée dépasse généralement le médecin.

*
* *

M^{me} *Morgenstern* fait observer que le besoin de punition, au lieu d'inspirer des crimes, pourrait aussi bien trouver d'autres satisfactions, par exemple chez les femmes qui recherchent les laparotomies. Il faut donc tenir compte du choix du moyen, social ou asocial, et rechercher là le problème de la responsabilité.

*
* *

Le D^r *Laforgue* insiste sur l'importance de diagnostiquer le crime. Il y a des névrosés qui commettent de vrais crimes, mais dans de telles conditions que ni les juges ni le public ne sauraient reconnaître comme tels leurs actions. Leur façon d'agir peut, dans certains cas, causer des morts. Par exemple, ces névrosés du type de la « fausse victime » dont il a déjà parlé. Il faudra peut-être, grâce à une expérience psychanalytique plus étendue, modifier nos conceptions du crime et reconnaître comme criminelles des actions jugées jusqu'ici comme non condamnables, une fois connues les intentions cachées et les effets.

Séance du 26 novembre 1929

A la suite d'une réunion technique, il a été procédé à l'élection du D^r Michel CENAC comme membre titulaire. Le D^r CENAC a été élu à l'unanimité.

Des dispositions ont été envisagées pour la périodicité régulière des séances de la Société.

Séance du 20 décembre 1929

Le D^r Flügel, de Londres, fait une conférence sur *L'affectivité dans le vêtement*. Publié dans le corps de la Revue (p.).

Au cours de la discussion, le D^r *Læwenstein* fait remarquer l'importance du talon haut dans la mode féminine : avec son introduction, on a cessé de regarder le corps comme un tout et la femme s'est décomposée en éléments d'intérêt dissociés (haïches, cuisses, etc.). En général, le vêtement féminin tend à éveiller la convoitise de l'homme, selon l'idée d'Anatole France.

Le D^r *Leuba* observe à ce point de vue que l'exhibition n'est pas le meilleur moyen d'éveiller ce désir. Le D^r *Schiff* pense que la tendance actuelle à l'uniformisation du vêtement féminin peut constituer une extériorisation d'homosexualité. Le D^r *Frois-Wittmann* rappelle le caractère féminin de certains vêtements masculins d'aujourd'hui : larges pantalons, pyjamas très souples, etc. Le D^r *Laforgue* estime que la tendance exhibitionniste des vêtements d'après-guerre, semblant promettre des satisfactions plus facilement acces-

sibles, correspond d'une certaine manière à l'inflation monétaire : il y a là un problème général dans l'économie de la libido. Le D^r *Hesnard* revient sur le fait que le vêtement qui cache le corps, en renforçant la curiosité, intensifie le désir. Il constate que la mode actuelle tend à une espèce d'androgynisation, selon laquelle hommes et femmes arrivent à se ressembler. Il mentionne les variations extrêmes des formes du sentiment de pudeur, les musulmanes n'hésitant pas, par exemple, à découvrir leur ventre pour cacher leur visage.

Le D^r *Flügel* revenant sur les variations du costume, constate que l'exhibitionisme masculin de la Renaissance s'est transformé en désir de voir, au moment des grandes découvertes scientifiques, puis s'est sublimé sur la science, tandis que le vêtement devenait plus sobre. Actuellement, les nudistes prétendent que la sexualité n'entre pas en jeu dans leurs préoccupations ; en fait, leur sexualité se diffuse sur tout le corps, les hommes suivant en cela un processus habituel aux femmes. Le D^r *Hesnard* constate que le nudisme se développe davantage dans les pays où la sexualité directe est plus refoulée.

*
**

Compte rendu des Conférences sur la Technique Psychanalytique faite par le D^r *Sachs* à la Société Psychanalytique de Paris en juin 1929.

I

Au début, l'investigation psychanalytique se confondait avec la thérapeutique : une différence tend à s'établir. Si la pensée psychanalytique s'est répandue partout, même chez nos adversaires, la technique est beaucoup moins connue.

Toutes les méthodes psychothérapiques utilisent l'inconscient, mais souvent sans le savoir ; aussi ignore-t-on la cause des succès et des échecs et on ne sait sur quelles raisons asseoir le choix d'un procédé. Le transfert affectif se produit avec toutes les techniques : suggestion, hypnose, prestige du médecin, etc. Il est vrai qu'on peut guérir les névroses « avec tout et avec rien », en se servant de tous les contrastes : chaud ou froid, alimentation ou jeûne, etc., mais on agit au petit bonheur. La psychanalyse apporte là plus de clarté : nous savons ce que nous pouvons faire et ne pas faire. Nous comprenons aussi des faits restés jusqu'ici sans interprétation. Supposons qu'un homme fasse une paralysie brachiale et qu'un hypnotiseur le guérisse ; si, plus tard, il tombe dans la rue et se casse le même bras, le psychanalyste pourra en découvrir des raisons inconscientes et saura que, dans un cas de ce genre, il n'y a pas de

vraie guérison tant que le sujet a la possibilité de remplacer une manifestation purement nerveuse par un véritable accident.

Le rôle de l'analyste est de remplacer une misère névrotique par une misère banale.

La psychanalyse demande des dons spéciaux, mais pas plus que, par exemple les mathématiques ou toute autre spécialité. En outre, dans toute psychologie, on trouve cet avantage que l'objet d'étude est identique à l'instrument d'étude : l'âme humaine. En outre l'inconvénient de l'anthropomorphisme — le plus grand obstacle à la compréhension de la nature — disparaît dans la psychologie.

Puisque l'analyste doit se servir de son âme comme instrument, il est clair que cette âme doit subir une préparation et c'est pourquoi l'analyse didactique est nécessaire. Il y a avantage à connaître directement la méthode par ce moyen et à expérimenter les deux situations possibles d'analysé et d'analyste.

L'analyste ne travaille pas, le plus souvent, avec son intellect et son conscient, mais avec son inconscient. Il ne peut faire son devoir en se bornant à une étude intellectuelle de ce qui lui est raconté.

En nous fiant à notre inconscient, nous pouvons faire par exemple, des actes de mémoire qui étonnent les patients, alors que consciemment nous ne savons presque plus rien d'eux quand ils ont quitté notre cabinet.

Freud a insisté sur la nécessité de *l'attention flottante et égale*. Il faut d'abord avoir confiance dans le phénomène qui nous fera saisir l'élément utile ou le détail intéressant, pour que celui-ci se produise, le phénomène est arrêté par une direction volontaire de l'attention. C'est pourquoi Freud conseille de ne pas écrire pendant les séances, cet acte étant contraire à l'attitude d'attention flottante.

Il convient d'abord d'étudier la règle de l'association libre du point de vue de l'analyste.

Quand le malade apporte une masse importante de pensées et d'images, on est perdu si l'on veut tout retenir.

Il faut examiner tous les détails de son comportement. Par exemple, le choix du siège et de la position dans le salon d'attente caractérise chaque sujet et tout changement constaté doit éveiller l'attention. L'un se place face à la porte du cabinet pour n'être pas vu par l'analyste sans le voir en même temps ; un autre se cache dans un coin ; un troisième exprime ses tendances de voyeur en restant près de la fenêtre. Une femme, par exemple, ne s'asseyait jamais ; elle présentait un complexe de castration et pour elle, le fait d'être assise se rapportait à l'acte de la miction et elle aurait éprouvé un sentiment de jalousie et d'infériorité à se montrer dans cette position à l'analyste. Un homme, fils de théologien, révolté contre son père, exprimait ses résistances contre l'analyste en s'asseyant face à la porte du cabinet et en lisant ostensiblement un journal d'opinion contraire à celle de ce dernier.

Il faut observer, chez le sujet, la manière d'ouvrir la porte, de donner la main, de s'allonger sur le divan : l'hystérique se jette sur le divan comme dans une aventure nouvelle tandis que l'obsédé pratique toujours un certain cérémonial, range ses lunettes, place ses pieds d'une certaine façon, etc. Il faut encore surveiller les intonations, les pauses.

Il ne faut pas perdre de vue le but qui est de découvrir l'inconscient. On ne saurait formuler un système méthodique d'interprétation. Certains sujets éliminent toute expression émotive de ce qui les touche réellement ; il faut y penser et porter l'attention aux choses dites sur un ton d'indifférence.

Chaque interprétation doit avoir une portée et tendre à changer quelque chose dans la répartition de la libido chez le malade. Ce n'est pas nécessairement une révélation : elle peut ne concerner qu'un petit détail — mais il serait inutile de faire la définition psychanalytique, en termes spéciaux, de faits psychologiques ; ce ne doit pas être non plus une sorte de traduction à la manière d'un lexique. L'interprétation doit être un acte économique produisant un changement dans les processus mentaux du sujet.

L'importance doit être attachée non seulement au contenu de l'interprétation mais au moment où celle-ci intervient, car il est nécessaire qu'elle arrive à point pour être utilisable. Il arrive qu'une interprétation soulève des résistances, mais en cela même elle prend une portée économique puisqu'elle souligne et permet d'apercevoir la résistance. L'interprétation n'est pas nécessairement une traduction, mais peut n'être qu'une remarque minime. Le silence peut, dans certains cas, revêtir la valeur d'une interprétation. Ainsi, un malade au courant de la technique analytique employait toutes ses forces à la résistance. Après quelques remarques, il fit un jour la constatation qu'un oiseau chantait dehors (ce qui était exact). L'analyste répondit : « Un oiseau ? Je n'en ai pas » (En allemand, *haben eine vogel*, avoir un oiseau, signifie être bête). Le malade avoua alors en riant qu'il avait eu précédemment la pensée que l'analyste n'était pas très intelligent, chose que l'analyste avait devinée d'après certains indices.

A certains moments, les souvenirs d'enfance se mettent à sortir et l'analyste peut se contenter d'interprétations pures et simples, mais la plupart du temps, il faut extraire de rares pépites d'une grande quantité de minerais.

Il est indispensable de bien choisir le moment où le sujet peut assimiler l'interprétation qu'on lui donne. A ces moments-là, d'ailleurs, une simple suggestion peut amener un matériel considérable.

II

Nous allons envisager la règle de la libre association du point de vue de l'analysé.

Le malade ne peut pas toujours s'expliquer librement sur sa névrose. Il arrive que des obsédés ne puissent parler de leur obsession ou n'y pensent plus pendant les séances. On ne saurait juger de l'importance du symptôme avant d'avoir fait l'analyse. Par exemple, un malade ne présentait qu'un symptôme isolé d'hypersensibilité auditive ; ce symptôme lui avait fait abandonner successivement trois métiers ; en réalité, c'était un moyen pour retourner chez sa mère et se faire nourrir par elle et on ne put comprendre qu'à la fin qu'il s'agissait, dans la détermination du symptôme, d'une fixation maternelle.

Il faut habituer le malade dès le début à une certaine activité. On peut, au cours d'un essai préalable d'analyse, pendant quinze jours ou trois semaines, entendre assez de choses pour juger de la situation. Ceci est très important pour déceler une paranoïa ou une schizophrénie sous les apparences d'une névrose et l'analyse est, dans ces cas, plus révélatrice qu'un examen psychiatrique simple.

Il ne faut pas imposer trop de conditions à l'analysé, pour ne pas empêcher sa spontanéité. Cependant, certaines sont indispensables.

Règles de vie extérieure : I. Ne pas prendre de décision importante pendant l'analyse en raison des émotions qui réapparaissent. Le sujet comprend et promet généralement, mais ne tient pas sa promesse, car il tend à reproduire ses émotions. Une offre de mariage, une carrière, etc., servent de prétexte à un témoignage de reconnaissance ou de rancune envers l'analyste. L'analyste doit tracer la frontière entre ce qui appartient à la réalité actuelle et ce qui appartient au transfert. Pour que le transfert puisse entrer dans la situation analytique sans la détruire, il faut un cadre solide et la règle précipitée en est un.

II. La règle d'abstinence est peut-être moins évidente. Dans les cas extrêmes de toxicomanie, d'onanisme, de perversion, on ne peut exiger une abstinence complète, puisque justement le sujet a besoin de l'analyse pour atteindre ce but : il faut au moins demander assez de bonne volonté pour que la perversité ou la manie ne serve pas d'obstacle à l'analyse. Ainsi, si un morphinomane attend l'heure qui précède la séance pour absorber sa drogue, c'est qu'il veut se dérober aux conflits et qu'il refuse de guérir : il vient en analyse pour obéir à une autre personne ou pour chercher la preuve qu'il est incurable. Chaque vague de résistance produit une recrudescence des habitudes. Il ne faut pas s'en irriter mais montrer qu'on cherche là une indication sur la volonté de guérir.

Par la suite, la règle trouve à s'appliquer presque dans chaque cas. Le sujet cherche à dériver la force affective sur une amitié ou toute autre manifestation extérieure à l'analyse. Il faut être capable d'interdire ces manifestations et prendre la précaution d'avertir le sujet dès le début de la possibilité de pareilles interdictions.

Règles de vie intérieure : I. Le malade doit s'étendre sur un

divan. On lui explique qu'il lui sera plus facile de parler sans regarder l'analyste, mais il est surtout nécessaire que l'analysé ne puisse observer les expressions de l'analyste : ce dernier ne travaille pas dans un état qui lui permet de se contrôler avec assez de rigueur. Cette règle est indispensable. Si le malade refuse en prétextant une angoisse ou autre chose, il est mauvais de céder. Souvent, des conversations préalables assez longues viendront à bout de cette difficulté.

II. Règle de l'Association libre. Certains s'y soumettent tout naturellement. D'autres résistent dès le début. On invite le sujet à dire tout ce qu'il veut, à condition de ne rien supprimer de ce qui leur vient à l'esprit. Il doit être comme un observateur placé à une portière de chemin de fer et chargé de dire tout ce qui défile devant ses yeux. Il ne doit pas préparer des discours, ni prétexter qu'un détail est sans valeur. S'il supprime un détail intentionnellement dès le début, ce détail surgit généralement indirectement. En effet l'attraction de l'inconscient modifie le cours des idées.

Il arrive que des souvenirs d'enfance refoulés surgissent dès les premières séances, mais ceci est exceptionnel.

La vie de chacun est remplie de répétitions de notre vie infantile, dans les grands ou les petits événements, et toujours sous un déguisement. C'est ainsi que Wagner, avec toute son imagination, n'a jamais pu inventer qu'une scène : une femme est liée à un homme important ou âgé qui a des droits sur elle, et un homme plus jeune ou plus intéressant la lui enlève. Comme dans sa vie réelle, les deux femmes qu'il a aimées, il les a prises à des amis à lui. On voit là l'influence sur lui du complexe d'Œdipe.

Par la libre association, ces répétitions entrent dans la situation analytique mais comme ici la réalité extérieure, c'est-à-dire l'analyste ne change pas, il est difficile de les déguiser.

Au début, la libre association est de première importance. Plus tard, quand le transfert s'opère, celui-ci prend la principale importance. Dès lors, le bon-vouloir, le désir de guérir cesse d'être indispensable, comme la poignée d'un tiroir devient superflue une fois que le tiroir est entrouvert.

DISCUSSION : *M^{me} Marie Bonaparte*. Si le malade est un obsédé qui craint de ne pas suivre les règles et présente trop de scrupules, faut-il plutôt le calmer et adoucir ces règles ?

D^r Sachs : Il faut découvrir le vrai motif de l'obsession et savoir ce que le sujet cherche vraiment à éviter avec ses scrupules et, par ce moyen, déplacer ses craintes. De toute façon, l'analyste ne doit jamais montrer des signes d'impatience.

M^{me} Sokolnicka : le malade qu'on accuse de ne pas vouloir guérir en est empêché la plupart du temps par un sentiment de culpabilité.

D^r Nacht : Faut-il expliquer au sujet le processus analytique ?

D^r Sachs : Ceci dépend de son degré de culture. C'est pourquoi les séances préliminaires sont utiles, notamment chez les femmes qui redoutent de se laisser aller à leur transfert.

III

Le D^r Sachs traitera, dans la leçon de ce soir, du transfert, point capital de l'analyse, et du maniement duquel dépend tout le succès de celle-ci.

Le transfert se définit : la répétition d'une situation affective ancienne et susceptible de se renouveler dans toute l'existence. A la différence des autres méthodes thérapeutiques, qui utilisent le transfert à l'insu du thérapeute, que celui-ci soit un guérisseur, un rebouteur, un hypnotiseur ou un médecin, l'analyse l'utilise sciemment. Le psychanalyste sait utiliser le transfert ; il sait comment l'employer pour les fins qu'il poursuit. Le guérisseur ne sait pas le discerner, et encore moins s'en servir pour replonger le malade dans la réalité.

Faut-il expliquer aux malades ce qu'est le transfert ? Au début de l'analyse, il n'est pas bon de le faire, il faut s'abstenir d'en parler. Il est impossible d'expliquer théoriquement ce qu'il est : il faut le vivre. Il est d'ailleurs douteux que le malade retire quelque avantage de cette explication. Le malade ne doit pas éprouver de gêne en présence de son analyste ; lui parler d'emblée du transfert l'exposerait à perdre la spontanéité, la liberté nécessaires à une analyse.

Certains malades sont déjà renseignés sur l'existence du transfert quand ils commencent l'analyse. S'ils tentent d'en parler, il faut éviter de les suivre sur ce terrain ; on leur dira que le transfert varie énormément, selon les cas, et que le mieux est d'attendre qu'il se manifeste.

Ce n'est jamais un malheur irrémédiable que d'omettre une interprétation ou de commettre une faute d'interprétation. C'en est une grave de méconnaître les manifestations du transfert ou de ne point les analyser en temps opportun.

Comment se manifeste le transfert ? De mille manières. En voici un exemple :

Au début d'une séance d'une analyse déjà avancée, la malade garde tout d'abord le silence. Puis elle se met à raconter un rêve. Son récit est entrecoupé de silences. La narration du rêve n'avait d'autre but que de détourner l'attention du médecin tandis qu'elle lui cachait quelque chose d'important. L'analyste lui fait remarquer la difficulté qu'elle a à s'exprimer et insiste pour obtenir l'explication de ces réticences. Elle avoue que l'idée suivante lui a traversé l'esprit : « Voilà le gros cochon qui s'assied ». Or c'était une jeune fille cultivée, d'éducation raffinée. Elle était, à cette époque, pleine de re-

connaissance pour l'analyste, qui venait de l'affranchir de certaines choses fort gênantes. Elle apporte les associations suivantes : une femme au postérieur rebondi (une imago de la mère) ; enfant, elle était très docile, obéissante et douce. Mais elle supportait mal les ordres de sa mère, et, tout en étant un modèle d'obéissance, abreuvaient celle-ci, in petto, des injures les plus grossières. Elle prononçait, en particulier, et mentalement : « Gros cochon ».

En traitant son analyste de gros cochon, elle l'identifiait donc à sa mère. Cette identification se fait très aisément, par exemple chez des malades qui, comme enfants, se sont représenté leur mère avec un pénis.

Le phénomène du transfert n'est pas toujours si manifeste qu'il ne puisse faire illusion. Ainsi, une dame traitait son analyste de grand-père. C'était simplement pour le tutoyer et cacher par ce moyen ses tendances érotiques envers son propre père. Cette appellation revenait à chaque nouvelle résistance.

Un autre malade se donnait beaucoup de mal pour imaginer des humiliations à infliger à son analyste : il se voyait assis sur une chaise percée, son analyste sous la chaise, et couvrant celui-ci de ses excréments. Ces fantaisies n'étaient que l'expression d'un sentiment d'infériorité fortement refoulé par le patient.

La réaction des obsédés à l'écoulement du temps des séances et au paiement des honoraires est assez caractéristique. Très souvent les obsédés ne disent que des choses insignifiantes durant toute la séance et ne se mettent à débiter les choses utiles que dans les dernières minutes. C'est là une expression de l'érotisme anal : le jeune enfant attache un grand prix à ses cadeaux, tant attendus par l'entourage. Sa mère attend impatiemment l'exonération intestinale. Mais l'enfant la fait attendre et il ne l'accorde qu'au moment où la mère ne l'attend plus. Dans la situation analytique, l'analysé considère comme d'un haut prix les minutes supplémentaires qu'accorderait le médecin, et qui ne seraient pas payées. Mais c'est une satisfaction qu'il ne faut pas accorder au malade. La seule technique utile est de refuser ces concessions, de couper court et d'analyser cette attitude.

Il ne faut pas utiliser les « oui-dire » dans l'analyse. « Il faut, pour vaincre l'ennemi, le rencontrer sur un champ de bataille ». Tous les symptômes névrotiques doivent « venir » dans l'analyse. Ils doivent être extériorisés au prix d'une résistance très grande de l'analyse contre la situation analytique.

La règle de l'abstinence joue dans le transfert un rôle très important et très pénible pour le malade : l'analyste ne lui accorde rien, quelque désir qu'en ait le malade. Dans les cas de manies (toxiques, en particulier), le transfert n'a pas toute la force qu'il devrait avoir normalement.

Comment naît le transfert ? Souvent il naît avant que commence

l'analyse. Le malade, dès son entrée dans la maison, trouve celle-ci sympathique, les meubles de bon goût, l'accueil du médecin exquis. Une malade vous dira qu'elle ne veut être analysée que par vous, parce vous ressemblez à son père mort. On joue alors sur le velours.

On ne peut mentionner les cas anormaux où il faut recourir à des artifices pour obtenir le transfert (schizophrènes, sujets très narcissiques). Il ne s'agit que du transfert normal.

Que peut-on accorder aux malades ? Il est difficile de ne rien leur accorder du tout. Mais on ne peut leur accorder un contact personnel. On ne peut leur accorder que la vérité, toute la vérité, en particulier sur les choses sexuelles. Les enfants ont été presque tous déçus dans leur curiosité. On leur a menti. Il faut à présent renseigner les malades véridiquement. Il faut leur prouver qu'on leur porte un véritable intérêt en leur montrant de la mémoire. L'analyste enregistre ce que le malade raconte ; il utilise ce matériel mnémonique. Toute femme comprend ce que signifie pour elle le fait qu'un homme se souvient de la robe et du chapeau qu'elle portait lors d'une rencontre fortuite. De même, rappeler des détails à un malade, en les utilisant dans une interprétation, lui prouve que l'on s'intéresse réellement à lui.

Dire la vérité remplace en partie tout ce que l'on ne peut accorder à l'analysé. Mais celui-ci est insatiable. Il est impossible de donner au malade la satisfaction qu'il réclame, une satisfaction réelle, puisque cette satisfaction se rapporte à une situation infantile, où le malade vivait selon le principe du plaisir. On ne peut que lui donner la possibilité de se mettre au contact du réel en l'affranchissant de la poursuite du plaisir. On y arrive en analysant la situation analytique actuelle.

*
* *

D^r Laforgue. — Dans le cas d'une enfant schizophrène qui n'a jamais eu de contact avec son père, schizophrène lui-même, peut-on accorder davantage ? Il lui a paru, quant à lui, bon de prendre à l'égard d'une malade de ce genre une attitude plus paternelle afin d'obtenir un meilleur transfert.

D^r Sachs. — Il n'a pas d'expérience personnelle de cas de ce genre. Il pense qu'en effet on peut adoucir la règle.

M^{me} Marie Bonaparte. — Demande quelques exemples de fautes susceptibles d'être commises, pouvant détruire le transfert.

D^r Sachs. — Elles sont foule. En voici un exemple : Une malade présentant un grave complexe de castration (ne pouvait s'asseoir devant un homme, restait debout dans la salle d'attente) était incapable pour cette raison de se lier. Au moment précis où elle lui marque, au cours d'une séance, des symptômes de transfert positif, il s'apprête à allumer une cigarette, mais se retient au moment de frotter son allumette : ce geste eût tout gâté, en faisant voir à la malade que son analyste était un homme comme les autres.

M^{me} Sokolnicka. — Que faut-il comprendre précisément sous le vocable abstinence extérieure ?

D^r Sachs. — Il faut distinguer une abstinence dans la vie extérieure et une abstinence dans le transfert. L'abstinence dans la vie extérieure n'est nécessaire que si les choses sur lesquelles elle porte sont préjudiciables à la situation analytique : (relations avec des amis, conversations avec des tiers sur l'analyse en cours, relations amoureuses avec une femme, exercice trop passionné d'un sport).

D^r Laforgue. — Que faire quand un malade commence à réaliser le suicide ?

D^r Sachs. — Il pense qu'il faut risquer beaucoup pour conjurer le danger.

D^r Loewenstein. — A quoi reconnaît-on que le moment est venu d'analyser le transfert ?

D^r Sachs. — Il faut avoir garde d'analyser le transfert trop tôt. Il ne faut l'analyser que lorsqu'il est bien établi. On reconnaît ce moment, par exemple, au fait que l'analysé apporte un rêve dans lequel la femme de l'analyste, ou l'analyste lui-même, joue un rôle.

IV

Il faut maintenant parler de la résistance.

Le transfert sert au sujet pour répéter les circonstances refoulées, plutôt que de s'en souvenir. Il y a là déjà une tendance à la résistance. Quand le transfert devient une forme de résistance, c'est le moment suprême de l'analyse.

Il arrive qu'un sujet ne donne plus d'associations. Si on le presse, il parle des objets qui sont dans la pièce. Cela signifie qu'il a des pensées cachées concernant l'analyste et cette tendance à ne pas dire quelque chose constitue la première forme de résistance.

La résistance provient du refoulement, qui est une énergie permanente. La résistance est l'effet du refoulement appliqué à l'analyse. Aussi est-ce une règle de traiter en résistance tout ce qui fait obstacle à l'analyse.

La conception de l'analyse a beaucoup évolué. Au début on voulait surtout ramener à la conscience des éléments refoulés ; maintenant, on cherche surtout à faire tomber les résistances. L'analyse est devenue plus dynamique et plus économique.

Se contenter de dire au sujet qu'il a une résistance est inutile : il faut définir la situation particulière et dire sur quel refoulement la résistance est bâtie. Le motif d'une résistance peut être insignifiant : une jeune femme qui avait avoué les fantaisies stercoraires les plus dégoûtantes, éprouva une résistance extrême à raconter que, dans son enfance, elle se mettait les doigts dans le nez. Il en est ainsi quand le détail sur lequel s'établit la résistance se rapporte d'une manière ou d'une autre à un élément fortement refoulé (la masturbation dans les cas présent).

Il ne faut pas commencer trop tôt la bataille contre la résistance. Il faut l'étudier et laisser mûrir le phénomène sans en avoir peur.

Par exemple, un jour, un sujet raconte une histoire banale avec un luxe extraordinaire de détails insignifiants ; puis il se met à résumer les grandes déductions tirées déjà de l'analyse ; enfin il entre sans raison dans une colère violente. Il faut alors lui expliquer que cette colère existait virtuellement dès le début de la séance et trouver qu'elle sert de rappel pour une colère refoulée contre la mère.

S'il ne faut pas analyser la résistance trop tôt, du moins est-il bon de la voir précocement, grâce à des petits signes : le sujet arrive en retard, ne trouve pas ses mots, etc. A ce moment, on laisse le sujet sans l'aider. On attend qu'il se soit assez engagé sur une fausse voie pour qu'on puisse lui prouver sa résistance. Cette attente expectative est surtout utile quand le malade se tait. Il ne convient pas, alors, de le presser beaucoup, ce qui provoque une contrepression et entrave le phénomène de l'analyse.

Un jour Freud, après trois séances de silence complet, se contenta de dire au sujet : « Je m'étonne que vous n'ayiez pas plus de considération pour l'argent que vous coûtent ces séances ». La fois suivante, le sujet parla avec abondance. Il s'agissait ici d'une résistance provenant du caractère anal du sujet (tendance à retenir avant une évacuation passive) et il fallait battre l'ennemi avec ses propres armes.

La résistance des hystériques est plus tangible, moins déguisée. On peut mieux la vaincre par le transfert.

En combattant la résistance, on agit contre le principe de plaisir. En vérité toute l'analyse est dirigée contre le principe de plaisir qui mène l'inconscient, mais il faut se garder d'agir directement par des interdictions, c'est-à-dire à la manière du sur-moi et dans le sens du refoulement, ce qui ne ferait qu'aggraver la névrose. Il faut agir indirectement en faisant tomber les résistances.

Il faut montrer au malade qu'il ne poursuit pas son vrai désir mais seulement un substitut. Ceci est surtout clair dans le transfert : il veut être aimé, être haï, jaloux, haïr ou aimer comme dans son passé et par substitution. De telles satisfactions peuvent être trouvées partout dans la vie ; si le sujet ne les trouve pas, c'est seulement parce que son conscient s'y oppose. Dans le transfert, il ne poursuit qu'une ombre d'assouvissement et il faut retrouver l'objet de convoitise original.

Cependant, il ne faut pas priver l'analysé de tout, pas même de tous ces substituts. Sans doute, on lui donne la vérité et c'est un assouvissement aussi, mais il convient de lui donner autre chose en outre. Ici intervient la règle de la dose minima. Ceci est vrai pour toute technique : un bon cavalier obtient le maximum d'obéissance de son cheval avec les plus petits moyens. On peut donner au sujet une petite marque d'intérêt, d'amitié et même de faiblesse quand il

en a besoin pour reprendre son assurance, mais il faut bien savoir ce qu'on fait et quand on le fait.

Ici, on peut parler de la technique active de Ferenczi. Dans cette technique on transgresse un peu la règle du minimum mais seulement pour des choses sans importance directe sur la vie du sujet. Cette technique convient aux cas où le surmoi est trop fort et trop rempli de narcissisme. Ici, le conflit entre le moi et le sur-moi n'existe pas comme dans les autres névroses et il faut le provoquer. Quand l'analyste s'oppose au sur-moi et recommande le retour à des habitudes supprimées (en rapport avec l'érotisme anal ou oral) il donne une occasion de renouveler un conflit infantile. Mais, plus on mêle de réalité aux choses, plus il est difficile ensuite de les éliminer. On peut donner une satisfaction au sujet, lui prêter un livre, lui donner un cigare, une aide quelconque, mais seulement quand on voit que l'analyse le justifie : si l'on approche par exemple d'une situation où le sujet s'est vu refuser quelque chose par son père.

Il faut apprécier ce que peut supporter le sujet. Cela n'est possible que par l'expérience et l'intuition. Souvent, le sujet donne en masse, et dans un temps très bref, plus d'éléments refoulés qu'ils n'en peut supporter et une résistance très forte s'organise. Il faut songer que nous ne travaillons pas seulement avec le conscient de nos malades mais avec leur inconscient et nous n'atteignons par ce dernier directement, mais par l'intermédiaire du moi conscient : il faut se garder d'excéder les limites de la personnalité. Nous devons considérer la personnalité réelle et non pas seulement l'inconscient. Il faut donc vaincre les résistances. C'est pourquoi l'analyse doit être lente, même si l'on connaît d'avance toute la structure du cas.

L'analyse procède par un mouvement spiral en ce sens qu'on revient toujours aux mêmes problèmes, de façons différentes et dans des couches de plus en plus profondes. C'est une erreur que de se fixer sur une recherche spéciale comme les traits de caractère anal ou un souvenir d'enfance, en négligeant le reste. L'homme est un ensemble dont toutes les parties sont solidaires.

On peut juger de la qualité d'un analyste en lisant ses travaux et en constatant si les sujets qu'il présente ont vraiment un visage et une vie, si le passé s'y relie au présent, si chaque détail particulier et caractéristique y trouve son explication.

Le grand danger pour l'analyste réside dans son propre narcissisme. Il doit être sur ses gardes et ne pas prendre toutes les critiques de ses sujets pour des résistances sans fondement. Il est indispensable que l'analyste soit analysé et même réanalysé après quelques années. Il ne doit jamais négliger d'observer lui-même tous ses actes manqués et toutes ses fautes.

DISCUSSION.

M^{me} Marie Bonaparte : Peut-on formuler des précisions sur l'opportunité d'une ré-analyse périodique et ses délais ?

D^r Sachs : Ceci est assez variable mais utile car l'analyste, même s'il peut interpréter ses actes, ne peut vaincre seul ses résistances.

Le *D^r Nacht* demande des exemples de technique active.

D^r Sachs : Une jeune femme inhibée et timide avait en réalité des tendances exhibitionnistes et un talent de chanteuse. Le *D^r Ferenczi* l'invita à chanter devant lui. Ayant ainsi recréé le conflit par cet assouvissement, il dut ensuite l'inviter à y renoncer.

D^r Nacht : Convient-il d'aborder la question du transfert quand celui-ci est devenu conscient ?

D^r Sachs : Le transfert, en tant que phénomène, ne devient jamais conscient. Ce qui devient conscient, c'est la réaction affective du patient à l'égard de l'analyse et de l'analyste. Quand il se complait trop dans cette attitude affective et ne suit plus la règle de libre association, c'est-à-dire quand le transfert est devenu un moyen de résistance, le moment est venu de l'analyser.

BIBLIOGRAPHIE

Revue internationale de Psa, T. XIV. Fasc. III et IV

Hélène Deutsch : A PROPOS DE LA GENÈSE DE L'AGORAPHOBIE.

L'auteur envisage un type déterminé d'agoraphobie dans lequel les malades, laissés seuls dans la rue, éprouvent une véritable terreur de la mort, qui diminue ou disparaît même complètement s'ils sont accompagnés par certaines personnes. Croyant qu'il s'agissait simplement de la présence d'une personne qui pût leur porter secours en cas d'accident subit, on n'avait pas jusqu'ici attaché d'importance à la personne de ce « compagnon ».

En se basant sur quatre cas, qu'elle expose en détail, M^{me} Deutsch montre qu'il y a dans la genèse des agoraphobies un processus qui rappelle celui de la mélancolie. Il y a introjection dans le moi de l'objet de l'ambivalence ; le moi subit alors de la part des pulsions destructrices le sort qu'elles réservaient à cet objet : Voilà pourquoi le moi se sent menacé de mort et réagit par la phobie. Mais l'agoraphobie peut être vaincue par la présence de l'objet aimé ou des personnes qui le représentent.

L'auteur tient cette identification avec l'objet auquel s'adressent les tendances hostiles (identification qui dérive de la situation du complexe d'Œdipe) pour caractéristique de l'agoraphobie.

L'analyse des cas exposés par M^{me} Deutsch ne paraît pas éclaircir la question de savoir pourquoi l'agoraphobie n'apparaît que dans la rue. Il est probable cependant que cela vient, comme le croit Freud, de ce que, d'une part, le malade ne se sent plus protégé comme à la maison et de ce que, d'autre part, la rue est un lieu de tentation pour bien des tendances sexuelles, en particulier pour les tendances exhibitionnistes.

Des fantaisies se rapportant à la naissance ainsi que la signification libidinale de la marche et des jambes, sur laquelle Abraham a attiré l'attention, jouent certainement aussi un rôle dans la genèse des agoraphobies.

I. *Sadger*. — SUR LA DÉPERSONNALISATION.

Dans cet article Sadger commence par étudier un cas tout à fait typique de dépersonnalisation. Il s'agit d'une jeune technicien qui avait perdu sa mère à l'âge de trois ans et auquel ses grands-parents avaient promis, pour le consoler, qu'elle reviendrait. La vie sans elle finit par lui paraître irréelle et Sadger lui-même croit qu'il ne pourrait être guéri que par l'amour d'une femme qui la remplacerait, c'est-à-dire qui aimerait ce jeune homme sans conditions et se donnerait à lui sans qu'il eût à se donner la moindre peine pour la conquérir. Le malade en question était déjà fixé affectivement à sa mère lorsqu'il la perdit. Son père se fixa alors dans une autre ville et lui-même fut confié aux soins de ses grand-parents du côté maternel. Il transféra sur sa grand'mère la fixation à la mère. Comme sa mère, sa grand'mère avait des tendances exhibitionnistes et se montrait souvent peu vêtue à son petit-fils ; elle lui demandait aussi de lui masser le dos, cela même lorsqu'il fut âgé de 17 ans. D'autre part, cette grand'mère était très prude et ne répondait pas plus que le grand-père aux questions que l'enfant posait sur des sujets sexuels, ceux-ci étant tabou dans la maison.

L'enfant, qui était déjà très éveillé sexuellement, refoula sa sexualité, la considérant comme coupable, mais à partir de ce moment il ne put plus travailler. La réussite d'un travail intellectuel, par exemple, ne lui procurait plus le même plaisir qu'autrefois. Bientôt rien ne l'intéressa plus et le monde extérieur lui parut irréel, de sorte qu'il commença à douter de son existence, ce qui fut l'origine de sa dépersonnalisation. Sa maladie commença par une constante inquiétude, il avait un sentiment de culpabilité qui ne lui laissait pas de répit. Pourtant il avait entièrement abandonné toute masturbation et n'avait pas non plus de rapports avec des femmes. Il est vrai qu'il aimait à se représenter des corps de femmes nus et que ces images très vives provoquaient chez lui l'orgasme. Après que ce monde imaginaire eût eu pendant quelque temps autant de réalité pour lui que l'autre, il arriva à un état dans lequel tout lui parut sans importance ; il était parvenu à refouler sa sexualité, mais du même coup le monde lui parut vide et sans intérêt. Il n'attendait de salut que d'un messie féminin qui ne venait pas et qui n'était point encore venu à la fin de l'analyse.

La conclusion de Sadger est que la dépersonnalisation provient :

- 1) du refoulement des affects sexuels ; il y a annulation de ces affects qui aboutit à une absence d'affects générale.
- 2) La crainte de la castration et le sentiment de culpabilité augmentent, ce qui explique une série de symptômes.
- 3) Les causes de la dépersonnalisation doivent être recherchées dans quelques événements de l'enfance et dans leur fixation au cours de la puberté.

4) Une vie sexuelle imaginative intense précède le moment de la perte générale des affects.

5) La vie intérieure se développe aux dépens de la réalité par la pratique d'une sorte d'onanisme intellectuel.

6) L'une des causes peut être l'éducation des parents qui cherchent à nier l'importance des choses sexuelles ou à les condamner.

7) La perte d'un parent pendant l'enfance, perte dont l'enfant ne veut pas admettre la réalité, peut aider aussi à faire considérer le monde extérieur comme irréel et par conséquent à la dépersonnalisation.

Ernest Simmel. — LE TRAITEMENT PSYCHANALYTIQUE EN CLINIQUE.

Il y a une série de malades qui sont trop gravement atteints pour qu'on puisse les psychanalyser en dehors d'une clinique. Beaucoup d'intoxiqués sont dans ce cas, ainsi que des caractères névrotiques qui font souffrir leur entourage par leurs phobies ou lui compliquent l'existence par leurs cérémonies et leurs tabous. Autrefois ces névrosés finissaient par le suicide ou échouaient dans des asiles de fous où on ne parvenait pas à les guérir. Une clinique psychanalytique s'imposait donc pour ces malades ainsi que pour ceux dont la névrose n'est qu'un cas particulier de la névrose collective de leur entourage et qu'il faut séparer de leurs familles pour les guérir.

Du point de vue même de la psychanalyse, on a fait valoir contre une clinique psychanalytique des arguments qui, à première vue, paraissent assez forts. Le médecin, a-t-on dit, est l'avocat de la réalité et doit orienter son patient vers elle, mais ce dernier se trouve, dans la clinique, éloigné de cette réalité qui pourtant doit former le contraste nécessaire à sa névrose. A cela l'auteur répond qu'on ne peut prendre à quelqu'un ce qu'il a depuis longtemps perdu. Les grands malades qu'il faut soigner en clinique ont perdu tout contact avec la réalité et vivent dans des apparences qu'ils prennent pour la réalité ; il en est de même des intoxiqués, qui ne sont plus capables d'affronter la réalité quand ils sont privés de leur drogue. La clinique psychanalytique permet aussi de soigner et de guérir les schizophrènes et les paranoïaques qui ne sont qu'au début de leur maladie.

Le fait que le malade est isolé du milieu où il se trouvait jusqu'alors constitue un facteur important pour la réussite des analyses. Le transfert sur le psychanalyste se fait plus facilement en clinique, parce que toute issue sur d'autres personnes se trouve barrée. Le sanatorium peut aussi jouer un rôle dans l'analyse en tant que symbole du sein maternel. Lorsque l'état des patients s'améliore la cure peut se terminer hors du sanatorium où s'achève la réadaptation à la réalité. Il y a deux degrés : le confinement dans la chambre et les salons de réunion de la clinique qui sont une préparation à la reprise de la vie normale.

L'auteur espère que les expériences faites dans les cliniques con-

duiront à l'élaboration d'une psychothérapie clinique systématique des cas graves qui jusqu'ici ne pouvaient être réadaptés à la vie.

Franz Cohn. — ANALYSE D'UN CAS D'AGORAPHOBIE.

Cohn expose le cas d'une jeune femme chez laquelle l'agoraphobie représentait une fuite vers la mère ou vers le mari qu'elle n'aimait pas et que la mère lui avait fait épouser. Il y avait aussi dans ce cas une crainte d'être « ouverte », c'est-à-dire femme, en relation avec la rue (en allemand on dit en rue ouverte : « auf offener Strasse », pour en pleine rue). Par crainte d'être « ouverte », la malade en question ne pouvait pas marcher ; en restant immobile elle restait fermée, c'est-à-dire masculine. Cette agoraphobie était donc d'origine bisexuelle. Elle put être guérie à peu près complètement par l'analyse.

J. Harnik. — DE LA RÉSISTANCE A L'INTERPRÉTATION DES RÊVES DANS L'ANALYSE.

Harnik raconte le cas d'une femme qui sabotait l'interprétation de ses rêves dans l'analyse parce qu'elle avait une horreur particulière de toute symbolique sexuelle qui provenait de la scène suivante qu'elle avait vécue dans son enfance. Elle avait fait des vers adressés à un jeune homme, qui devaient exprimer sous une forme symbolique les difficultés d'un contact spirituel et intellectuel entre eux. Dans ces vers il était question d'un « jardin » dont la « grille » était « fermée » pour lui. Ces vers tombèrent entre les mains du frère de leur auteur, qui se moqua cruellement de sa sœur en lui montrant la symbolique sexuelle contenue dans ses effusions sentimentales. Cette expérience était la cause première de l'obstruction que la femme en question faisait à l'interprétation de ses rêves dans l'analyse, obstruction qui diminua beaucoup lorsqu'elle fut parvenue à réveiller ce souvenir.

Vilma Kovács. — EXEMPLES D'UNE TECHNIQUE ACTIVE.

I) Exposé du cas d'un agoraphobe impuissant qui trouvait sa satisfaction à parler à des jeunes filles de choses sexuelles, en particulier de son pénis. Il y avait là un refoulement de pulsions exhibitionnistes. Sachant que le transfert était déjà assez avancé pour qu'il fût assuré de l'obéissance du patient, l'analyste lui défendit de continuer cette étrange manière de faire sa cour aux femmes. La réaction fut que le jeune homme commença à souffrir de son impuissance. La libido génitale qu'il avait rendue orale fit un retour au stade génital et, après quelques phénomènes exhibitionnistes, il retrouva la satisfaction sexuelle normale.

II) Dans un second cas, l'onanisme infantile et la crainte de la castration qui en était résultée ne purent être rendus au souvenir du patient qu'à la suite d'un ordre donné par l'analyste d'observer

la continence. Le malade se souvint alors qu'à l'âge de trois ans, son pénis ayant enflé à la suite de masturbation, on avait dû l'opérer, ce qui avait été pour lui une sorte de castration. A partir de ce moment l'analyse fit de rapides progrès.

III) Dans un troisième cas, le refus du psychanalyste de se laisser entraîner dans des discussions scientifiques étrangères à l'analyse révéla une jalousie infantile contre des camarades auxquels on donnait, en dehors des repas, des rations supplémentaires dont la privation avait été éprouvée par le patient comme une sorte de castration.

H. Nunberg. — PROBLÈMES DE THÉRAPEUTIQUE.

La nécessité d'une technique de la psychanalyse a toujours existé. Il faut des directives sur la manière de traiter les maladies psychiques. La première tâche de la thérapeutique est d'aider les pulsions à trouver une issue et à les mettre en rapport avec le conscient. Mais cela ne peut se faire directement à cause de la résistance que le moi y oppose, résistance qui provient soit d'un sentiment de culpabilité, soit du refoulement, soit encore, pendant l'analyse, du transfert.

La névrose naît du divorce entre les tendances du soi et les exigences du moi.

La thérapeutique doit donc chercher à influencer aussi bien le moi que le soi. Une des conditions du succès du traitement est l'existence chez le patient d'un reste de personnalité, c'est-à-dire de la possibilité de prendre connaissance du monde extérieur et de s'exprimer. Il faut aussi que le patient reconnaisse qu'il est malade, enfin il faut un désir de guérir, si faible soit-il. Si ces conditions sont remplies le patient peut collaborer avec le médecin. Les névropathes ont une tendance à se dévoiler, ils ont un besoin de confession. Ils s'attendent de la part de l'analyste à de l'indulgence et veulent même recevoir de lui l'absolution. Toutes ces circonstances facilitent le transfert, qui doit devenir le grand appui de la volonté de guérir. Les résistances qui ne pourraient être vaincues directement peuvent l'être par ce détour du transfert. L'analyste s'introduit dans le moi du patient et parvient à vaincre ses résistances. Le patient, se sentant protégé par l'analyste, n'a plus peur de ses souvenirs et peut collaborer activement avec lui. Mais l'harmonie avec l'analyste ne dure pas, les résistances deviennent toujours plus fortes à mesure que l'analyse avance. Le patient se voit bientôt dans le dilemme de perdre l'amitié de l'analyste ou de faire de nouveau du travail positif. Il arrive souvent alors, qu'au moment où l'analyste a perdu tout espoir dans une issue heureuse de l'analyse, elle est près de finir par suite de l'afflux de matériel psychique que le patient livre tout d'un coup. La méthode psychanalytique emploie des forces de guérison qui naissent pour ainsi dire en même temps que la maladie. Elles se trouvent soit dans le moi soit dans le soi. Notre méthode aide le moi

dans sa lutte contre les pulsions et délivre en même temps ces dernières de leurs fixations. On peut donc dire que la psychanalyse est une synthèse : elle rend plus mobiles les énergies contenues dans le soi, elle rend le surmoi plus tolérant et le moi moins craintif, de plus elle lui rend sa fonction synthétique. La technique que recommande Nunberg, après avoir ainsi décrit le cours d'une psychanalyse idéale, c'est tout simplement de ne pas déranger le processus de guérison et de s'efforcer d'utiliser les tendances naturelles à la guérison qui existent chez presque tous les patients. Il n'ose pas donner de règles strictes dans l'état actuel de nos connaissances.

Ruth Mack-Brunswick. — ANALYSE D'UN CAS DE DÉLIRE DE JALOUSIE.

Il s'agit d'une patiente qui fut amenée au poste de police à la suite d'une violente scène de jalousie suivie d'une tentative de suicide. De là on la conduisit à la clinique psychiatrique, d'où on l'aurait sans doute transférée dans un asile d'aliénés si son mari n'avait accepté de la reprendre chez lui. Là elle fit de la mastoïdite et le médecin qui la soigna, ayant remarqué ses allures étranges, l'amena à l'auteur de l'article. La malade en question était une femme du prolétariat, âgée de 30 ans, qui se montra d'abord timide et méfiante mais qui ne tarda pas à devenir toujours plus confiante. Elle avait perdu sa mère à l'âge de 3 ans, son père se remaria avec une femme qui fut pour elle une marâtre. De bonne heure l'enfant fixa sa libido sur une sœur aînée qui était anormale au point de vue sexuel et se livra à des pratiques de masturbation sur la personne de sa sœur cadette, pratiques qu'elle abandonna, il est vrai, au bout d'un certain temps. Cette sœur commença très jeune à avoir des relations avec de jeunes garçons et finit par devenir une prostituée, elle mourut dans un asile d'aliénés, atteinte de paralysie générale. La petite était jalouse des garçons qui faisaient la cour à sa sœur et à l'influence desquels elle attribuait le fait que cette dernière avait cessé de la masturber. Plus tard, s'étant mariée, elle se révéla entièrement frigide et, de plus, incroyablement jalouse. Elle imagina que son mari avait des relations avec sa belle-mère (qu'elle identifiait inconsciemment avec sa défunte sœur) et bâtit, sur de petits indices, tout un système paranoïaque destiné à étayer son invraisemblable soupçon.

L'analyse eut un plein succès : la malade fut guérie de sa frigidité et put avoir des relations sexuelles avec son mari sans éprouver de douleur, comme c'était le cas auparavant. De plus la jalousie contre sa belle-mère diminua et les rapports entre elles s'améliorèrent sensiblement.

Edward Bibring. — PSYCHOLOGIE DES IDÉES DES SCHIZOPHRÈNES PARANOÏDES SUR LA MORT DE CERTAINES PERSONNES.

Bibring montre, en se servant de trois exemples, la signification de l'idée que l'on trouve fréquemment chez les paranoïdes que telle

ou telle personne vivante est morte ou qu'un tel, qui est mort, vit encore. Il s'agit là d'investissements de la libido ou du retrait de ces investissements (mort).

Bibring émet l'hypothèse que, dans les rêves, la mort de certaines personnes n'exprime pas toujours un désir subconscient mais simplement le retrait d'un investissement de libido qui avait été placé sur la personne dont on rêve qu'elle est morte.

Résumé d'Imago. (*Imago*. T. XV. Fasc. I et II.

Hanns Sachs. — L'ART ET LA PERSONNALITÉ.

Cet article a été écrit à la suite des impressions que l'auteur a ressenties au cours d'un voyage, au cours duquel il a successivement visité Rome, ville où l'art est avant tout l'expression de fortes personnalités, et Ravenne, dont les monuments artistiques expriment non une personne, mais l'Eglise, la communauté des fidèles. Sachs se demande comment il se fait que, bien que l'art soit essentiellement l'expression d'une personnalité, des œuvres dont toute personnalité est absente, telles que celles qui se trouvent à Ravenne, puissent faire une telle impression.

Il chercha la solution de ce problème dans le double rôle des rêveries qui, d'une part, accordent en imagination des plaisirs interdits par la réalité et, d'autre part, ramènent sans cesse celui qui les fait au sentiment de sa culpabilité, par le fait de leur intime liaison avec le complexe d'Œdipe et la masturbation infantile. Si le rêveur parvient à présenter ses fantaisies sous une forme qui oblige le public à avouer qu'il a les mêmes désirs interdits, il y aura pour lui un soulagement considérable. Mais l'aveu de ces désirs communs à l'artiste et à son public ne saurait être formel ; il suffit que tous deux soient soumis, pour un temps, à la même illusion à laquelle ils auront été entraînés par les mêmes affects. Il faut donc que le rêveur travestisse ses rêves de façon à ce qu'ils éveillent les affects communs, sans éveiller en même temps le lion endormi du refoulement. Il faudra qu'il ait recours à la forme, ce qui n'est pas nécessaire lorsqu'il garde pour lui ses fantaisies. Il se passe là quelque chose d'analogue à ce que Freud a décrit pour le mot d'esprit dans lequel la forme constitue une façade qui voile à l'auditeur le contenu subconscient et lui permet d'en jouir sans avoir de conflit avec la censure du conscient. En outre il faut, pour que le rêveur devienne un artiste, qu'il se dépersonnalise et transfère son narcissisme de son moi sur un autre objet, sur son œuvre.

Au lieu d'un seul type d'artiste nous en trouvons donc deux : les « jeunes », romantiques caractérisés par une forte expression d'affects sans grand souci de la forme, et les « classiques », qui ne donnent plus libre cours à leurs fantaisies dérivées du complexe d'Œdipe mais qui trouvent leur plaisir dans une satisfaction narcissique qu'ils se procurent au moyen de la « façade » dont nous avons parlé.

C'est ainsi que Sachs explique l'impression artistique considérable que peuvent produire des œuvres en apparence dépourvues de personnalité. Elles donnent l'illusion de rapports parfaitement harmonieux entre le moi et le surmoi.

Marie Bonaparte. — LE CAS DE M^{me} LEFEBVRE (paru dans la Revue française de Psychanalyse, 1^{re} année, 1927).

Théodore Reik. — PSYCHANALYSE DES PLAISANTERIES JUIVES.

Ce sont les Juifs qui font les plus spirituelles plaisanteries sur eux-mêmes, qui connaissent le mieux leurs défauts et les rapports secrets qu'ils ont avec leurs qualités. Mais on remarque que la critique que les Juifs font d'eux-mêmes ne le pousse pas à s'amender. L'état d'esprit des Juifs qui font ces bons mots n'est pas sans analogie, si paradoxal que cela puisse paraître, avec la maladie que les psychiatres appellent la mélancolie. Les mélancoliques décrivent leur moi comme étant particulièrement condamnable moralement. Ils ne cessent de s'accuser devant autrui mais n'ont pas honte des défauts et des faiblesses qu'ils se reprochent. Donc même tendance que chez les Juifs à se critiquer de façon acerbe, mais sans désir de s'amender. La mélancolie est fréquemment la réaction qui suit la perte d'un objet aimé (personne, patrie, idéal), les reproches que se fait le mélancolique sont inconsciemment adressés à la personne aimée qui l'a trahi. C'est ce qui explique l'absence de honte et du désir de se corriger. La situation des Juifs est analogue, ils ont été profondément humiliés par leur entourage, la puissance de leurs adversaires les empêche de se venger ; ils ont donc introduit l'objet à la fois aimé et haï dans leur moi comme le font les mélancoliques et ils s'acharnent contre lui. L'attaque s'adresse au moi, mais aussi à l'objet qui lui a été incorporé. Les plaisanteries des Juifs attaquent subconsciemment les peuples chez lesquels ils habitent. C'est comme s'ils disaient : « Voyez quelles créatures pitoyables, faibles, craintives, insolentes, mesquines et intéressées vous avez fait de nous ! »

Mais dans les plaisanteries que les Juifs font sur eux-mêmes il n'y a pas que de la mélancolie, on peut y reconnaître une alternance de mélancolie et de manie. Reik développe cette thèse en des pages d'une psychologie très fouillée et très subtile.

Imre Herrmann. — LE MOI ET LA PENSÉE.

Du point de vue de la psychanalyse la pensée se forme dans un domaine que gouverne la prise de connaissance du monde extérieur, le monde intérieur plein de pulsions inconscientes et une troisième instance directrice qui est semi-consciente, semi-inconsciente, le moi-surmoi. On peut déduire de ces facteurs dont dépend la pensée ce qu'elle a de relatif. Le moi s'est en effet développé lui-même, le soi reproduit l'évolution phylogénique et ontogénique des pulsions, quant au surmoi, il naît de la victoire sur le complexe d'Œdipe et porte né-

cessairement les marques d'une situation particulière. De ce point de vue Herrmann étudie la logique traditionnelle. Celle-ci lui paraît être au service du refoulement, elle voit par les yeux d'un surmoi objectivisé, idéalisé et sévère. Elle proclame une morale de la pensée. Le caractère ardu et machinal de la logique provient de ce trait essentiel. Elle tend vers le supra-sensible, vers les idées, enfin elle s'occupe de ce qui est collectif, des classes plutôt que des individus. Pour Herrmann, la logique est une sublimation de la manière de penser magique, mystique et totémique.

C'est cette thèse que développe l'article en question et qui doit encore avoir une suite.

Hans Zulliger. — OBSERVATIONS DE PARENTS SUR LA SEXUALITÉ DE PETITS ENFANTS.

Il s'agit d'observations faites sur un petit garçon et sur deux fillettes par leurs parents. C'est un procès-verbal objectif sans essai d'interprétation.

Alfred Winterstein. — LA « MÉLANCOLIE » DE DÜRER AU POINT DE VUE DE LA PSYCHANALYSE.

L'interprétation de cette gravure célèbre, encombrée d'accessoires symboliques, a tenté bien des savants, mais aucun n'est parvenu à en donner une explication satisfaisante. Winterstein commence par étudier les idées que l'on se faisait à l'époque de Dürer sur la mélancolie, que l'astrologie rattachait à la planète Saturne ; il expose aussi la symbolique qui se rapporte à cette disposition d'esprit, symbolique qui explique en partie la présence des différents accessoires qui se trouvent sur cette gravure. Puis il étudie les rapports de la mélancolie et du caractère anal. Saturne, sous l'influence duquel on croyait que se trouvaient les mélancoliques, est pour lui un symbole du père dont la caractéristique est tirée de l'ambivalence typique de la phase anale-sadique.

Après cela Winterstein s'efforce de donner une explication psychanalytique de la composition de Dürer en tenant compte des facteurs biographiques, en particulier de la mort de la mère de Dürer, survenue l'année même où il créa sa « Mélancolie ». Quelques-unes des hypothèses de Winterstein paraissent ingénieuses, en tous cas l'étude est très complète et n'omet aucun détail.

Théodore Reik. — RAPPORTS ENTRE L'ACTIVITÉ ARTISTIQUE ET CELLE DES FAISEURS DE MOTS D'ESPRIT.

Une comparaison entre ces deux genres d'activité paraît étrange à cause de l'énorme différence qu'il y a entre leurs produits, qui paraissent n'être pas comparables entre eux : Un bon mot et un drame de Shakespeare, par exemple, ne sauraient, à première vue, être mis en parallèle. Mais les psychologues, qui ne prononcent pas

de jugements de valeur, peuvent tenter de ces rapprochements. L'idée en est venue à l'auteur par la coïncidence de trois impressions d'inégale intensité.

La première était une rêverie racontée par un patient qui souffrait du caractère capricieux de sa femme et qui rêva qu'elle était assassinée par des brigands et s'imagina ensuite quelle agréable vie il pourrait mener par suite de son veuvage, en économisant sur le train de maison pour satisfaire à ses goûts particuliers et en ayant plus de facilité pour nouer des intrigues amoureuses passagères. La réaction à ces fantaisies fut naturellement un redoublement de tendresse pour l'épouse si mal traitée en imagination.

La seconde impression dont parle Reik fut la lecture qu'il fit d'un roman américain de Dreiser dans lequel un jeune prolétaire, devenu subitement le favori d'une société de milliardaires et ayant la possibilité d'épouser une héritière, tue sa fiancée qui était enceinte de ses œuvres et qui insistait pour qu'il se mariât avec elle. Ce roman, qui décrit admirablement un certain type de jeunes gens américains, est indiscutablement une œuvre d'art ; il rappela à Reik la rêverie de son client. Il en fut de même d'une plaisanterie qu'il lut dans un journal humoristique. Il y était question d'une bande qui sous le nom de la « Main Noire », terrorisait une région de l'Amérique du Sud. Dans une ville de cette contrée vivait un riche bourgeois, dont l'existence eût été heureuse sans la présence de sa femme acariâtre et querelleuse. Un jour il reçoit de la « Main Noire » une lettre de chantage déclarant que sa femme disparaîtrait sans laisser de traces s'il ne déposait pas 10.000 dollars à tel endroit. Le chef de bande reçut la réponse suivante : « Monsieur, je n'ai malheureusement pas 10.000 dollars mais je suis vivement intéressé par votre proposition ».

Ces trois impressions conduisirent l'auteur à des réflexions sur la naissance des rêveries, les sources de l'activité artistique et l'origine de l'activité des faiseurs de mots d'esprit.

Ces trois produits de l'esprit, si différents qu'ils soient, ont le même contenu psychique. Tous trois expriment des désirs socialement réprouvés qui tendent à la suppression d'une personne proche, objet d'une ambivalence.

Un examen psychologique approfondi révèle que ce sont les mêmes conflits psychiques qui se trouvent à la base des rêveries, des fictions artistiques et des mots d'esprit. La rêverie est une première étape de la composition artistique. Comme la rêverie, l'œuvre d'art satisfait les désirs refoulés de son auteur. Elle le libère de la pression psychique causée par ce refoulement. Quoique d'une manière différente le mot d'esprit opère une libération analogue.

La rêverie n'étant pas destinée à être communiqué à autrui peut être parfaitement égoïste, il peut, pour la même raison, renoncer à toute logique et à toute forme artistique. La fiction artistique, par contre, ne peut être asociale, elle doit éviter l'égoïsme et revêtir une

forme artistique, c'est-à-dire soigneusement travaillée et compréhensible pour le public. Comme l'œuvre d'art, le mot d'esprit a un caractère social, il ne lui suffit pas de reconnaître la non valeur d'un objet, il veut faire part à autrui de cette découverte.

Nous avons vu que, dans les trois cas, il y a expression de désirs refoulés. Le fait qu'on tient secrets les rêveries montre qu'ils sont entachés d'un sentiment de culpabilité qui ne se retrouve pas chez l'artiste qui crée une œuvre pourtant inspirée, elle aussi, par une rêverie. Il semble qu'une partie du moins de ce sentiment de culpabilité s'évanouit à la suite du travail de forme nécessité par l'œuvre d'art. Il en va de même du mot d'esprit dont l'auteur peut surmonter le sentiment de culpabilité lié à l'expression de tendances sexuelles ou agressives grâce à la forme qu'il a su donner à cette expression. Le poète et l'homme d'esprit font donc en quelque sorte œuvre sociale, ce qui n'est pas le cas du rêveur.

Voyons maintenant les rapports entre le travail du poète et celui de l'homme spirituel. Chez l'un et chez l'autre la forme revêt une grande importance et permet seule l'expression de tendances sexuelles ou agressives que le rêveur aurait tenues secrètes. Ils rendent possible une double jouissance, d'abord par le plaisir que procure la forme, ensuite parce que les affects soulevés par des pulsions défendues trouvent, grâce à eux, une expression permise. Mais la psychanalyse montre qu'en rêvant nous sommes tous poètes ; l'essentiel du travail du poète se fait en effet dans l'inconscient. Dans le cas du mot d'esprit la pensée préconsciente n'est abandonnée qu'un instant à l'inconscient, pour reparaître aussitôt à la lumière du conscient, tandis que, dans le cas de la poésie, le matériel préconscient reste des jours, des semaines et des mois dans l'inconscient où il se mêle à d'autres éléments, avant d'être retravaillé par le conscient. Aussi dans le mot d'esprit les pulsions sont elles plus à découvert que dans l'œuvre d'art. Reik poursuit le parallèle entre les deux activités en se servant de l'étude de Freud sur le mot d'esprit et même en la développant sur plusieurs points. Sa conclusion est que l'art, comme le mot d'esprit, appartient au domaine intermédiaire qui s'étend entre la réalité qui refuse de réaliser nos désirs et l'imagination qui leur donne libre cours.

Théodore Reik. — L'ÉTUDE DE FREUD SUR DOSTOIEVSKI.

Dans cet article Reik émet quelques réflexions que lui a suggérées l'étude de Freud sur Dostoïevski. Il critique Freud de ce qu'il voit dans le renoncement le caractère essentiel de la moralité. Ce point de vue a été depuis longtemps dépassé et l'on ne voit tout au plus aujourd'hui dans le renoncement que l'un des critères de la moralité. Reik n'admet pas non plus le reproche que Freud fait à Dostoïevski de n'avoir pas été « un libérateur de l'humanité » et de s'être « mis du côté de ses geôliers ». Les idées politiques de Dostoïevski importent peu, ce qui est essentiel, c'est son art de créer

des êtres vivants. Aussi Reik estime-t-il la partie de cette étude dans laquelle Freud n'est pas sorti de son domaine, la psychologie des profondeurs, supérieure au reste de l'essai. Elle est même, à ce point de vue là, ce qu'on a écrit de plus remarquable sur Dostoïevski.

Arthur Kielholz. — JEAN GEORGES ZIMMERMANN. ESSAI PATHO-GRAPHIQUE.

Du point de vue psychanalytique l'auteur développe la biographie du célèbre médecin suisse qui fut en correspondance avec le grand Frédéric et avec Catherine II. Zimmermann a écrit, outre son grand ouvrage « De l'expérience dans l'art de la médecine », une série de petits traités qui, fait caractéristique, se rapportent presque uniquement aux maladies nerveuses: Son hypochondrie croissante finit par une mélancolie accentuée pleine de traits paranoïdes. Il se croyait ruiné et persécuté et refusait toute nourriture, ce qui s'explique par un désir de se punir de son sadisme oral qu'il avait pratiqué sous forme de critiques mordantes et de moqueries. Enfin l'idée qu'on allait piller ses biens et qu'il était ruiné ne paraît avoir été qu'une réaction contre ses pulsions anales de collectionneur et son goût du gain. On trouve chez lui beaucoup de traits d'ambivalence à l'égard du père ou des personnes qui le symbolisent. Les explications psychanalytiques données par Kielholz du caractère de Zimmermann paraissent très plausibles.

M. Wulff. — PSYCHOLOGIE DES CAPRICES D'ENFANTS.

Sur la base d'un matériel tiré, pour une part, de sa propre pratique et, pour une autre, d'observations faites dans un home d'enfants russe, l'auteur étudie les humeurs et les caprices d'enfants et même d'une femme quelque peu « enfant gâtée ». Il en tire la conclusion que les caprices des enfants sont des actions symptomatiques qui révèlent un conflit entre les exigences et les possibilités de la réalité d'une part et les pulsions et désirs de l'enfant d'autre part. Elles expriment le refus de l'enfant de reconnaître cette réalité et son attitude de révolte contre elle. Le caprice est la conséquence d'une adaptation manquée ou non encore réussie à la réalité.

Les sources du caprice sont :

- 1) L'ignorance de la réalité et des possibilités qu'elle offre.
- 2) Le refus de reconnaître ses exigences incorporées dans un objet vis-à-vis duquel l'enfant a une attitude affective particulière, issue du complexe d'Œdipe.
- 3) Les causes endogènes de nature physiologiques, constitutionnelle ou pathologique (au sens du dérangement d'une fonction physiologique) qui augmentent les difficultés d'adaptation à la réalité ainsi que la « sensibilité aux complexes ».

En général, il y a action simultanée de deux ou trois de ces facteurs.

Hippokrates, Zeitschrift für Einheitsbestrebungen der Gegenwartsmedizin (Journal pour les efforts d'unification de la médecine actuelle). 6^e fascicule, 1^{re} année. Février-mars 1929. PSYCHANALYSE ET PHILOSOPHIE, par le Dr. Müller-Braunschweig.

M. Mullet-Braunschweig s'est donné comme but de son article d'étudier la différence de point de vue qui existe entre la psychanalyse et la philosophie devant le même problème. Avant d'aborder le sujet proprement dit l'auteur montre que la psychanalyse n'est pas une science normative, comme par exemple le droit, mais une science expérimentale à l'instar des sciences naturelles. Pour confronter les deux disciplines l'une avec l'autre, il choisit la philosophie de la morale. La psychanalyse veut connaître la réalité telle qu'elle existe, tandis que la philosophie de la morale ne s'intéresse pas essentiellement à la réalité qui est, mais à celle qui doit être. Elle envisage ce qui pour le moment n'est que représentation, idée. Ainsi une psychanalyse des phénomènes moraux aurait par exemple à répondre à la question : entre lesquelles des instances psychiques décrites par l'analyse les processus moraux se déroulent-ils ? Ou encore à cette autre : comment faire un tableau psychanalytique concernant l'histoire de l'évolution de l'individu et de l'humanité, qui expliquerait en même temps celle de l'évolution des processus moraux ?

L'étude philosophique de la morale, par contre, se borne à définir les concepts du « moral ». Pour donner des exemples concrets, l'auteur envisage le sentiment de solidarité, le sentiment de justice, etc., en se plaçant au deux points de vue. L'histoire de l'évolution du sentiment de solidarité, par exemple, étudiée psychanalytiquement, nous apprend que les sentiments primitifs entre frères et sœurs sont des sentiments de rivalité et d'hostilité. La peur d'être privé de l'affection des parents ou des éducateurs, l'expérience de l'état gênant d'une inimitié prolongée décident l'enfant à échanger, par voie d'identification avec son partenaire, son attitude hostile contre une attitude de sympathie et de tolérance bienveillante. Du point de vue philosophique, cette évolution n'entre pas en ligne de compte. Le sentiment de solidarité, l'idéal, possède une valeur intrinsèque qui ne dépend en aucune sorte des tendances inférieures auxquelles il peut être ramené. De même, l'étude psychanalytique du surmoi n'entame en rien le concept philosophique de la conscience.

H. HOESLI.

Hippokrates, Zeitschrift für Einheitsbestrebungen der Gegenwartsmedizin. 1^{er} fascicule, 1^{re} année. Mai 1928. DE

L'INCONSCIENT, DU CONFLIT PULSIONNEL ET DE LA SUBLIMATION, par le D^r Heinrich Meng.

M. Meng passe d'abord en revue les définitions psychanalytiques de l'inconscient, du préconscient et du conscient, et étudie ensuite brièvement le refoulement et la sublimation ainsi que les échecs que ces processus peuvent subir chez tel individu. Se référant aux travaux de biologistes tels que R. et E. Brun, Wheeled, Sherrington, von Uxküll, Pavlow et d'autres, l'auteur montre que la biologie modernes a apporté d'éclatantes confirmations aux résultats dus aux recherches freudiennes. Les expériences tentées sur des animaux, les observations faites sur des hommes, démontrent que le processus de la sublimation tel que le conçoit la psychanalyse est biologiquement assuré.

H. HOESLI.

CESAR CAMARGO I. MARIN. *Psicho-Analisis del gueno profetico*. Madrid (Aguilar) 1929, in-18 jés., 327 pp.

Bien que l'auteur consacre la première partie de son livre à l'exposé des doctrines psychanalytiques, il s'agit assez peu de vraie psychanalyse, car même dans cet exposé, il fait intervenir des théories assez discordantes d'auteurs divers et lui-même croit devoir opposer à la théorie du désir refoulé sa conception de l'idée persistante et déformée, comme si la déformation n'était pas précisément le résultat du refoulement. Tout au contraire, les efforts que fait l'auteur pour opposer aux théories psychanalytiques ses conceptions personnelles donnent à penser qu'il n'en a pas suffisamment approfondi les premières et qu'il n'en a pas saisi l'esprit véritable. Enfin il ne peut être question de la psychanalyse des songes prophétiques, puisque précisément la psychanalyse réserve cet aspect du songe au moins quand il n'est pas admissible, comme je l'ai moi-même exposé ailleurs, que le désir inconscient ait pu être le facteur suffisant de la réalisation ultérieure. En tous cas les explications proposées pour expliquer la possibilité des rêves prophétiques, à savoir que le temps est une quatrième dimension et qu'en réalité il n'y a ni présent ni avenir, mais une éternité toujours présente, rentrent dans le domaine de l'occultisme et sortent de notre domaine.

Sans doute, il convient de féliciter l'auteur de son érudition remarquable sur le sujet, mais nous ne pouvons approuver le mariage qu'il a essayé de réaliser entre des doctrines psychanalytiques tronquées, déformées, et des points de vue trop éloignés, trop différents. Il n'en reste pas moins intéressant, psychanalyse mise à part, comme hypothèse sur ce passionnant sujet.

D. ALLENDY.

R. DE SAUSSURE.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE

de l'Association Internationale de Psychanalyse

Rédigé par M^{lle} Anna Freud, secrétaire centrale.

Comptes-rendus des groupes y affiliés.

Association psychanalytique Américaine. (*American Psychoanalytique Association*), 1928.

La cinquième séance d'hiver annuelle de la Société psychanalytique américaine a eu lieu le 27 décembre 1928 à l'Académie de médecine de New-York. La séance fut précédée d'un dîner auquel prirent part en qualité d'invités deux membres viennois : le professeur Paul Schilder et le docteur Fritz Wittels.

Dans la séance administrative, qui suivit le dîner, le D^r A. A. Brill prit la présidence en l'absence du D^r William A. White.

Furent élus comme nouveaux membres : le D^r Frankwood Williams, de New-York ; Thomas Haines, de New-York ; M. S. Gregory, d'Oklohama ; Hans Syz, de New-York ; Nolan Lewis, de Washington ; Dorian Feigenbaum, de New-York, et M^{me} Mary K. Ishan, de Cincinnati.

Le bureau suivant a été désigné pour être en fonctions jusqu'aux élections annuelles de l'assemblée du printemps : Président, le D^r W. A. White ; Secrétaire-trésorier, le D^r C. P. Oberndorf : Membres du bureau, les D^{rs} Ralph Reed, Adolph Stern et Thaddeus Amos.

Le D^r White ayant été empêché d'arriver à l'heure, présida ensuite la séance scientifique. Voici les sujets des différentes conférences qui furent prononcées :

Le D^r A. A. Brill, New-York : LA COMPRÉHENSION INCONSCIENTE.

Le Prof. Paul Schilder : QUELQUES OBSERVATIONS PSYCHANALYTIQUES SUR DES PARALYTIQUES.

Le D^r Fritz Wittels : SUR LES FACTEURS QUANTITATIFS DANS LA VIE SEXUELLE.

La séance scientifique comptait environ 100 auditeurs.

D^r C. P. OBERNDORF, secrétaire.

Société psychanalytique Britannique. (*British Psycho-Analytical Society*), 3^e et 4^e trimestre 1928.

L'assemblée annuelle a eu lieu le 3 octobre 1928. Le Bureau pour l'année prochaine s'est constitué de la façon suivante : Président : le D^r Ernest Jones ; Trésorier : le D^r W. H. B. Steddart ; Secrétaire : le D^r Douglas Bryan ; Bibliothécaire : Mlle Barbara Low ; Membres du Bureau : les D^{rs} M. D. Eder, Edward Glover, John Rickman et M^{me} Rivière. Les D^{rs} Bryan, Flügel, Glover, Jones, Payne et Rickman constituent la commission d'instruction. Le secrétaire a constaté que la Société comptait actuellement 27 membres titulaires, 31 membres adhérents et 2 membres honoraires.

Le 7 novembre 1928. *M. J. C. Flügel* : REMARQUES SUR LA PSYCHOLOGIE DU VÊTEMENT. Publié dans le corps de cette Revue p. 509.

Le 21 novembre 1928. le D^r *Adrien Stephen* donne un exposé pour engager la discussion sur le travail du D^r *Sandor Rado*, intitulé : LES EFFETS PSYCHIQUES DES STUPÉFIANTS.

Le 5 décembre 1928. D^r *George Groddek* : REMARQUES SUR LES RAPPORTS DE L'ÉTAT EMBRYONNAIRE AVEC LA VIE DANS LE MONDE EXTÉRIEUR.

Nécrologie du D^r *Warburten Brown*.

D^r DOUGLAS BRYAN, secrétaire.

Société psychanalytique Allemande. (*Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft*) 3^e et 4^e trimestre 1928.

11 septembre 1928. Petites communications. Le D^r *Sachs* : a) REPAS DE TOTEM DANS SALLUSTE ; b) LA REPRÉSENTATION DE L'INCONSCIENT PAR LE FILM. Discussion sur la première communication : *Harnik* ; discussion sur la seconde communication : *Simmel*, Madame Marie Bonaparte (invitée). Le D^r *Harnik* : ANXIÉTÉ ET MALADRESSE CHEZ UN ENFANT UNIQUE. Discussion : *Schultz-Hencke*, *Rado*, C. Müller-Braunschweig. Madame *Lantos* : DEUX EXEMPLES AU SUJET DU DIAGNOSTIC ANALYTIQUE DE L'ÉTAT DE CAUSE (*Tatbestandsdiagnostik*). A la discussion prennent part : *Sachs*, *Rado*, H. Lampl, *Eitington*, *Simmel*, Madame *Horney*, C. Müller-Braunschweig.

30 septembre 1928. Inauguration du nouveau foyer de l'Institut Psychanalytique de Berlin. Le D^r *Simmel*, président, souhaite aux invités et aux membres la bienvenue et donne ensuite lecture des télégrammes et lettres reçus à l'occasion de cette fête. Cette lecture faite, il jette un regard rétrospectif sur le développement de l'Ins-

titut, fondé au printemps 1920 par le D^r Eitingon. Depuis le D^r Eitingon se trouve comme directeur à la tête de l'Institut, qui lui doit en majeure partie son développement continu. La Société lui doit la plus profonde reconnaissance pour son activité dévouée et ses sacrifices continuels. L'arrangement et l'installation pleine de goût des nouvelles salles de l'Institut ont été exécutés d'après les plans et sous la direction de l'architecte Ernst Freud, qui abandonné très obligeamment à la bibliothèque de l'Institut ses honoraires pour le travail.

Le D^r Eitingon remercie de l'hommage qui lui a été rendu et rappelle par quelques dates le développement de l'Institut. L'activité clinique aussi bien que l'activité didactique s'étendent rapidement. 104 analyses cliniques sont actuellement en cours, 25 candidats suivent l'enseignement régulier de thérapeutes-analystes. Le nombre de ceux qui, l'année dernière, ont suivi les cours faits à l'Institut est de presque 400. C'est à la collaboration énergique de tous les membres qu'on doit de tels résultats de l'activité de l'Institut. La Société peut être justement satisfaite du travail accompli jusqu'à ce jour. Abstraction faite de l'approbation des confrères, elle a réussi à conquérir à l'Institut une place dans l'estime et l'attention d'un public plus étendu.

Le D^r Müller-Braunschweig donne un aperçu des possibilités de travail élargies dont profitera l'enseignement de l'Institut dans les nouvelles salles, plus spacieuses.

Le D^r Boehm donne des informations sur les fonds amassés par la Société en vue de bourses. Grâce aux contributions volontaires des membres et aux bénéfices nets des cours d'enseignement, une somme de 23.000 marcs a pu être réunie pour les buts du fonds. Par des prêts sans intérêt le fonds a déjà permis à plusieurs candidats sans fortune de suivre une analyse didactique ainsi que de recevoir une formation générale. Il a servi en outre, le cas échéant, à assister par des prêts des confrères ayant des difficultés matérielles. La Société profite de l'emménagement dans ce nouveau foyer pour faire cadeau de 2.500 marcs à la bibliothèque de l'Institut.

Le D^r Bally remercie la direction de l'Institut au nom des Candidats à l'instruction psychanalytique.

Mlle Anna Freud salue l'agrandissement de l'Institut Berlinoise comme une nouvelle et juste étape d'une évolution dont l'organisation analytique attend la réalisation de ses espérances.

L'inauguration se termine par une conférence scientifique du D^r Sachs : ART ET PERSONNALITÉ, parue dans *Imago*, volume 15, Cahier I, 1929.

16 octobre 1928. Discussion sur le sujet : RÉACTION THÉRAPEUTHIQUE NÉGATIVE. Introduction par le D^r *Simmel*. Prennent part à la discussion : Fenichel, Harnik, Rado, Alexander, A. Lampl.

Au cours de la séance administrative, M. *Hugo Staub*, Berlin W. 15, Kurfürstendamm 181, est élu membre adhérent.

27 octobre 1928. Conférence du D^r *Reik* : DEUX CONTRIBUTIONS A LA PSYCHOLOGIE DU MOI. Discussion : Boehm, Jos. Müller, Simmel, Alexander, Fenichel, Rado, Bernfeld, Harnik, Horney.

6 novembre 1928. Conférence du D^r *Schultz-Hencke* : SUR LA STRUCTURE PSYCHOLOGIQUE DES NÉVROSES ORGANIQUES. Discussion : Alexander, Müller-Braunschweig, Fenichel, Rado, Simmel, Horney, Eitingon.

13 novembre 1928. Petites communications. Le D^r *Simmel* : a) FAUTES DE GRAMMAIRE DANS LES LANGUES ÉTRANGÈRES EN TANT QUE MANIFESTATIONS D'ACTES MANQUÉS ; b) LE VAGABONDAGE ET SON TRAITEMENT CLINIQUE.

1^{er} décembre 1928. Conférence du D^r *Simmel* : SUR LA GENÈSE ET LA THÉRAPEUTIQUE DES ENVIES.

11 décembre 1928. Discussion sur le résultat du transfert. Exposé d'introduction : Le D^r *Sachs*. Discussion : Alexander, H. Lampl, Horney, Eitingon, Gross, Harnik, Jos. Müller.

Au cours du trimestre d'automne 1928, la Société a organisé dans son Institut (Berlin W. 62, Wichmannstrasse 10) les cours suivants :

1) *Sandor Rado* : INTRODUCTION A LA PSYCHANALYSE, 1^{re} partie. (Aperçu de la psychologie analytique normale). 7 leçons, 51 auditeurs.

2) *Franz Alexander* : INTRODUCTION A LA SCIENCE DES RÊVES. 7 leçons, 48 auditeurs.

3) *Hanns Sachs* : SUR LES PULSIONS, 1^{re} partie. 7 leçons, 43 auditeurs.

4) *Ernst Simmel* : LES NÉVROSES, 2^e partie. 7 leçons, 11 auditeurs.

5) *Karen Horney* : INDICATIONS ET TECHNIQUE DE LA THÉRAPEUTIQUE ANALYTIQUE. 1^{re} partie. Exclusivement pour des candidats à l'instruction didactique.

6) *Harald Schultz-Hencke* : LEÇONS TECHNIQUES, OBSERVATIONS CLINIQUES, 2^e partie, 4 séances de deux heures. 19 auditeurs.

7) *Sandor Rado* : LEÇONS TECHNIQUES PRÉPARATOIRES. Exclusivement pour les élèves de l'Institut. 21 auditeurs.

8) *Karen Horney* : COLLOQUE TECHNIQUE. Exclusivement pour des analystes exerçant et des candidats. 16 auditeurs.

9) *Eitingon* : PRATIQUE THÉRAPEUTIQUE (Analyses contrôlées) 14 candidats.

10) *Otto Fenichel* : SUR LA LIBIDO ORGANIQUE ET LA DÉFENSE CONTRE LES PULSIONS. 6 leçons, 16 auditeurs.

11) *J. Harnik* : LA SIGNIFICATION DES CONFLITS RELIGIEUX EN THÉRAPEUTIQUE ANALYTIQUE. 5 leçons, 12 auditeurs.

12) *Theodor Reik* : INTRODUCTION A L'ÉTUDE PSYCHANALYTIQUE DE LA PSYCHOLOGIE DES RELIGIONS. 7 leçons, 19 auditeurs.

13) *Carl Müller-Braunschweig* : QUELQUES PROBLÈMES DE LIMITE ENTRE LA PSYCHANALYSE ET LA PHILOSOPHIE. (Leçons techniques) 4 séances de 2 heures, 6 auditeurs.

14) *Siegfried Bernfeld* : DISCUSSION PSYCHANALYTIQUE DE QUESTIONS DE PÉDAGOGIE PRATIQUE. 40 auditeurs.

15) *Bernfeld, Harnik* : LE TRAVAIL EN COMMUN DANS L'ENFANCE, ET LA PSYCHOLOGIE DE LA JEUNESSE.

D^r SANDOR RADO, secrétaire.

Société psychanalytique des Indes. (*Indian Psycho-Analytical Society*) du 1^{er} au 4^e trimestre 1928.

31 Janvier 1928 :

Assemblée générale. Le compte-rendu pour l'année 1927 est approuvé et le Bureau pour 1928 se constitue de la façon suivante : Le D^r Bose, président ; le D^r S. Mitra et M. G. Bora, membres du bureau ; M. M. N. Banerjee, secrétaire.

Fondation d'une bibliothèque :

La société décide d'ouvrir une bibliothèque de prêts à l'intention de ses membres. Le D^r S. Mitra est nommé bibliothécaire et chargé d'élaborer, avec le concours du secrétaire, pour la bibliothèque, des statuts qui devront être soumis à la prochaine assemblée annuelle. Abstraction faite des donations d'ouvrages faites à la bibliothèque, on décide d'acquérir les publications suivantes : L'*Imago* et l'*Internationale Zeitschrift* depuis 1922 jusqu'en 1928 ; la collection des opuscules de Freud, *le Moi et le Soi*, *Au-delà du principe du plaisir*, *la Psychologie des foules* ; Ferenczi : *Contributions à la psychanalyse* ; l'*Index psychoanalyticus* ; Rickman : *Development of the Psycho-Analytical Theory of the Psychoses*. En vue de ces acquisitions une somme de 200 roupies est mise à la disposition du secrétaire (pour compléter les 200 roupies consenties pour l'achat de livres et revues approuvés.

22 Juillet 1928 :

Lecture du travail du Major Daly : MENSTRUATION COMPLEX (1^{re} partie, paru dans *Imago*, vol. 15, 1928).

Election de nouveaux membres :

Le D^r B. C. Ghosh, M. A., M. B., B. C. (Cantab) ;

Le Major C. D. Daly, D. A., D. S. T., Southern Command, Poena;
Le Prof. Jiban Krishna Sarkar, M. A., G. B. B. College Muzaffurpur.

5 Août 1928 :

Lecture du travail du Major Daly : MENSTRUATION COMPLEX (2^e partie). Les membres remercient au cours de la discussion l'auteur d'avoir soulevé d'aussi nombreux problèmes, mais ils déclarent ne pas être convaincus qu'au point de vue de la signification, ce complexe soit à placer tout de suite après le complexe de castration, en tant que complément de celui-ci, comme élément causal de la honte, de l'homosexualité, de la peur de la mort, du doute de l'inversion, de la perversion, de l'hostilité des sexes, du mépris du sexe féminin et des entraves du développement sexuel.

30 Septembre 1928 :

Le D^r G. Bose : THE GENESIS AND ADJUSTMENT OF THE ŒDIPUS WISH.

2 Décembre 1928 :

Lecture de la réponse du Major Daly à la critique faite par la Société à son travail sur MENSTRUATION COMPLEX. N^o I. Lecture de son travail : HINDU MYTHOLOGY AND CASTRATION COMPLEX. (1^{re} partie). (Paru dans *Imago*, vol 14, 1927.)

La Société approuve l'achat des livres proposés.

9 Décembre 1928 :

Le D^r G. Bose : OBSERVATION CLINIQUE ET ANALYSE D'UNE PARAPHRÉNIE.

16 Décembre 1928 :

Lecture du travail du Major Daly : HINDU MYTHOLOGY AND CASTRATION COMPLEX, n^o 1 (suite). La Société décide de différer la discussion jusqu'à ce que la lecture de toute la série d'articles soit terminée.

D^r M. N. BANERJEE, secrétaire.

Société psychanalytique Hongroise. (*Magyarorszagi Psichoanalitikai Egyesület*).

3^e et 4^e trimestre 1928.

21 Septembre 1928 :

Le D^r G. Roheim 1) DE LA QUESTION DU SURMOI. Cas clinique dans lequel la formation du surmoi, l'identification avec le père et l'homosexualité pouvaient être suivies dans leurs rapports évolu-

tifs. 2) DE LA THÉORIE DE LA SUBLIMATION. Tendance évolutive dans la direction du jeu.

12 Octobre 1928 :

Le D^r S. Pfeifer : UN CAS D'ÉROTOMANIE. Une jeune fille de 35 ans a le besoin obsédant de s'approcher des hommes pour se prouver qu'elle est désirée et pour scotomiser son homosexualité. Élimination du coït. La satisfaction n'est complète que dans la masturbation. Ses fantasmes masturbatoires se rapportent uniquement à des femmes ou à son propre corps. La satisfaction dans les flirts, nombreux à l'excès, n'est qu'imparfaite, narcissique et obtenue par une effémination des objets mâles. Le principal symptôme est un pénible sentiment de dépersonnalisation, toujours aux points de rupture avec la réalité, c'est-à-dire toujours quand elle est acculée à revoir surgir dans sa conscience la liaison de sa sœur (image maternelle), dont elle est amoureuse. En même temps apparition d'une folie de persécution. Les persécuteurs sont toujours des femmes. On peut en outre observer qu'elle tend à rendre impersonnels les objets homosexuels de ses fantasmes (dépersonnalisation ?). Une névrose obsessionnelle simultanée est le résultat de la défense névrotique parallèle contre le conflit œdipien positif.

26 Octobre 1928 :

Cas clinique. 1) *Madame A. Balint* : Un rêve dont la signification se révélait par un acte manqué après le réveil. 2) Le D^r M. Balint : a) Trouble dans la lecture des cartes géographiques et dans l'orientation en plein air, en tant que conséquence de la peur de castration. b) Rêve d'une obsédée avec la description de fantasmes de naissance (naissance anale, naissance par les seins). 3) Le D^r J. Eisler : a) Le rêve et le complexe de castration. b) La « soudaineté » de l'apparition des symptômes en tant que symptômes, dans une névrose obsessionnelle, pouvait être expliquée historiquement par des événements de l'enfance.

17 Novembre 1928 :

Séance solennelle en l'honneur du D^r Roheim. Orateurs : Le D^r S. Ferenczi et M^{me} A. Balint.

23 Novembre 1928 :

Journaux de mères (suite) M^{me} Révész (invitée) : L'envie du pénis et la transformation du caractère.

7 Décembre 1928 :

Le D^r M. Balint : RAPPORT SUR L'ÉTUDE DE FREUD AU SUJET DU « FÉTICHISME ».

La commission d'instruction organise sous la direction du Dr Hermann des leçons techniques de psychanalyse à l'intention des pédagogues.

Dr IMRE HERMANN.

Société Néerlandaise de Psychanalyse. (*Nederlandsche Vereniging voor Psychoanalyse*).

3^e et 4^e trimestre 1928.

13 Octobre 1928 :

Le Dr A. Stürcke : LA CONSCIENCE. Les couches de la conscience sont des résidus mnésiques de chaque organisation sociale, à laquelle l'individu a pris part. Le « Soi » est le nom collectif des résidus mnésiques des organisations infra-individuelles, le « Moi » le nom collectif de ceux des organisations individuelles. La fonction de la conscience est de changer la direction des répétitions d'action, en l'orientant vers le moi au lieu qu'elle aille vers le monde extérieur. Chaque ligne d'évolution s'épuise ; une évolution ultérieure part toujours d'une possibilité antérieure. Le conférencier désigne ce phénomène du nom de « loi de la retrogénèse ». Voies d'évolution de la conscience.

Le Dr A. Stürcke : INTRODUCTION A UN « SYMPOSIUM » SUR LA DOCTRINE FREUDIENNE DE LA LIBIDO ET DES PULSIONS DU MOI. M. Stürcke développe à fond ses griefs contre les formules insoutenables de Freud contenues dans ses derniers travaux théoriques.

24 Novembre 1928 :

Le Dr Th. van Schelven (invité) expose un rêve de chiffres. Au cours d'une analyse, le malade fit pendant six nuits consécutives des rêves, qui illustraient toujours plus nettement son attitude sadique contre son père. Le quatrième rêve n'était qu'un chiffre, 8371. Le rêve s'acheva sur un affect intense. Il résultait, des associations et d'autres rêves, que le chiffre 8 représentait son père intact, le chiffre 3, son père blessé en haut aussi bien qu'en bas. 7 et 1 étaient la famille composée de 7 membres, et le rêveur restant seul. Il y eut en outre chez lui une peur superstitieuse du chiffre 13 et une identification avec Judas ; son père était mort quand il avait 13 ans. Donc, triple détermination du chiffre 13.

Le Dr S. Weyl parle de quelques cas d'impuissance avec des difficultés de pronostic. Il élucide en particulier l'interprétation psychanalytique des voyages et la dissociation du coït. Un de ses patients, par exemple, n'avait que des érections quand il s'agissait de sa femme, que des éjaculations précoces quand il s'agissait d'une autre femme. La partie inconsciente du surmoi y jouait un rôle important.

8 Décembre 1928 :

Le Prof. K. H. Bouman organise pour les amis de l'analyse, à Amsterdam, une représentation du film français « La coquille et le clergyman » de Germaine Dulac.

Dans la suite, les séances scientifiques sont tenues en commun avec les membres de « l'Association psychanalytique et psychopathologique de Leyde » ; les membres de notre groupe sont ses invités permanents.

Le Dr J. Knappert, un jeune analyste remarquable, est mort d'une maladie chronique qui l'avait obligé, il y a quelque temps, à donner sa démission de membre du groupe hollandais.

Ont donné leur démission : les Drs A. W. van Renterghem et J. M. Rombouts.

Est admis comme membre : le Dr H. C. Jelgersma, Asile d'Endegeest, à Oegstgeest.

Le bureau pour 1929 est constitué de la façon suivante : le Dr J. H. W. van Ophuijsen, président ; le Dr Endtz, secrétaire et le Dr F. P. Müller, trésorier.

Dr ENDTZ, secrétaire.

Société Suisse de Psychanalyse. (*Schweizerische Gesellschaft für Psychoanalyse*).

3^e et 4^e trimestre 1928

6 Octobre 1928 :

La commission d'instruction fait savoir qu'il sera organisé à Zürich, pour le 25 octobre, un cycle de conférences sur la Psychanalyse. Exposé du Dr Kielholz de Königsfelden sur « Johann Georg Zimmermann », précurseur de la psychanalyse. Zimmermann, poète et médecin philosophe de la naissance duquel les médecins suisses fêteront cet automne le bicentenaire, fut l'enfant unique de parents malades qui le choyaient et le gâtaient. D'où découlèrent chez lui, orphelin de bonne heure, d'une part le narcissisme ultérieur, qui ne le laissa pas en repos jusqu'à ce qu'il trouvât dans les cours les plus en vue, par le commerce avec Frédéric le Grand et l'impératrice Catherine de Russie, satisfaction de son moi exalté et de sa vanité, mais d'autre part aussi, l'hypocondrie, qui l'exposait à de profondes dépressions auxquelles il finit par succomber. Dans ses ouvrages les plus célèbres sur la solitude, s'exprime cette profonde compréhension psychologique et la lutte schyzothymique avec l'autisme de la menace.

Discussion : Blum, Pfister, Wehrli.

28 Octobre 1928 :

Exposé de M. Zulliger sur LA TRANSPOSITION D'UNE RÉACTION DE LA CONSCIENCE. Un jeune garçon perd une pièce d'argent et commet ensuite un vol insignifiant. Il avoue ce dernier à son père et affirme plus tard qu'il l'avait informé de cette perte d'argent. Dans l'inconscient, la perte d'argent a été remplacée par le vol, dont il fit le récit en guise de souvenir écran.

Exposé du D^r Blum sur LA SYMBOLIQUE DE L'ACTE DE MANGER ET DES ALIMENTS. En se basant sur l'analyse d'un malade souffrant depuis vingt ans de troubles digestifs et guéri par la psychanalyse, le conférencier illustre par des matériaux oniriques la signification de l'ingestion de la nourriture. Le conflit œdipien s'y reflète aux stades oral et anal. Une nourriture végétarienne faite de crudités était pour le patient d'une importance particulière, surtout une certaine « bouillie Bircher » (Bircher-Müsli), qui, flattant les tendances névrotiques du malade, représentait la forme de nourriture que son appareil digestif acceptait encore. Il résultait de ses rêves que le « Bircher-Mus. » était pour lui la « nourriture châtrée » (en opposition avec la nourriture en tant que pénis du père et sein de la mère).

10 Novembre 1928 :

Discussion de l'exposé du D^r Blum sur la symbolique de l'acte de manger : Blum, Behn, Kielholz, Pfister, Sarasin, Steiner.

Exposé du D^r Behn sur L'EFFET D'UNE PSYCHANALYSE SUR L'ŒUVRE D'UN PEINTRE. L'artiste apportait ses dessins et ses toiles aux séances d'analyse, et fournit à leur sujet beaucoup d'associations. En présence des tableaux et des matériaux d'associations on peut, l'analyse terminée, constater une transformation frappante au point de vue technique et à celui de la couleur.

Discussion : Madame Behn, Blum, Kielholz, Sarasin, Steiner, Wehrli.

8 Décembre 1928 :

Le D^r Schalit passe dans le groupe Berlinoïse. Le pasteur Pfister fait savoir que l'Association Internationale pour les nouvelles tendances d'éducation lui a demandé de diriger au cours de son prochain Congrès à Elsenieur une section pour la pédagogie psychanalytique et il estime qu'on servirait grandement la cause du mouvement psychanalytique si on déployait une belle activité devant cet important public international. Le Bureau accepte ces propositions pour les examiner à fond.

Exposé du D^r Christoffel sur le FÉTICHISME. Un homme marié consulte le médecin pour son impuissance. Interdictions sexuelles contre ses tendances de voyeur quand il était enfant. Un événement

infantile est cause d'un fétichisme du bras. Au cours du traitement purent être relevés tous les points de vue que *Freud* a étudiés dans son dernier travail sur le fétichisme.

Discussion : Pfister, Sarasin, Zulliger.

Enseignement :

Cycle de conférences au Lycée de jeunes filles de Zürich. 6 séances, 450 à 500 auditeurs.

Le Pasteur Pfister : LA NATURE ET LE DOMAINE DE LA PSYCHANALYSE.

Le D^r H. Behn-Eschenburg : L'INCONSCIENT.

Le D^r Ph. Sarasin : LE RÊVE.

Le D^r E. Blum : ÉVOLUTION, STRUCTURE ET FONCTION DU PSYCHISME CHEZ L'HOMME NORMAL ET CHEZ LE MALADE. 2 séances.

M. Zulliger : LA PSYCHANALYSE ET LA PÉDAGOGIE MODERNE.

Activité de quelques membres

La Société de tempérance des instituteurs et institutrices du canton de Zürich, la société de tempérance des instituteurs de Hinwil et l'Association pédagogique de l'Oberland zürichoïse ont organisé au « Hasenstrick » des cours de vacances. Le D^r et M^{me} Behn-Eschenburg y firent plusieurs conférences sur la psychanalyse et la pédagogie psychanalytique. (Octobre 1928).

Le D^r Christoffel a parlé au Bernoullianum, à Bâle, sur les INHIBITIONS PSYCHIQUES A LA PUBERTÉ.

Le D^r R. de Saussure a fait, à l'université de Genève, une conférence sur LES THÉORIES DE FREUD ET LEUR APPLICATION MÉDICALE.

Le Pasteur Pfister a fait, dans des associations d'instituteurs zurichoïse, plusieurs conférences sur la psychanalyse et la pédagogie. Il a parlé en outre au cours de droit civique, à Zürich, sur la PSYCHANALYSE ET L'ÉTAT.

M. Zulliger a parlé à une réunion de professeurs du district d'Aarau et à celle de l'Association des instituteurs de Schwarzenburg de la PSYCHANALYSE ET LA PÉDAGOGIE.

Il a fait en outre quelques conférences d'orientation psychanalytique à des réunions de parents et à l'occasion de la présentation du film « Comment je l'explique à mon enfant », que la Société Suisse d'Hygiène a faite (Le Prof. von Gonzenbach, à Zürich).

HANS ZULLIGER, *secrétaire*.

Société Viennoise de Psychanalyse. (*Wiener Psychoanalytische Vereinigung*). 4^e trimestre 1928.

10 octobre 1928. Exposé du D^r Wilhelm Reich : OU MÈNE LE

NUDISME ? (Paru dans le numéro spécial sur le « nudisme » de la *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik*, 3^e année, 1928-29).

Discussion : Angel, Deutsch, M^{me} Deutsch, Federn, Nunberg, le professeur Pappenheim, M^{me} Pappenheim (invitée), M^{me} Reich, Schaxel.

24 octobre 1928. Petites communications et rapports.

1) Le D^r Sterba : Une expression à double sens dans notre parler. Quand on parle de tendances de jalousie, la compréhension se heurte fréquemment à une difficulté linguistique provenant du double sens de l'expression « être jaloux de quelqu'un » (auf jemanden eifersüchtig sein), celle-ci pouvant être employée dans la conversation aussi bien pour l'affect vis-à-vis de la personne aimée que pour celui qui s'adresse au rival. Ce manque de clarté de l'expression est le reflet d'un double sens de l'état de chose psychologique qui doit être exprimé. Le double sens est déterminé par le fait, qu'en vertu de la disposition bisexuelle générale, il figure toujours dans la relation de rivalité des composantes homosexuelles, de sorte que vivre la jalousie, devient de ce fait chose bissexuelle. Comme indice de la participation homosexuelle primitive à l'affect de jalousie, il reste dans l'expression « être jaloux de quelqu'un » la possibilité d'une permutation entre l'objet aimé et le rival.

Discussion : M^{me} Holtenhof-Mosher (invitée).

2) M. H. D. Lasswell (invité) : PEUT-ON DISTINGUER DES TYPES DIFFÉRENTS ENTRE LES POLITICIENS, ET PRÉSENTENT-ILS CERTAINES CONDITIONS DÉTERMINANT LA VOCATION ?

3) Le D^r Hitschmann : RAPPORT SUR LE LIVRE DE LOU ANDREAS-SALOMÉ, écrit à la mémoire de Rainer Maria Rilke.

Grâce à des souvenirs et à des lettres d'une amitié de plus de trente ans, l'auteur esquisse un tableau extrêmement délicat de l'âme du poète et d'une très grande richesse de faits pour le psychanalyste. Elle met particulièrement en évidence le côté féminin et masochique du poète et essaie de le classer dans la pathologie.

4) Le D^r Federn : SUR UNE OBSESSION QUOTIDIENNE (Le cérémonial des dalles).

Discussion : Angel, Eidelberg, M^{me} Friedrich (invitée), Hitschmann, Jokl, M^{me} Lévy (invitée), M^{me} Holtenhof-Mosher (invitée), Nunberg, Reich, Sperling, Steiner, Wälder.

7 novembre 1928. M^{me} Annie Reich expose l'analyse d'une fillette de sept ans qui souffre d'accès épileptiques se manifestant périodiquement et de façon subintrante. Ces accès s'entourent d'une disposition à l'angoisse durant plusieurs jours, qui rappelle, du point de vue de son contenu, les représentations habituelles des hystéries. Dès que la malade se trouve dans l'obscurité, elle a peur des

cambrioneurs, etc. Dans l'aura, l'angoisse devient d'une intensité excessive et la malade, à l'affût d'une protection, se voit obligée d'étreindre quelqu'un, le plus souvent son père. A ce moment, l'accès la saisit. L'analyse permet de supposer qu'il faut considérer l'accès épileptique comme une sorte de coït avec l'objet incestueux. Reste à résoudre s'il ne s'agit que d'une réaction secondaire, ou si le désir incestueux crée réellement, comme dans les hystéries, des symptômes.

Discussion : M^{me} Bibring, Bibring, M^{me} Marie Bonaparte (invitée), M^{me} Deutsch, Federn, Hartmann, D^r Lehmann (invité), Reich.

21 novembre 1928. Exposé du D^r Eduard Bibring : CONTRIBUTION CLINIQUE AU PROBLÈME DE LA PARANOÏA ; UN CAS DE PROJECTION ORGANIQUE (Paru dans le premier numéro, 1929, de cette revue).

Discussion : Federn, Nunberg, Schaxel.

5 décembre 1928. *Assemblée générale ordinaire*. Programme :

1) Local de réunion. 2) Ambulatorium. Rapporteur : Le D^r Hitschmann. 3) Institut didactique. Rap. M^{me} Deutsch. 4) Rapporteur des finances : Le D^r Nepallek. 5) Ambulatorium. 6) Election du Bureau : Le Prof. Freud, président ; Le D^r Federn, vice-président ; le D^r Jokl, premier secrétaire ; le D^r Nunberg, deuxième secrétaire ; le D^r Bibring, trésorier ; le D^r Wälder, bibliothécaire. Membres adjoints : M^{me} Deutsch, directrice de la commission d'instruction ; le D^r Hitschmann, directeur de l'ambulatorium ; le D^r Reich, directeur des leçons techniques. 7) Propositions.

19 décembre 1928. Conférence du D^r Hitschmann : DE MADAME DE STEIN A CHRISTIANE VULPIUS ; CONSIDÉRATIONS PSYCHANALYTIQUES SUR LA VIE DE GÖTTE. Prenant comme point de départ les recherches de Rank dans « Le motif de l'inceste dans la poésie et la légende », M. Hitschmann parle principalement de la transformation psychique de Goethe à l'époque où il se détacha de M^{me} de Stein, c'est-à-dire depuis son voyage en Italie jusqu'à sa liaison et à son mariage avec Christiane Vulpius. En opposition avec la conception superficielle répandue, le conférencier met en évidence l'inhibition dans la vie amoureuse de Goethe, et sa délivrance définitive, déclenchée par ses relations avec Faustina Antonini à Rome. Les « Élégies Romaines » sont utilisées par le conférencier comme document précieux. La figure du père de Goethe est étudiée dans le détail. En plus de la fixation du poète à sa mère et à sa sœur, qu'on connaît déjà, M. Hitschmann attire l'attention sur l'influence du père, présentant un complexe anal considérable, et son identification avec lui, ainsi que sur la peur de castration et la pleine satisfaction tardive du fils avec ses conséquences pour sa productivité.

Discussion : Federn, Kris, Nunberg, Schaxel. Wälder, Winterstein.

Communications administratives

Ont été élus membres adhérents : les D^{rs} *Edmund Bergler*, Vienne 8, Schlösselgasse 28 ; *Edith Buxbaum*, Vienne 7, Schottenfeldgasse 69 ; *Ludwig Eidelberg*, Vienne, 9, Hörlgasse 11 ; *Ernst et Marianne Kris*, Vienne 3, Weyrgrasse 7 ; *Jenny Pollak*, Vienne 8, Lederergasse 18 ; *Annie Reich*, Vienne 8, Blindengasse 46 a ; *Otto Sperling*, Vienne 4, Schelleingasse 9 a 15 ; *Erwin Stengel*, Vienne 9, Lazarettgasse 14 (Clinique Psychiatrique).

Ont changé d'adresse : Les D^{rs} *Amy Angel*, Vienne 1, Wollzeile 9 ; *Otto Isakower*, Vienne, 7, Lerchhofelderstrasse 3 ; le Prof. *Otto Pözl*, directeur de la clinique viennoise de psychiatrie, Vienne 1, Schönlaterngasse 5 ; *Wilhelm Reich*, Vienne 8, Blindengasse 46 a ; *Hedwig Schaxel*, Vienne 1, Neutorgasse 8, Nikolaus Sugar, Subotica (S. H. S.) Trumbiceva 20.

Ont donné leur démission : Les D^{rs} *Walter Fokschaner*, le Prof. *Guido Holzknacht*, *Michael Kaplan*, *Flora Kraus*, *Otto Rank*.

Activité de la commission didactique de la « Société Viennoise de Psychanalyse » au cours du trimestre d'hiver 1928-29 :

Cours :

Le D^r *E. Hitschmann* : LA SCIENCE DES RÊVES (pour les débutants), 6 leçons, 48 auditeurs.

Le D^r *W. Reich* : HYGIÈNE SEXUELLE (suite), 8 leçons, 18 auditeurs.

Le D^r *H. Nunberg* : NEUROLOGIE GÉNÉRALE (suite), 8 leçons, 18 auditeurs.

Le D^r *P. Federn* : LA TECHNIQUE DE LA PSYCHANALYSE (pour les débutants), 6 leçons, 27 auditeurs.

M^{me} *Hélène Deutsch* : NEUROLOGIE SPÉCIALE, 6 leçons, 25 auditeurs.

Pédagogie :

M. A. *Aichhorn*, directeur : INTRODUCTION A LA PSYCHANALYSE, 15 leçons, 154 auditeurs.

Leçons techniques :

Leçons techniques de thérapeutique psychanalytique. A l'Ambulatorium de la Société Viennoise de Psychanalyse. Un mercredi sur deux. Directeur : Le D^r *W. Reich*.

Leçons techniques d'analyse infantile. Tous les lundis. Directrice : M^{lle} *Anna Freud*.

D^r R. H. JOKL, secrétaire.

Communication du Comité Central

1) Société Médicale Suisse de Psychanalyse.

Le 7 janvier de l'année courante le D^r Oberholzer, depuis de longues années président de la Société suisse de Psychanalyse a donné sa démission pour fonder avec plusieurs membres de l'ancien groupe suisse (les docteurs Baenziger, Brun, Grossmann, Löpfé, Müller, Schmid et M^{me} Oberholzer) une nouvelle société psychanalytique, la « Société Médicale Suisse de Psychanalyse ».

Au mois de février dernier cette nouvelle société a sollicité du comité central son admission dans l'Association internationale de Psychanalyse, justifiant cette demande dans un mémoire assez détaillé. S'étant livré à un examen approfondi des faits, le comité central de l'Association internationale de Psychanalyse a estimé qu'il ne pouvait donner suite à cette demande, les raisons alléguées pour justifier ce nouveau groupement ne lui paraissant pas suffisantes et surtout parce qu'il trouvait regrettable que, pour tenir tête à des difficultés survenues, on n'eût pas trouvé d'autre solution que la scission de l'ancienne société. Un nouveau comité, à la tête duquel se trouve notre collègue le D^r Sarasin (à côté de M. Zulliger, les docteurs Blum et Behn-Eschenburg) a assumé la direction de l'ancien groupe suisse et a déjà déployé une ardeur pleine de promesses pour vivifier et approfondir le travail dans la société.

2) Société Brésilienne de Psychanalyse à Saint-Paul (Brésil).

La Société Brésilienne de Psychanalyse fondée l'année dernière à Saint-Paul, a pour but de centraliser les études psychanalytiques au Brésil et de faire connaître notre doctrine aux milieux scientifiques de ce pays. Le comité provisoire de cette nouvelle société se compose des membres suivants : le Professeur Franco da Roche, président ; le Professeur Raoul Briquet, vice-président ; le Professeur Lourenço Filho, trésorier ; le Docteur Durval Marcondes, secrétaire. Le secrétaire de cette nouvelle société n'a pas tardé à prendre contact de la façon la plus confraternelle avec l'Association internationale de psychanalyse. La nouvelle société de psychanalyse possède aujourd'hui son organe à elle, la « Revista Brasileira de Psychoanalyse », qui se dispose à servir notre cause de la façon la plus heureuse et avec un bel élan de la part du nouveau groupe.

3) Congrès International de Psychanalyse.

Suivant la décision prise à notre dernier Congrès de psychanalyse, le prochain Congrès aura lieu à Oxford du 27 au 31 juillet

1929. Le Congrès ayant lieu plus tôt qu'habituellement, nos confrères sont priés de bien vouloir avertir le président de l'Association internationale de Psychanalyse, avant le 1^{er} mars, des conférences qu'ils auraient l'intention d'y faire.

D'après la rédaction de M. EITINGON et M^{lle} FREUD.

Traduit de l'allemand par H. HOESLI.

Compte rendu du XI^e Congrès international de psychanalyse

Le XI^e Congrès international de psychanalyse a eu lieu du 27 au 31 juillet 1929, à Oxford, sous la présidence du D^r Max Eitingon, de Berlin.

Il est réjouissant de constater que le lieu du Congrès a su attirer un plus grand nombre de groupes occidentaux et transatlantiques que les années précédentes. Il est vrai que la même circonstance a eu d'autre par pour conséquence l'absence de divers membres très fidèles appartenant à des groupes du continent. Nous regrettons également l'absence de la majorité de notre jeunesse (espoir de notre mouvement) qui ne pouvait nous témoigner sa sympathie que par des lettres. Les congressistes étaient cependant nombreux. Leur nombre s'élevait à 186, parmi eux 108 membres de l'association internationale de psychanalyse. On imagine difficilement un endroit plus intéressant que cette vénérable cité de civilisation et de science anglaise. Nos amis anglais, le D^r Jones et sa femme, M^{me} Catherine Jones, les D^{rs} Glover, Flügel et Stoddart ont eu la grande amabilité de nous servir de guides admirables pour visiter les collèges d'Oxford les plus intéressants et les plus anciens, ses châteaux connus dans le monde entier et les sites historiques des environs. La veille du Congrès, le D^r Jones, à l'occasion d'une réunion amicale dans le Hall du Queens College, souhaite, au nom du groupe anglais, à tous les assistants la bienvenue. Le dernier soir du Congrès, les congressistes, les séances scientifiques terminées, se réunirent encore une fois dans un banquet donné en leur honneur.

Sous le patronage de M^{mes} Joan Riviere et Sylvia Payne, le bureau local de Congrès à Londres avait préparé la manifestation avec le plus parfait dévouement. Qu'elles soient assurées de la gratitude la plus chaleureuse de tous ceux qui ont pris part au Congrès.

OUVERTURE DU CONGRÈS

Le samedi 27 juillet, le matin à 9 heures et demie, le D^r Eitingon ouvre le Congrès dans les Masonic Buildings en prononçant l'allocution suivante :

Mesdames et Messieurs,

Nous sommes venus avec un sentiment de singulière appréhension à Oxford, lieu d'une tradition scientifique si ancienne. Il y a là un fait nouveau dans la chronique de nos congrès, et en particulier dans nos lieux de congrès. Depuis le premier Congrès à Salzburg, en 1908, nous les organisons presque tous dans de petites localités qui nous attiraient par leur intérêt historique ou leur charme pittoresque, pour ainsi dire loin de la voie officielle de la science. Nous évitions les villes universitaires, à l'exception de Munich, de Budapest et de Berlin. Mais même dans ces villes — Budapest exceptée — nous étions, au moins symboliquement, loin des cités de l'activité scientifique. Vous n'ignorez certes pas l'attitude de la science à l'égard de l'analyse. Cette attitude était faite de méfiance, de critique préconçue se souciant peu de connaître ce qu'elle détruisait. En plus, elle était en partie entravée par des affects qui, par leur intensité même, s'avéraient plus qu'équivoques. Elle refusait à l'analyse, en dépit de son énergie et de son activité déjà riche de promesses, tout droit de cité dans le domaine scientifique. L'analyse ripostait à cette attitude par un isolement complet. Ses réunions, exemptes de tout esprit de propagande et vouées uniquement au travail, se passaient dans un cercle fermé. Sachant que la meilleure façon de combattre est de continuer son travail sans tenir compte de l'attitude de l'entourage, elle évitait même, contraire aux anciennes règles de l'escrime, à riposter aux attaques systématiques par des passes systématiques. La fière parole de Freud, savoir, qu'il ne comprenait que trop bien pourquoi le monde lui en voulait, vu qu'il l'avait secoué de sa torpeur, devrait être suivie du corollaire inexprimé que le monde, avant peu, lui saura gré de ce qu'il l'avait troublé. Il n'est pas besoin de vous signaler les nombreux indices qui témoignent que ce temps est proche. Un de ces indices, nous semble-t-il — au moins psychologiquement — est la circonstance que ce Congrès, le premier d'une nouvelle décade, a lieu à Oxford.

Il y a d'autre part, dans l'histoire des sciences si riche en événements, peu d'exemples d'un développement aussi rapide et d'une répercussion aussi capitale que celui de la psychanalyse. Sous ce rapport, la grande figure de Charles Darwin surgit devant nous, ainsi que le mouvement immense que sa conception des origines de l'homme a déclenché parmi les esprits de son temps.

On comprend aisément pourquoi l'influence de la doctrine freudienne qui essaie de découvrir les voies et les lois de la manière d'être intellectuelle et psychique de l'homme et de l'évolution de l'humanité, devait prendre beaucoup plus d'envergure. Cette doctrine se trouvant infiniment plus près de la réalité elle nous invite et nous pousse à empiéter sur tous les domaines importants de la vie humaine individuelle et collective où depuis toujours on agissait, on élevait, on jugeait et on réglementait sans que le centre de toutes ces activités, l'homme, aussi bien l'adulte que l'enfant, fût suffisamment connu. Il est vrai que tous ceux qui agissaient ainsi ne se connaissaient pas mieux eux-mêmes.

Vous savez que la psychologie, une des sciences les plus jeunes, née, au moins en tant que science, au milieu du XIX^e siècle, a dû vers le début de notre siècle, en dépit des efforts les plus honnêtes et d'une application admirable, avouer son désespoir. Etant donné son faux départ il lui était impossible d'aboutir à une connaissance exacte et dynamique de l'homme. Il fallait que la psychologie renoncât d'abord à sa suffisance scientifique et se décidât à la fin à chercher les connaissances sur l'homme là où seul on pouvait les trouver : dans la misère de l'homme, dans les maladies et les troubles humains. Un second Solon, Freud conseilla au pauvre Crésus : « Psychologie » de dépasser ses limites pour trouver un nouveau royaume, un grand royaume. Grâce à sa sincérité intrépide et à son courage viril, Freud est devenu, depuis, l'axe de toute pensée psychologique, de quelque côté qu'elle se tourne et quel que soit pratiquement son objet. La psychothérapie, n'a été possible que depuis l'apparition de la psychanalyse, parce qu'elle seule, apporte au médecin et au thérapeute les connaissances du terrain psychique dont il a besoin pour prendre pied et pour obtenir des modifications.

Les pédagogues et les criminalistes commencent, grâce à la psychanalyse, à rendre leurs disciplines plus conformes à l'objet de leur activité. Ils seront suivis par tous ceux dont le champ d'activité est l'homme et ses créations spirituelles. Comme les relations et les faits fondamentaux de la psychanalyse ont été acquis sur le malade, et comme c'est sur lui qu'on continue à les examiner et qu'on les saisit le mieux, les intérêts thérapeutiques d'ordre théorique et d'ordre pratique dominant dans les programmes de nos congrès. C'est ce que celui-ci démontre d'ailleurs aussi. Il faut reconnaître que cette limitation si justifiée qu'elle soit ne donne plus ou ne donne pas encore une juste peinture de l'importance réelle de l'analyse, devenue déjà une sorte d'universitas humaniorum.

Permettez-moi de vous rappeler ici l'anniversaire d'un livre, composé il y a exactement trente ans à Berchtesgaden, où notre maître en prépare aujourd'hui même la huitième édition, un des livres

les plus profonds de notre littérature qui porte l'épigraphe mystérieuse, empruntée à Virgile : *Flectere si nequeo superos Acheronta movebo*. J'ai nommé la « Science des rêves », de Freud.

Freud a tout de suite compris, avec cette incomparable clarté de vision qui lui est propre, même s'il s'agit de lui-même, combien était décisif le chemin qu'il avait creusé dans le sombre royaume de l'enfer psychique. Dans la si riche préface de la seconde édition de ce livre, parue neuf ans après la première, il dit que si, au cours de son long labeur sur les névroses il lui était arrivé de douter, ce fut toujours son interprétation des rêves qui réussit à le rassurer. Ses nombreux adversaires scientifiques, disait-il, avaient tous été guidés par un instinct très sûr quand il n'avaient pas voulu le suivre sur le terrain de la science des rêves. Ce livre contient déjà la conception freudienne entièrement développée de l'inconscient et de son mode de procéder. C'est ici que surgit pour la première fois le complexe d'Œdipe, une des notions les plus vastes et les plus centrales que Freud ait créées.

« L'Oxford Dictionary of Current English » a admis ce mot lourd de signification dans le trésor linguistique de l'anglais, langue de Shakespeare. Nous autres, étrangers, nous avons le droit de leur faire remarquer, en assurant les compilateurs consciencieux du dictionnaire de nos plus vifs remerciements, qu'ils ont enrichi leur trésor linguistique d'un véritable joyau de la couronne intellectuelle.

PREMIÈRE SÉANCE SCIENTIFIQUE

Samedi matin, le 27 juillet

Présidence : le D^r S. Ferenczi

1) D^r Edward Glover, de Londres : GRADES OF EGO-DIFFERENTIATION (Degrés de différenciation du moi).

Court examen des dernières formules systématiques de la psychologie psychanalytique, en particulier de la notion du ça et de ses relations d'une part avec l'instinct, d'autre part avec les formations primitives du moi. Nécessité d'obtenir des renseignements plus précis sur le stade de développement où le surmoi commence à fonctionner. Deux conceptions divergentes sur ce point et leur importance pour la doctrine psychanalytique.

2) D^r H. Nunberg, de Vienne : DIE SYNTHETISCHE FUNKTION DES ICH. (La fonction synthétique du moi).

Il réside dans le moi une force associative, unifiante, analogue aux tendances libidiantes du Ça. Le rôle du moi est d'agir comme intermédiaire entre le monde extérieur et le monde intérieur et d'obtenir un équilibre harmonieux entre tous les éléments de conflit qui se trouvent dans la personnalité.

Le rôle d'intermédiaire et d'agent de liaison du moi — sa fonction synthétique — se manifeste le plus nettement pour la première fois à l'occasion de la formation du surmoi.

Les facultés de synthèse du moi assimilent les éléments étrangers du dehors et du dedans. Elles concilient les contradictions. Elles unissent les éléments opposés et activent la productivité psychique.

Dans le mode du moi consistant à procéder synthétiquement il y a probablement plus qu'une simple analogie avec les composantes du Ça qui s'efforcent d'obtenir une union et une combinaison dans le sens de l'Eros. Le besoin de l'homme, par exemple, d'établir une causalité en est une preuve. Son obsession de rechercher la cause du monde des phénomènes est l'expression sublimée de ce qui est dans l'Eros l'instinct de reproduction. Par conséquent ce qui se manifeste dans le Ça comme une tendance à unir et à lier deux êtres séparés se trouve dans le moi comme une tendance à unir et à combiner, non pas des objets, mais des idées, des représentations et des expériences. Le besoin de causalité représente le principe unificateur du moi.

De même les productivités artistique, scientifique ou sociale continuent sous une forme sublimée les tendances de reproduction du Ça, c'est-à-dire en quelque sorte la productivité de l'Eros.

La tendance du moi à unir, à combiner et à reconstruire s'associe à une tendance à simplifier et à généraliser. Cette fonction du moi qui consiste à généraliser est une autre expression de sa fonction synthétique qui montre que cette fonction est soumise à un principe économique par lequel le moi évite un effort de travail.

En raison de sa fonction synthétique, une des missions les plus importantes du moi est de résoudre les conflits entre les diverses parties de la personnalité. Selon la disposition du sujet le résultat de cette solution du conflit sera ou une sublimation, ou une modification du caractère ou une névrose.

Le fait que tout symptôme est de la nature d'un compromis suffit pour prouver l'influence synthétisante du moi.

Les névroses et les psychoses montrent nettement, qu'à côté de sa fonction destructive, le moi (grâce à sa provenance du Ça) possède une fonction constructive, synthétique qui s'étend à toute l'activité psychique et amène l'homme à l'équilibre harmonieux de ses tendances et à la productivité dans le sens le plus large du terme.

3) *D^r A. R. Allendy*, de Paris : L'INSTINCT SOCIAL.

Le besoin de sécurité, lié à l'instinct de conservation, crée la vie sociale. Celle-ci doit correspondre à un instinct spécial qui renseigne l'individu sur la tolérance du milieu et refrène les excès des tendances du moi capables d'entrer en conflit avec ce milieu. L'instinct social est une forme de l'instinct de conservation, avec des tendances positives (imitation de la majorité, recherche de l'appro-

bation) et négatives (tendance à maîtriser les impulsions anti-sociales). En ceci il s'oppose aux instincts du moi.

Cette instance de répression, étudiée sous le nom de surmoi, a été surtout envisagée comme un phénomène individuel. Si on la rattache à l'instinct social ethnique et inné, on comprend mieux sa puissance et sa constance : on comprend que le conflit porte spécialement sur la sexualité, fonction éminemment sociale ; on peut rapporter à l'instinct social tous les grands complexes d'Œdipe, de castration, de sevrage). La timidité, l'exhibitionisme, le complexe du voyeur, se rattachant à la surveillance, en société, d'un individu par les autres.

4) D^r Ernest Jones, de Londres : ANXIETY, HATE AND GUILT (Peur, haine et sentiment de culpabilité).

Nature primaire de la peur. Structure complexe et fonction défensive du sentiment de culpabilité. Rapports de la haine avec la peur et le sentiment de culpabilité.

5) D^r Ludwig Jekells, de Vienne : ZUR PSYCHOLOGIE DES MITLEIDS II (Sur la psychologie de la pitié).

Toute souffrance infligée à autrui est ressentie par notre inconscient comme un sentiment de culpabilité tragique entraînant nécessairement une punition. A la constatation de la souffrance d'autrui, notre propre sentiment de culpabilité se réveille, ainsi que la psychanalyse l'a souvent décrit à propos de la tragédie. Cette communauté de sentiment nous amène à nous identifier avec celui qui souffre.

Cette identification cesse aussitôt en raison de la peur qu'elle implique (peur de castration et peur du surmoi). Un rêve et un cas clinique cités comme exemples.

Mais cette peur ne détermine pas seulement la disparition de l'identification. Elle provoque en même temps l'ardent désir du moi, devenu coupable, de ne pas être traité comme celui qui souffre, mais affectueusement, indulgemment, charitablement.

Ce désir est pour ainsi dire réalisé par le fait que la libido purement narcissique qu'il comporte va vers celui qui souffre ; se trouve ainsi entièrement dans la relation de l'objet qui souffre à la personne qui manifeste de la pitié et cette dernière le traite comme elle aimerait que son propre moi fût traité par le surmoi.

Cette projection, ce remplacement du moi par le toi, est considérablement facilité par la circonstance que dans le sentiment de culpabilité la tension entre le surmoi et le moi semble aboutir à la complète disparition du dernier. Il se place ainsi déjà dans la position du non-moi, c'est-à-dire du toi, vis-à-vis de l'idéal du moi, ce qui est illustré par un cas de pitié avec soi-même.

Voici la définition de la pitié proprement dite : notre propre conflit liquidé comme nous voudrions qu'il le fût, trouve son expression dans la relation avec une autre personne. Ceci explique un

point qui a été relevé par de nombreux auteurs, savoir que la souffrance de l'objet de pitié et celle de la personne qui manifeste de la pitié sont, au point de vue de la qualité, totalement différente l'une de l'autre.

Cette conception de la pitié, en tant qu'investissement purement narcissique, permet de comprendre la plupart des particularités pour lesquelles les philosophes la tenaient pour une énigme : sa nature complexe (peine et plaisir réunis), le fait qu'elle est de courte durée, le fléchissement de son intensité, le fait que la souffrance de personnes très proches et très chères, provoque de la terreur, mais non pas de la pitié (parce que la fixation objectale de la libido ne laisse aucune place pour les tendances narcissiques). Cela nous explique pourquoi Freud ne conçoit pas la pitié comme une transformation de l'instinct sadique, mais comme une forme réactionnelle contre lui.

SECONDE SÉANCE SCIENTIFIQUE

Dimanche matin, le 28 juillet 1929

Présidence : D^r Ernest Jones

1) D^r S. Ferenczi, de Budapest : FORTSCHRITTE DER ANALYTISCHEN TECHNIK (Progrès de la technique analytique).

Court résumé du développement de la technique analytique jusqu'à nos jours qui tient compte de l'influence réciproque de la théorie et de la technique. Appréciation des connaissances et des résultats acquis jusqu'à présent. Influence que la technique a subi à la suite des recherches de la psychologie du moi. Activité (intensification de la tension) et relâchement de la tension. Développements futurs et immédiats prévus en raison de résultats déjà obtenus. Justification d'un optimisme plus franc en ce qui concerne l'activité thérapeutique.

2) D^r René Laforgue, de Paris : LA THÉRAPEUTIQUE PSYCHANALYTIQUE ACTIVE ET LA VOLONTÉ DE GUÉRIR.

Le point de départ de la thérapeutique active est, comme le dit justement Ferenczi, le conseil que nous a donné Freud de pousser le malade à affronter les obstacles qui dans la vie l'arrêtent et cela pour permettre à connaître la nature des résistances que l'analyse a à vaincre. Nous avons cherché pour un certain nombre de cas à appliquer cette règle dans les conditions qu'au cours de ce rapport nous voulons vous exposer avec les résultats qui en étaient la conséquence. Ceux-ci nous ont donné l'impression que selon les difficultés réelles qu'un névrosé peut rencontrer dans la vie, il aura une plus ou moins forte volonté de guérir et de sacrifier les satisfactions infantiles de sa névrose.

Comment cette volonté de guérir peut-elle être renforcée ? Ceci

fera l'objet de la seconde parti de notre exposé qui dans cet ordre d'idées se contentera plutôt de poser le problème que de présenter des solutions définitives.

D^r Franz Alexander, de Berlin : DIE GRENZEN UND ENTWICKLUNGSMÖGLICHKEITEN DER PSYCHOANALYTISCHEN THERAPIE (Les limites et les possibilités de développement de la thérapeutique psychanalytique).

Coup d'œil en arrière sur le progrès de la thérapeutique technique et la thérapeutique théorique. Ce qui caractérise le développement le plus récent de la thérapeutique analytique est son application à de nouveaux objets (Difficultés du caractère, enfants, criminels). C'est en traitant des personnes exemptes de névroses (analyses didactiques) et de criminels qu'on s'aperçoit le mieux de ses limites. Il y a dans la civilisation d'aujourd'hui quelques conditions vitales typiques et indépendantes de l'individu qui rendent, même pour un sujet normal, l'adaptation à la vie sociale difficile. Désérotisation des relations conjugales et de l'activité professionnelle. Quelques soupapes de sûreté dont dispose la société pour se décharger des accumulations extra-individuelles de la libido. Dans le passé et de nos jours (le cirque romain, le film). On peut se demander si la psychanalyse ne pourrait pas contribuer à modifier, dans un sens alloplastique, les formes de la vie (Hygiène mentale psychanalytique).

4) *D^r Ernest Simmel*, de Berlin : PSYCHOANALYTISCHE VERAUSSETZUNGEN FÜR DIE BEHANDLUNG SCHIZOPHRENER (Conditions psychanalytiques à observer dans le traitement de la schizophrénie).

C'est une condition première pour le perfectionnement de la thérapeutique psychanalytique des schizophrénies, exactement comme pour la thérapeutique des névroses que d'élargir notre connaissance de la structure et de la genèse de cette psychose. Un pareil progrès dépend des résultats empiriques. Il n'est possible que si, contrairement à l'analyse des névroses, l'entourage du malade traité est tenu au courant des données psychanalytiques particulières. Dans une psychose qui représente un conflit entre le moi et la réalité, l'entourage est un facteur réactif vivant, qui n'est pas seulement d'une importance décisive en ce qui concerne l'origine du trouble, mais encore en ce qui concerne son évolution.

Il faut donc que la thérapeutique psychanalytique des névroses subisse une modification spéciale pour pouvoir être appliquée aux psychoses. Cette modification consiste en grande partie en une influence systématique du monde objectif qui entoure le malade. Il s'agit pour l'analyste de déterminer le comportement des gardiens de manière à le mettre en accord avec la signification qu'ils prennent pour le malade en tant « qu'image ». Le conférencier montre par le détail comment on réussit ainsi à réduire les réactions psychotiques du malade vis-à-vis de l'entourage aux rapports avec

l'analyste, unique représentant de la réalité, c'est-à-dire au conflit primitif entre le Ça et la réalité, envisagé comme une situation psychanalytique.

Description de la symptomatologie, en particulier de l'économie d'affect dans la schizophrénie et son importance pour les diverses mesures thérapeutiques (injections de narcotiques, isolements, etc.). Les agressions du malade constituent une tentative de retour au monde objectal sous la forme d'une psycho-cartharsis. La peur d'être privé d'affection fait régresser le sujet au stade de fixation le plus important de la réaction schizophrénique, au stade des exigences intestinales de la libido. Le psychotique essaie de s'incorporer l'objet, vis-à-vis duquel le processus de l'identification a échoué.

Contrairement à la thérapeutique des névroses, où on cherche à obtenir un relâchement dans le refoulement, c'est-à-dire une actualisation d'un conflit névrotique, le principe du traitement de la schizophrénie consiste à reconstruire la barricade du refoulement pour obtenir l'introversion du conflit prématurément actualisé.

La fonction de contrôle de la réalité, que le moi psychotique avait perdue, est de nouveau acquise au malade par le fait que le schizophrène retrouve *son moi* dans l'analyste et arrive, secondairement, à une reconstruction de ce moi.

5) Dr Paul Ferden, de Vienne : *UNTERSCHIEDUNG DES GESUNDEN UND KRANKHAFTEN NARZISSMUS* (Différentiation entre le narcissisme normal et le narcissisme morbide.

1) La différenciation freudienne entre le narcissisme primaire et le narcissisme secondaire se rapporte à la transformation de la libido objectale primitive en libido du moi. Indépendamment de cette différenciation, il faut dès le début distinguer entre un narcissisme médiat et un narcissisme réfléchi. Le conférencier a été amené à faire cette distinction à la suite de son investigation du sentiment du moi. Le sentiment d'une tendance libidinale sans objet dans le moi correspond à la première de ces deux formes de narcissismes ; le sentiment que la libido qui implique cette tendance est dirigée vers le moi lui-même, correspond à la seconde. Le narcissisme médial est le corrélatif psychique de l'autoérotisme dans la jouissance exempte de tout objet. Le narcissisme réfléchi est le corrélatif psychique de l'autoérotisme dans l'onanisme exempt d'objet.

Le narcissisme médial est la base du sentiment du moi. Le narcissisme réfléchi est la base du sentiment « égoïste », de la « conscience de personnalité » de Schilder ou de l'autisme dans le sens bleulerien.

2) En principe, il y a pour tous les contenus psychiques des investissements objectaux et des investissements narcissiques. Ils binés. On ne saurait considérer comme pathologique la prédomi-

sont indépendants les uns des autres, mais transitoirement coïncidence des investissements de l'un des genres ; elle sert de base pour distinguer les divers types de caractère. Elle est également à la base de la différenciation de Jung entre intravertis et extravertis.

3) Il y a, cependant, deux phénomènes qu'on peut considérer, à juste titre, comme pathologiques.

I) Le manque de l'un ou de l'autre des deux investissements afférents à des contenus essentiellement importants.

II) L'union continuellement indissoluble des deux investissements relatifs à des contenus éminemment importants.

4) L'investissement narcissique garde son caractère de pré-jouissance de la libido transposée ; la satisfaction du narcissisme est normale ou pathologique selon qu'elle est liée ou qu'elle n'est pas liée à une satisfaction objectale.

TROISIÈME SÉANCE SCIENTIFIQUE

Dimanche après-midi, le 28 juillet 1929

Présidence : D^r A.-A. Brill

1) D^r M.-D. Eider, de Londres : REAMS AS RESISTANCE (Les rêves comme moyens de résistance).

Le rêve est la *via regia* vers l'inconscient. Ceci est une vérité inviolable en ce qui concerne l'analyste. L'est-ce aussi pour l'analysé ?

La littérature psychanalytique a constaté depuis longtemps que des rêves longs et compliqués (exemple) ou une abandonnance excessive de rêves (exemple) peuvent être au service des résistances. Les résistances peuvent également s'exprimer par la peur de ne pas rêver ou de ne pas se souvenir des rêves. Scrupules excessifs dans l'exactitude de la reproduction des contenus oniriques. Rareté ou absence des associations. Le rêve en tant que thème commode ou en tant qu'écran de la peur. Les rêves jetés pour ainsi dire à la figure de l'analyste comme pour dire : « J'ai fait mon devoir en vous rapportant le rêve, c'est à vous maintenant de montrer ce que vous savez ». Patients pour qui le rêve représente une sorte de processus intellectuel qui satisfait leur curiosité scientifique. Rêves en tant que rationalisations. Peur de l'interprétation. Rêves typiques et symboles. L'acceptation facile de l'interprétation susceptible d'être l'expression d'une résistance. L'interprétation des rêves par le patient lui-même en tant que forme de sa résistance contre les associations. Possibilités et moyens de vaincre de pareilles résistances.

Le conférencier soulève, au cours de son exposé, la question de savoir pourquoi telle personne rêve beaucoup, telle autre peu ou pas du tout.

2) *M^{me} Mélanie Klein*, de Londres : THEORETISCHE ERGEBNISSE AUS DER ANALYSE EINER FRUHHINFANTILEN DEMENTIA PRAECOX (Conclusions théoriques d'analyse d'une démente précoce chez un petit enfant).

Un cas de démente chez un garçon de quatre ans montre que dans certaines conditions qui restent encore à préciser la défense précoce et excessive du moi contre le sadisme peut entraver l'évolution du moi de même que le développement des rapports avec la réalité.

3) *M^{lle} N. Searl*, de Londres : DANGER SITUATIONS OF THE IMMATURE EGO (Situations dangereuses du moi infantile).

Toutes les situations dangereuses sont : 1) extérieures et ne laissent alors aucune trace s'il n'y a pas eu lésion pour le moi ; 2) intérieures à la suite d'une accumulation de la libido due soit à une excitation ou à une privation, soit à ces deux causes réunies.

Le moi est à la hauteur du danger ; son rôle est de satisfaire ses désirs et d'éviter le danger. L'inconscient ne connaît pas de négation, à l'exception de celle de la frustration. La sécurité dépend donc d'un équilibre de forces où le moi prédomine. Dès que cet équilibre est menacé l'angoisse apparaît.

Le petit enfant possède un moi qui n'est pas encore mûr et en même temps une forte libido, ce qui explique cette instabilité de l'équilibre et la fréquence de l'angoisse. La mère qui soigne l'enfant est nécessaire pour compléter le moi infantile, quoiqu'après le sevrage elle ne satisfasse qu'incomplètement la libido. Il résulte de cet état de choses, entre la mère et l'enfant, une série de relations allant de la sécurité au danger, savoir : a) le « moi-mère » en tant que complètement du moi non-mûr, satisfait et restreint selon la réalité extérieure et la réalité psychique ; b) ; c), etc. ; g) la mère est source d'excitation et de privation en raison de l'influence de sa propre libido et de son sur-moi ; s) l'enfant est abandonné à ses désirs intenses. Il ne peut ni les satisfaire, ni appeler quelqu'un en aide. L'épuisement affaiblit son moi. « Désirer ce qu'on ne peut pas avoir, est souvent très dangereux » ; z) Les parents étant présents, il ne font que stimuler la libido de l'enfant sans la satisfaire ou sans la restreindre, leurs amours et leurs haines réciproques les faisant négliger l'enfant. « Libido-parents » avec lesquels tout peut arriver ; le moi de l'enfant s'affaiblit et sa libido devient plus forte. Le moi s'allie maintenant à la libido et le sur-moi se forme ; « tu ne dois pas exiger trop » ; le sens de la réalité du moi s'affaiblit en s'assurant des forces irréelles. Il en résulte une peur marquée des processus intérieurs où l'autorité extérieure ne peut pas intervenir directement, c'est-à-dire pour des émotions et des processus excrémentiels, peur de « l'intérieur ».

M^{lle} Anna Freud, de Vienne : EIN GEGENSTUCK ZUR TIERPHOBIE DER KINDER (Une contre-partie de la zoophobie des enfants).

Exposé de deux cas où les mêmes éléments que ceux que révèle la structure des zoophobies infantiles sont utilisés dans la construction d'un zoophantasma. Celle-ci est de la nature d'une compensation contre la peur du père qui est transformée en sentiment contraire. Nous trouvons le même mécanisme dans des rêves, dans des contes imaginés par les enfants et dans des contes merveilleux.

D^r S. Pfeifer, de Budapest : UEBER EINEN TYPUS DER ABWEHR (Concernant un type de défense).

Névroses avec des symptômes permanents. Plaisir permanent : son rapport avec le refoulement. Le retour du refoulé et son dynamisme. Une forme de défense dans des cas de fixation narcissique. Fixation de la peur de castration par la fusion avec la libido narcissique prégénitale. Etate pré-traumatique du moi. « L'Aphanisis » et sa défense dans le symptôme permanent. Conclusions thérapeutiques.

QUATRIÈME SÉANCE SCIENTIFIQUE

Mercredi matin, le 31 juillet 1929

Présidence : D^r Ernest Simmel

1) *D^r Isador Coriat*, de Boston : INSTINCTUAL MECHANISMS IN THE NEUROSES (Mécanismes instinctifs dans les névroses).

Examen des mécanismes dynamiques des névroses en utilisant les notions de l'instinct de la vie et de l'instinct de la mort. Il est ensuite démontré que diverses névroses se produisent par une désinhibition et une domination temporaires de l'instinct de la mort. Le but du transfert analytique est la fusion des instincts diffus.

2) *M^{me} Hélène Deutsch*, de Vienne : UEBER FRIGIDITAT (Frigidité).

Rapports de la frigidité avec les diverses formes des névroses. Sort de la frigidité dans le processus de la guérison. Problème que pose la constatation statistique que la frigidité est exclusivement fréquente chez des femmes pratiquement normales. Conditions dans lesquelles la frigidité, dans le tableau clinique complet, ne représente pas un symptôme névrotique. Bases biologique et psychologique de cette condition.

Pronostic dans le traitement de la frigidité.

3) *D^r Maxime Steiner*, de Vienne : DIE BEDEUTUNG DER FEMININEN IDENTIFIZIERUNG FÜR DIE MÄNNLICH IMPOTENZ (Signification de l'identification avec la femme en ce qui concerne l'impuissance masculine).

Il faut prendre comme point de départ de cet examen le fait que tout homme est déjà préalablement pourvu d'une féminité plus ou moins étendue. Elle prend en proportion avec le progrès de la civilisation et de la culture un rôle de plus en plus important. Elle

contribue à affiner l'individu masculin et à hausser le niveau culturel de la société. Cette identification pour ainsi dire physiologiquement féminine peut, dans certaines conditions, subir une intensification importante.

I. Par des facteurs constitutionnels. Ceux-ci sont sans doute très importants et très intéressants, mais ne peuvent pas, vu qu'ils constituent quelque chose de donné et d'inaltérable, entrer en ligne de compte en tant que sujet de cet exposé qui a pour but de déterminer les causes et effets de ce phénomène.

II. Par des constellations infantiles précoces. Il s'agit ici d'une liquidation de la situation œdipienne différente du type normal. La représentation de la castration n'arrive pas à provoquer le renoncement à la mère et le renoncement aux manifestations sexuelles temporaires. Elle conditionne, en raison d'une identification très étendue avec la mère, une attitude sexuelle essentiellement féminine.

En voici le résultat :

1) Absence d'une véritable période de latence précédant la période de la puberté.

2) Comportement sensiblement anormal dans la période qui suit la puberté. Les rapports avec la femme s'effectuent sous la forme d'une relation plus ou moins féminine et homosexuelle.

Le pronostic de ces cas varie. Le pronostic le moins favorable concerne les cas qui se trouvent sur la limite de I et II, en particulier ceux où le stade génital de l'évolution sexuelle n'a pas été atteint, c'est-à-dire les cas où l'onanisme génital même est absent. La majorité de ces cas sont heureusement de nature moins grave et permettent généralement de faire un pronostic plus favorable. Il faut même les considérer comme des formes frustes de névroses, la sexualité n'ayant pas subi une transformation « névrotique ». Elle a été conservée quoique sous une forme quelque peu bizarre.

Au point de vue de la thérapeutique, il s'en suit une certaine simplification du traitement analytique, une réduction quant à la durée, une technique plus active quant à la méthode, mesures qui d'après mes propres expériences semblent se justifier.

Présentation de quelques cas tirés de matériaux plus fouillés pour illustrer cette thèse.

4) Dr Otto Fenichel, de Berlin : ZUR PSYCHOLOGIE DES TRANSVESTITISMUS. (La psychologie du « transvestitisme »).

Selon Freud, le fétichisme refuse de reconnaître l'absence de pénis chez la femme, parce que l'homosexuel substitue à son amour pour la mère une identification avec elle. Pour le « transvestitiste » masculin les deux formules sont applicables. Il n'a pas renoncé à croire en la femme phallique et s'est identifié à elle. L'acte de « transvestitisme » prend de ce fait une double signification pour lui :

1) Une signification fétichiste (érotisme objectal). Le malade, au lieu d'avoir des rapports avec la femme, en a avec ses vêtements.

2) Une signification narcissique (homosexuelle). Le malade représente lui-même une femme phallique. Le pénis est ainsi représenté deux fois :

a) par le véritable pénis caché sous les vêtements féminins,

b) par le vêtement qui, symboliquement, représente le pénis et qui, pareillement au véritable pénis dans l'exhibitionnisme, est investi d'orgueil narcissique dont le rôle consiste à nier la castration. Il est vrai que la régression narcissique exprimée par cette identification dépasse de beaucoup celle de l'homosexuel. Par cette identification avec la femme phallique le malade cherche de nouveaux objets :

1) L'homosexuel dit pour ainsi dire à son père : « Aime-moi, je suis aussi phallique que ma mère. » Ou plus correctement : « Aime-moi comme tu aimes ma mère ! Il n'est pas vrai que je risque, par un tel désir, de perdre mon pénis. »

2) L'homosexuel cherche aussi sa mère. Ce qui est d'une importance capitale dans l'identification avec la femme, c'est que le sujet s'identifie le plus souvent à une petite fille. Ainsi le transvestitiste ne s'adresse pas seulement au père, mais il dit en même temps à sa mère : « Je suis phallique comme ma sœur. » Ou plus correctement : « Aime-moi comme tu aimes ma sœur ! Il n'est pas vrai que je risque, par un tel désir, de perdre mon pénis. »

Un cas soumis à une analyse approfondie apporte d'amples matériaux pour appuyer ces thèses. Il n'en résulte pas d'éthiologie pathognomonique. Le transvestitisme se combine souvent avec d'autres maladies présentant les mêmes conditions étiologiques. Le cas cité s'avère en outre déterminé par des circonstances spéciales du milieu. Ces observations sont en parfait accord avec celles de Boehm. Depuis Boehm, Freud a publié des travaux qui nous permettent de décrire le sujet d'une façon plus cohérente.

Nous savons depuis Sachs que le pervers réussit à incorporer au moi une partie de sa sexualité infantile, ce qui lui permet de refouler le reste (le complexe d'Œdipe). A l'époque où il se prononçait là-dessus, on discutait juste la question de savoir dans quelles circonstances les instincts partiels infantiles pouvaient conserver ou acquérir la capacité d'orgasme.

Nous pouvons y répondre désormais de la façon suivante : C'est la peur de castration qui est le mobile du refoulement normal. Les pervers sont des gens qui essayent de vaincre cette peur en la niant et en la réfutant. Dans la mesure où ils y réussissent, ils s'épargnent la peur. Cela leur permet de s'adonner à des activités sexuelles infantiles tout en niant en même temps continuellement le mobile de leur angoisse.

5) Dr A. S. Lorand, de New York : FÉTICHISME IN STATU NASCENDI. (Un cas de fétichisme à l'état naissant).

Le conférencier part de la récente étude freudienne sur le fétichisme. Freud remarque dans ce travail que « le fétiche est un sub-

stitut du phallus de la femme (de la mère) à l'existence duquel le petit garçon a cru et à la représentation duquel il ne veut pas renoncer. « L'exactitude de cette affirmation se trouve confirmée par les observations des phantasmes et des actes faites chez un garçon âgé de quatre ans en compagnie de ses parents et quelquefois en dehors d'eux. Ces actes montrent le lien qui existe entre sa situation œdipienne évolutive et le sentiment de culpabilité qui s'y rattache ainsi que les tentatives de faire table rase avec la peur de castration. Le fétiche en tant que formation de compromis pour éviter la peur de castration.

6) *D^r Dorian Feigenbaum, de New York* : PARANOIA AND MAGIC. (Paranoïa et Magie).

Une analyse couronnée de succès d'une folie de persécution féminine démontre la signification des meurtres magiques de tuer dans la structure et dans l'issue d'une psychose. Des circonstances exceptionnelles ont permis une satisfaction sadique dans le sens magique et ont favorisé le transfert et la guérison.

CINQUIEME SEANCE SCIENTIFIQUE

(Mercredi après-midi, le 31 juillet 1929)

Présidence : Le D^r Paul Federn.

1) *D^r Carl Müller-Braunschweig, de Berlin* : DER NORMALE KERN DER RELIGIOSEN EINSTELLUNGEN. (Le noyau normal des attitudes religieuses).

L'investigation psychanalytique et génétique des phénomènes religieux a été fertile. Elle ne doit cependant pas nous laisser ignorer la signification et la fonction de l'attitude religieuse indépendante de tout examen génétique.

1) L'attitude religieuse n'est pas nécessairement un phénomène pathologique ni un phénomène infantile. Elle ne peut en donner l'impression que si le sujet en question apparaît comme pathologie ou infantile. On peut rencontrer et étudier l'attitude religieuse chez l'adulte parfaitement normal, sain et pleinement développé. On découvre alors chez lui, en tant que noyau de cette religiosité, certaines attitudes qui, au moins à l'état embryonnaire, se trouvent chez tous les hommes.

2) En ce qui concerne les attitudes religieuses, les facteurs représentatifs n'ont qu'une importance secondaire, tandis que les facteurs affectifs sont d'une importance primordiale. Ces affects sont tous d'ordre purement humain, il s'agit surtout de la foi, de la confiance, de l'amour, de l'espérance et du trait de caractère appelé obéissance. Ces affects en constituant la partie essentielle ; les représentations religieuses ne sont que des symboles qui sont l'expression profonde et adéquate de ces affects. La notion de « Dieu, » par exemple, im-

plique les facteurs suivants : a) Cette tendance dans la vie universelle qui rend l'homme capable d'aimer cette vie et d'aimer sa propre destinée, ainsi que d'y placer sa confiance et son espérance ; b) la représentation de la force dirige la conduite de l'homme (ce que nous appelons le moral, ce qui, objectivement et rationnellement, est nécessaire).

L'idée de Dieu n'est donc pas une illusion, mais une création psychique pleine de sens et de la plus grande importance pour la vie. Il faut même l'admettre chez ceux qui, consciemment, la nient. (Le véritable inconscient ne connaît pas de négation).

III. Les affects religieux, présents chez tout homme, peuvent dans chaque cas particulier, être combinés, à divers degrés, avec des affects opposés : la foi à côté de l'incrédulité, la confiance à côté de la méfiance (série complétive). Une certaine mesure de scepticisme et de méfiance est actuellement tout à fait appropriée aux facteurs dangereux et incalculables de la vie. Mais si, d'autre part, il n'y a pas un minimum relatif des affects positifs mentionnés l'homme perd la faculté d'aimer, d'agir et de jouir.

IV. La fonction qui incombe aux représentations et aux affects religieux à l'intérieur de la vie psychique consiste donc à concilier les diverses tendances. Ils contribuent à une plus grande unité dans le caractère et dans la conduite de la personnalité. C'est une des tâches les plus importantes qui attende la psychologie psychanalytique du moi que d'examiner la fonction et l'économie de l'image de Dieu et des affects religieux.

V. Importance de l'attitude religieuse dans la thérapeutique psychanalytique. Il est du devoir de l'analyste de ne pas accueillir les manifestations religieuses de l'analysé par des remarques rationnelles, comme « Il y a un Dieu » ou « Il n'y a pas de Dieu », mais de les analyser, 1) De même qu'il est habitué à libérer la libido élémentaire dans ses analyses, il réussira, s'il se borne à l'analyse ; 2) à délivrer le noyau positif et utile de l'attitude religieuse du patient de ses inhibitions et de ses sur-compensations.

2) *Hans Zulliger d'Ittigen, Berne : PSYCHOANALYSE UND FUHRERSCHAFT IN DER SCHULE.* (La psychanalyse et l'école).

Partant de l'étude de Freud sur la psychologie de la foule et l'analyse du moi, le conférencier essaie de déterminer si les professeurs peuvent faire appel à leur connaissance de la psychanalyse pour faire de leurs élèves un groupe dans le sens freudien du terme et en assumer la direction.

3) *C. D. Daly de Poona, les Indes : THE GENESIS OF PSYCHIC EVOLUTION.* (La Genèse de l'évolution psychique).

L'investigation psychanalytique des tabous féminins, en particulier du tabou de la menstruation, les montre comme étant d'une importance capitale pour la compréhension des névroses.

La menstruation qui primitivement coïncidait avec le début de la

grossesse et qui conduit à la parturition est évidemment l'état le plus important des trois états de la race humaine.

Tenant compte de toutes les époques, depuis l'époque glaciaire jusqu'à nos jours, le conférencier montre l'influence du « rut » (qui devient plus tard la menstruation, en tant que résultat de la défense contre la fécondation à cette période) en faisant des parallèles avec des tableaux cliniques et des coutumes de peuples sauvages contemporains.

Il attire ensuite l'attention sur le fait que des expériences contraires à notre « conscience-tabou » s'oublient aisément et cela aussi bien en ce qui concerne l'individu que ce qui concerne une race. Il rappelle à ce sujet l'origine oubliée de l'Ordre de la Jarretière, dont les faits réels se distinguent sensiblement de ceux communément admis.

La pièce que la comtesse de Salisbury perdit, n'était pas, comme on l'admet généralement, une jarretière, mais une ceinture hygiénique. Quand le Roi Edouard vit que les chevaliers se moquaient de l'embarras de la dame, il déclara qu'il réussirait à déterminer le plus fier parmi eux à porter cette ceinture comme l'emblème le plus noble de leurs corps de chevalerie. Un Roi seul pouvait réussir à lever ce tabou, au moins temporairement. Sucombant à la pression de la « conscience-tabou » universelle cet acte princier et cette générosité du cœur furent bientôt oubliés. Honni soit qui mal y pense.

4) *Mademoiselle Ella Shrape, de Londres* : ON CERTAIN ASPECTS OF SUBLIMATION AND DELUSION. (Certains aspects de sublimation et de folie).

1) Examen analytique des sublimations dans la peinture, dans la musique (chant), dans les recherches historiques.

2) Certaines conclusions tirées de cet examen concernant le sort des pensées et des actes magiques.

3) Le contrôle de l'entourage par la voie du surmoi. Folie. Sublimation.

5) *Sarasi Lal Sakar de la Bengaie* : A CONVERSION PHENOMENON IN THE LIFE OF THE DRAMATIST GIRISH CHANDRA CHOSE. (Un phénomène de conversion dans la vie de l'auteur dramatique Girish Chandra Chose).

Le compte rendu n'est pas parvenu à la rédaction.

Suite et fin dans le prochain numéro.

Traduit de l'allemand et de l'anglais par Henri HOESLI.

IMPRIMERIE SAINT-DENIS. — NIORT

15-12-1929

Le Gérant : V. CHAPELLE.

